

Marc Riopel/Comité du Centenaire de Fabre

Fabre
son histoire
et
ses gens
1890-1990



*Don de Serge Barbe
09/04/2008*

Marc Riopel/Comité du Centenaire de Fabre

Fabre

**son histoire
et
ses gens**

1890-1990

Page couverture: *Un rendez-vous dominical (début des années 1920)*

Conception et réalisation: Marsel LeMay

Mise en page: Marc Riopel

Production : Comité du Centenaire de Fabre inc.

Réalisation: Multi-Diffusion enr.

*Reproduction interdite sans le consentement écrit du Comité du Centenaire de Fabre inc.
et de Multi-Diffusion enr.*

Dépôt légal: 2e trimestre 1990

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

ISBN 2-9800900-8-5

Explication du logo du Centenaire

Le **SOLEIL** symbolise la fierté de nos gens, en référence au thème du Centenaire: *"Fêtons nos 100 ans dans la fierté et la simplicité."*

L'**ÉPI DE BLÉ** représente l'agriculture, inestimable source économique.

Les **PERSONNAGES** témoignent de la présence des générations en ces 100 ans d'histoire.

L'**EAU** désigne le Lac Témiscamingue, témoin de notre vie économique et sociale.

La **CROIX** signifie la présence religieuse dans notre communauté et implique l'aspect religieux de la fête.

La **FEUILLE D'ÉRABLE** identifie nos érablières et le Festival de l'Érable.

Le **SAPIN** reflète l'industrie forestière, un volet important de notre économie.

Le **CHEMIN DE FER** marque la présence de la station au rang 5-6 et se veut un symbole de continuité.

Conception et réalisation: Line Toupin.



*Chanson du Centenaire de Fabre
"Fièrement et simplement"*

I

Viens là, j'ai plein de choses à dire
Qui trottent dans ma tête, et m'inspirent
Je suis sûre, ça va te séduire
Tu verras qu'ensemble on va bien rire
Une page d'histoire on va écrire
La plus belle des fêtes on va s'offrir

REFRAIN

Viens t'en, Fabre fête ses 100 ans
Remontons l'horloge du temps
Viens tous ensemble on va célébrer
L'histoire de tous nos pionniers
Dans le grand jardin des souvenirs
Ces fleurs que nos gens ont semées
Celles du courage, de la liberté
Dans un simple bouquet de fierté.

II

Viens là, j'ai plein de choses à faire
Afin d'honorer nos soeurs, nos frères
Le patrimoine qu'ils nous ont transmis
Vaut bien une fête pleine de magie
Les rêves qu'ils avaient en mémoire
Aujourd'hui ont un parfum d'espoir.

REFRAIN

III

Très tendrement, je te prends par la main
Pour qu'ensemble on fasse un bout de chemin
Dans le fabuleux rythme des saisons
Nous nous tournerons vers l'horizon.

REFRAIN (2 fois)



Mario Desrochers



Line Toupin

Paroles: Line Toupin

Musique: Mario Desrochers

Interprètes: Hélène Desrochers, Line Toupin
et Léo Delorme

Direction artistique: Réjean Gauthier

Enregistrement voix et mixage: Studio Mu-
sique et Photos d'Amos (Raymond Larouche)

Production: Comité du Centenaire de Fabre
Inc.

(Voir partition musicale aux pages 418-419)

*Message du
Président du Comité
du Centenaire
de Fabre Inc.*



Fêter nos cent ans dans la simplicité et la fierté, voilà notre thème pour les Fêtes de notre centenaire. La simplicité et la fierté caractérisent fidèlement les gens de chez-nous et cela depuis un siècle.

“Remontons l’horloge du temps pour célébrer ensemble l’histoire de tous nos pionniers et aussi honorer nos soeurs et nos frères pour le patrimoine qu’ils nous ont transmis.” Ces quelques lignes tirées de notre chanson-thème démontrent bien notre reconnaissance envers ceux qui ont tracé la voie du développement de notre collectivité depuis 100 ans.

Espérant que ce livre suscitera en vous beaucoup d’intérêt et qu’il se transmettra de génération en génération afin de ne pas oublier ceux qui nous ont précédés.

En terminant, permettez-moi de remercier sincèrement l’équipe formidable qui m’a entouré tout au long de ce processus pour l’organisation des Fêtes du Centenaire. Ces remerciements s’adressent également aux nombreux bénévoles qui ont su tout mettre en oeuvre pour réaliser le succès que nous connaissons aujourd’hui.

Simplement et fièrement
Le président,

Marcelin Grenier



Le Comité organisateur du Centenaire:

Rangée avant: Hélène Desrochers, Jacqueline Clouâtre, Michelle Pelchat, Thérèse Dubois, Anita Pelchat, Aurel Pineault, Francine Clouâtre.

Rangée arrière: Robert Clouâtre, Marcelin Grenier, Jean-Yves Pellerin, Raymond Delorme et Denis Drouin.

*Message de la
Nonciature
Apostolique*



Le Centenaire d'une personne est un regard sur un passé révolu et le couronnement d'une vie.

Le Centenaire d'une paroisse est un regard à la fois sur le passé et sur l'avenir. Sur le passé pour en évaluer toutes les ressources diverses, matérielles et spirituelles, qui l'ont édifiée, particulièrement le courage des pionniers, plus riches de foi et de confiance que de moyens pécuniaires, pour bâtir une maison, ouvrir de nouvelles terres à la culture, fonder une famille saine et nombreuse, ériger les institutions qui serviront à son développement intellectuel, civique et religieux, église, écoles, hôpitaux; sur l'avenir pour assurer la survie de cette famille et de ces institutions.

Les fondateurs de Fabre sont de cette race de héros ignorés mais dignes aujourd'hui d'être reconnus et donnés en exemple aux générations montantes qui doivent marcher sur leur trace et affermir des traditions immortelles.

Angelo Palmas

Pro-Nonce Apostolique



*Message du
Gouverneur
général du
Canada*

Il m'est agréable de m'associer à tous mes compatriotes qui célèbrent cette année le 100^e anniversaire de fondation de la municipalité de Fabre.

L'occasion est belle de rappeler le souvenir et les vertus des fondateurs et des fondatrices de cette paroisse dont on ne saurait trop mettre en valeur la contribution à la vie au Canada. Ils ont, dans cette partie de notre pays, mené une activité créatrice inspirée par des principes et des convictions solides. Leur courage et leur persévérance témoignent du grand dessein que nous avons le devoir de poursuivre.

J'offre à toutes les citoyennes et à tous les citoyens de Fabre mes félicitations chaleureuses et formule à leur intention des vœux sincères de succès et de prospérité.

R.J. Hnatyshyn

*Message du
Premier Ministre
du Canada*



Il me fait plaisir de transmettre mes plus cordiales salutations à tous ceux et celles qui célèbrent les cent années d'histoire de Saint-Edouard-de-Fabre.

Ces fêtes vous permettent de commémorer le souvenir de tous ces hommes et de toutes ces femmes qui ont choisi Saint-Edouard-de-Fabre pour s'y établir et y constituer une communauté dynamique. Chacun à votre manière, vous avez su mettre en valeur le patrimoine que vos courageux prédécesseurs vous ont légué. En réaffirmant votre appartenance et votre foi dans l'avenir de votre communauté, vous contribuez à préserver et à enrichir le caractère unique de votre localité, tout en participant à l'édification d'un pays harmonieux et fort où il fait bon vivre.

Au nom du gouvernement du Canada, je vous rends hommage pour votre esprit civique et je vous offre mes meilleurs vœux de bonheur et de prospérité.

Brian Mulroney



*Message du
Premier Ministre
du Québec*

À la population de Fabre,

Depuis cent ans maintenant, Fabre s'épanouit et rayonne au niveau régional grâce à la persévérance de ses citoyens et de ses citoyennes et à l'attachement qu'ils montrent pour leur coin de pays. La profonde détermination à réussir qui les caractérise, témoigne de la vitalité du peuple québécois. Aujourd'hui, leurs efforts s'ajoutent à notre entreprise collective d'édification du Québec.

Au nom de toutes les Québécoises et de tous les Québécois, je désire partager avec vous ce moment de fierté bien légitime et vous offrir mes vœux de prospérité et de succès.

Robert Bourassa

*Message du
Député de
Témiscamingue*



À tous les citoyens,

À toutes les citoyennes,

C'est avec un extrême plaisir que je désire exprimer mes vœux les plus sincères à tous les citoyens et toutes les citoyennes de Fabre, à l'occasion du 100e anniversaire de fondation de la communauté de cette belle municipalité.

L'impressionnante étape que constitue un siècle d'existence n'est pas sans rappeler le courage et la détermination de nos pionniers ainsi que des générations qui les ont suivis.

Berceau de notre région, les citoyens de la municipalité de Fabre ont aujourd'hui les raisons d'être fiers d'avoir ainsi contribué à l'érection d'un si beau coin de pays.

J'offre donc à tous et à toutes mes meilleurs souhaits de santé et de prospérité et puissent ces festivités se dérouler dans la paix et la joie.

Gabriel Desjardins

Député de Témiscamingue



*Message du Député
de Rouyn-Noranda-
Témiscamingue*

Monsieur le Président,

Le 100e anniversaire de la municipalité de Fabre est un événement important dans la vie collective de notre communauté témiscamienne.

Je suis heureux de m'associer au comité du Centenaire pour souhaiter de belles fêtes aux citoyennes et aux citoyens de Fabre à l'occasion des festivités de cette année anniversaire.

Le courage et la détermination de nos pionniers nous ont permis d'identifier ici une communauté bien vivante et vigoureuse. Ensemble il faut leur rendre un chaleureux hommage.

La solidarité de la population de Fabre avec la communauté du Témiscamingue est un exemple pour toute la région de l'Abitibi-Témiscamingue. Cent ans de travail et de consolidation, ça se fête!

Bravo aux organisateurs des fêtes et comptez sur la solidarité de votre député.

Rémy Trudel

*Message de
l'Évêque de
Rouyn-Noranda*



Le rappel de l'histoire est source de fierté mais en même temps inspiration pour l'avenir.

Fabre célèbre son centenaire. Je m'unis à la joie de ses citoyens et de ses citoyennes. Il y a tellement de richesses dans cent ans d'existence ensemble. Richesse de la vie qui s'est transmise dans l'amour et la générosité. Richesse du partage matériel et spirituel. Richesse de la compassion dans les épreuves, de l'enthousiasme dans les coups réussis en commun. Richesse de la foi et de la charité dans une Église porteuse d'espérance. Richesse de la constance et de la ténacité. Richesse de chacune de ces personnes qui année après année ont fait grandir Fabre jusqu'à aujourd'hui.

Tout en félicitant les artisans des Fêtes du Centenaire, je fais monter vers le Seigneur une prière d'action de grâces pour tant de bienfaits. Et souhaite qu'Il accompagne toujours les pas de ceux et de celles qui marchent sur les traces des pionniers et des pionnières.

Jean-Guy Hamelin



*Message du Curé
de la Paroisse
St-Édouard de
Fabre*

C'est avec un grand plaisir que je vis au milieu de vous le Centenaire de Fabre. Il me semble ainsi marcher sur les pas des premiers pères oblats: ces Mourier, Thérien, Pelletier quise sont donnés avec zèle au travail apostolique auprès des premiers arrivants.

C'est toujours le même beau pays qu'on peut admirer! Ce sont les mêmes noms portés par leurs descendants. Et les mêmes vertus qui ont permis l'établissement et le développement de la paroisse, fleurissent encore au milieu de vous.

D'autres prêtres sont venus dans la paroisse. D'autres familles sont venues se joindre au cours des ans pour former peu à peu la communauté présente. Renouons avec l'audace et le courage des premiers colons. Soulignons l'héroïsme discret de leurs compagnes.

Suivons les exemples de ceux et celles plus proches et que nous connaissons. Imitons leur persévérance, laissons-nous édifier par leur foi. Vivons ces fêtes dans la simplicité et la fierté. Rappelons-nous qu'ils et elles nous en ont donné le goût.

Entrons ainsi dans le second siècle de notre histoire.

Père Gérard Montpetit, o.m.i., curé

*Message du
Préfet de la
MRC de
Témiscamingue*



Chers(es) amis(es)

Il me fait plaisir de vous transmettre nos plus cordiales salutations à l'occasion de vos célébrations soulignant «votre premier siècle de vie».

Je souhaite que chacun d'entre vous saura profiter pleinement de cette occasion unique d'un "rendez-vous avec l'histoire". QUELS SOUVENIRS!

Au fil des ans, vous avez poursuivi l'oeuvre de nos valeureux pionniers; vous avez contribué au développement non seulement de Fabre, mais également du Témiscamingue. L'histoire de nos familles et de nos municipalités locales constitue un élément important de l'industrie touristique témiscamienne. Telle est notre véritable identité!

Au nom du monde municipal, je vous rends hommage pour ce que vous avez accompli. Nous partageons votre fierté, vos émotions en cette année de retrouvailles ainsi que votre enthousiasme face à l'avenir.

Ronald Lafrenière



*Message du Maire
de la Municipalité
de Fabre*

En cette centième année de vie de notre municipalité, je suis très heureux de partager avec vous plusieurs souvenirs.

Nous sommes fiers de ce que nous ont laissé nos pionniers qui ont dû travailler très fort pour fonder notre paisible petit village et défricher ce vaste territoire où nous vivons dans la fierté et la détermination. En cette fête nous rendons un hommage bien mérité à nos valeureux fondateurs et leurs épouses dévouées pour leur force et leur courage. Plusieurs générations se sont succédé tout en conservant une harmonie unissant chaque citoyen. Espérant que nous saurons, tout comme nos ancêtres, léguer à nos successeurs ces valeurs où l'on retrouve l'entraide et l'enthousiasme.

J'adresse ma reconnaissance à tous ceux et celles qui ont œuvré dans le domaine municipal en ayant pour objectif le mieux-être de notre population. Je félicite et remercie le comité organisateur et les nombreux bénévoles qui nous offrent l'occasion de fraterniser avec les parents, amis(es) et les anciens(nes) toujours présents dans nos coeurs.

Au nom du Conseil municipal je souhaite la bienvenue à TOUS dans ce coin de pays que j'adore et que pour rien au monde je ne voudrais quitter pour vivre ailleurs.

Aurèle Valiquette, Maire

*Message de la
Commission scolaire
Lac-Témiscamingue*



Au nom de la Commission Scolaire Lac-Témiscamingue et en mon nom personnel, je veux rendre un hommage bien mérité aux gens de Fabre à l'occasion de leur 100e anniversaire.

Fêter un anniversaire, quel qu'il soit, c'est toujours une occasion de réjouissance, de rassemblement et de fraternité. C'est aussi l'occasion d'honorer les pionniers, ceux et celles qui ont fondé et bâti ce merveilleux coin de terre où il fait bon vivre.

Félicitations pour tout ce qui a été réalisé! Bonne chance pour votre développement et bravo aux gens qui travaillent fort pour organiser la célébration du 100e anniversaire.

Longue vie à Fabre, salutations à tous et à toutes.

Rémi Barrette, directeur général



*Message de la
Directrice de l'École
de l'Assomption
de Fabre*

Chers citoyens, chères citoyennes,

"Être homme, être femme, c'est sentir qu'en posant sa pierre, on contribue à bâtir le monde..."

Ici, à l'école de l'Assomption, une équipe professionnelle m'accompagne fidèlement pour poser une à une les pierres du savoir...

Dans cette perspective et avec la collaboration habituelle des parents, je suis fier de contribuer à l'édification de la municipalité de Fabre en supportant vos enfants dans un développement intégral le plus harmonieux possible.

En cette année de réjouissance, où le passé, le présent et le futur se conjuguent, permettez-moi d'espérer que vous saurez transmettre à vos enfants les clefs d'un avenir prometteur que vous possédez si bien: le dynamisme, l'implication positive à la vie de l'école, l'esprit de partage...

Recevez mes hommages et l'assurance de ma collaboration.

Nicole Séguin, directrice

*Message de la
Caisse populaire
de Fabre*



La Caisse populaire de Fabre fêtait l'an dernier, ses 50 ans de présence dans le milieu. Nous sommes heureux de nous associer cette année aux gens de chez-nous afin de fêter les 100 ans d'existence de notre collectivité, dans la fierté et la simplicité.

Cette association s'est manifestée de plusieurs façons, soit par l'implication bénévole de notre personnel et de nos dirigeants, par le prêt de locaux, et finalement de façon monétaire en accordant un don de 10 000\$ ainsi qu'une marge de crédit de 75 000\$ sans intérêts, pour aider l'organisation de ces fêtes.

Voilà des preuves tangibles de l'implication de la Caisse populaire dans son milieu et cela depuis plus de 50 ans.

Viens t'en, Fabre fête ses 100 ans fièrement et simplement.

Le président

J.-Y. Pellerin



*Message
de
Tembec*

C'est avec enthousiasme que Tembec Inc. s'est jointe aux fêtes du Centenaire de Fabre. Tembec Inc., une compagnie de gens qui bâtissent eux-mêmes leur avenir, s'associe naturellement à des réjouissances qui font mémoire de générations de bâtisseurs et qui, de plus, sont des pionniers de la forêt.

En mon nom personnel et en celui de Tembec Inc. nous félicitons les initiateurs de ces célébrations et souhaitons à tous les participants de fêter dans la joie et la sérénité.

F.A. Dottori

Président et chef de la direction.

*Message du
Comité du livre
historique*

“Cent ans d’histoire dans la simplicité et la fierté” voilà qui résume bien cet album-souvenir témoignant de la foi, la ténacité et l’amour de nos pionniers pour leur coin de terre «Fabre». Ces courageux défricheurs ont vaincu les obstacles. Leurs enfants et petits-enfants récoltent le fruit de leurs efforts et habitent un village où il fait bon vivre.

C’est avec plaisir mais non sans hésitation que j’ai relevé le défi d’accepter la responsabilité de ce premier document historique relatant nos cent ans d’histoire. Les chapitres traitant de l’histoire de Fabre ont été confiés à Marc Riopel, historien témiscamien. La dernière partie du livre illustrant les familles d’hier et d’aujourd’hui relève d’un comité de cinq personnes qui m’ont épaulée tout au long de ce travail. Je remercie infiniment ces bénévoles pour leur patience dans la sollicitation et la recherche des photos et notes biographiques des familles. Le recueil des photos historiques relève aussi de ce comité dont voici les membres: Yvonne Pelchat, Jeanne Samson, Mariette Laforest, Germaine Ouellette, Yvette Gagnon.

Je désire remercier également d’autres personnes pour leur contribution à ce livre historique. Il y a les membres de certains organismes qui ont scruté les procès-verbaux afin d’en retracer les dirigeants et les faits marquants. Line Toupin a été ma collaboratrice dans la rédaction des biographies. La recherche concernant les présidents et secrétaires de la Commission Scolaire ainsi que la

liste des professeurs(es) qui ont oeuvré dans les écoles de Fabre a été effectuée par Germaine Ouellette. Enfin le comité de lecture a lu le texte original et y a apporté les corrections et commentaires. Il s’agit de Simonne Turcotte et Denis Drouin. Je tiens aussi à souligner le travail et l’appui de la responsable du comité d’histoire: Anita Pelchat.

Merci à chacun de vous, citoyens(nes) et ex-citoyens(nes) de Fabre pour votre contribution à nos pages familiales. Nous nous excusons à l’avance des erreurs, des oublis, des photos non publiées et des biographies intéressantes que nous avons dû abréger. Que ce retour dans le passé inspire la génération présente pour un avenir prometteur.

Le comité du livre

Micheline Thérien, responsable.

Avant-propos de l'auteur

L'histoire se construit et se transmet de génération en génération à l'aide de documents écrits et de témoignages oraux. Le travail d'un historien consiste précisément à ramasser ces faits, à les interpréter et les présenter au grand public par le biais d'un livre. Le centenaire d'une localité constitue un moment privilégié pour mettre en valeur son histoire et la diffuser sous forme de livre et d'exposition de photos.

Les célébrations des fêtes du Centenaire de Fabre marquent, pour certains, l'occasion de raconter ses souvenirs, ceux de ses parents, de ses grands-parents. Pour d'autres, il s'agit de la découverte du passé de leurs aïeux ainsi que d'un mode de vie fort différent. Tout ce mouvement vise à faire ressortir les particularités de la localité et à mousser le sentiment de fierté de ses habitants.

En tant qu'historien, ces célébrations représentent plusieurs choses. D'abord, elles permettent de poursuivre mon travail de construction de l'histoire régionale et de diffusion au grand public des résultats de mes recherches sur les municipalités, les institutions et les diverses thématiques, allant de l'éducation, au missionariat, en passant par le développement socio-économique. Également, l'implication des gens dans leur histoire fait ressortir l'intérêt et la fierté qu'ils ont envers leur localité. À Fabre, ces sentiments d'appartenance et de fierté m'apparaissent très importants pour la population. En deux ans, deux célébrations importantes ont eu lieu: le cinquantenaire de la Caisse populaire de Fabre, une institution fortement implantée

dans la communauté, et le centenaire de la localité, qui représente un bel hommage aux premiers colons et à leurs successeurs.

Dans ce livre, l'accent est mis sur le développement économique et municipal de Fabre, à la demande du Comité du Centenaire et de par mon intérêt envers le développement socio-économique de la région. Certaines thématiques sont traitées de façon plus générale, dont le volet religieux, l'éducation et le socio-culturel. Ceci s'explique d'abord par le fait que toute recherche comporte la contrainte temps. De plus, comme j'ai eu l'occasion de traiter ailleurs ces aspects de l'histoire, je voulais ici élaborer davantage sur de nouveaux thèmes, dont l'agriculture, la forêt, les mines et la municipalité, qui sont beaucoup moins connus. De cette façon, on en viendra à connaître en détail l'histoire du Témiscamingue.

En terminant, je ne pourrais passer sous silence le travail de ceux et celles qui ont contribué à la production de ce livre. Il y a d'abord Micheline Thérien, la responsable du livre historique. Elle a effectué un très bon travail, ne ménageant ni son temps ni ses énergies pour mener à bien ce projet, en plus de diriger la deuxième partie de ce livre, les biographies des familles de Fabre. Ensuite, vient le comité de lecture qui m'a alimenté de suggestions fort intéressantes: Micheline Thérien, Simonne Turcotte, Denis Drouin et Anita Pelchat. J'assume cependant seul la responsabilité du contenu de la partie historique.

Marc Riopel, historien

1ère partie:

**Le développement
socio-économique de Fabre,
1890-1990**

Introduction

La colonisation du Témiscamingue et de Fabre

Dès le milieu du 19^e siècle, quelques colons isolés choisissent les rives du lac Témiscamingue comme nouveau site d'établissement. Ce sont principalement des travailleurs et des coureurs des bois de la Compagnie de la Baie d'Hudson, ou encore des bûcherons qui montent dans la région avec les compagnies forestières. À ces personnes, s'ajoutent quelques ermites, à la recherche de tranquillité et de solitude. Ces travailleurs et ces ermites s'établissent à l'embouchure des rivières et dans les baies du lac Témiscamingue. Ainsi, de petits îlots de peuplement se forment autour du lac Témiscamingue. À ces groupes d'hommes blancs, s'ajoutent les Algonquins qui vivent dans six secteurs: la Tête-du-Lac, la rivière Montréal, le lac Témagami, le lac Albert, le lac aux Foins et Hunter's Point. Les missionnaires oblats de Marie-Immaculée demeurent en permanence au lac Témiscamingue depuis 1863. Finalement, les postes de traite du Fort-Témiscamingue complètent ce portrait des habitants de la région au milieu du 19^e siècle.

Dès le début des années 1860, quelques personnes s'établissent dans la partie sud du lac Témiscamingue et dans ce qui deviendra le canton Fabre. Ainsi, en 1863, Joseph Bonin, un travailleur forestier, de Beauharnois, et son cuisinier, Jean-Thomas Hébert, s'installent définitivement à la rivière Montréal, sur la rive ontarienne. Bonin arrive dans la région avec J-B. Jolicoeur en 1860 pour couper du bois pour le compte de McConnell, un important marchand de bois. Ils achètent ensuite des concessions forestières de J-R. Booth du côté ontarien du lac Témiscamingue. Vers 1868, Octave Saucier s'établit à la pointe Quinn

(Fabre) et fait un peu de culture. En 1872, il cède bâtisse et terrain à James Quinn et va demeurer à la Pointe Antoine, située plus au sud. Eusèbe Ouellet et sa femme y résident déjà.

En 1870, Moïse Lavallée, de Lavaltrie, qui travaille depuis dix ans pour la Compagnie de la Baie d'Hudson, ouvre la première terre du canton Fabre, à la pointe nord-ouest de la baie Lavallée. Ayant débuté pour cette compagnie à l'âge de 15 ans, en 1860, il est d'abord affecté au fort Coulonge, puis au fort Témiscamingue. En 1862, Lavallée s'établit à son propre compte au rapide de la Cave. Huit ans plus tard, il laisse la traite des fourrures au profit du travail de colon. Il ouvre une terre dans le canton Fabre en 1870.

En 1870, Onésime Salois dit Caya, de Sorel, choisit une baie du canton Fabre comme nouveau lieu de résidence. Il est employé par Olivier Latour, marchand de bois et propriétaire d'un moulin à scie. Ses fils, Alexandre, Onésime et Narcisse viennent le rejoindre en janvier 1882. La baie Lafricain est aussi désignée sous le nom de baie Caya. En 1871, la



Camp en bois rond construit par Moïse Lavallée, un des premiers colons de Fabre. Rose-Alba Lavallée apparaît sur la photo.

Compagnie de la Baie d'Hudson confie la charge de son magasin de la pointe McMartin à un déserteur de la guerre civile américaine, Steven Lafricain. En 1873, Lafricain choisit la vie de colon et une terre du canton Fabre, à proximité de Onésime Caya. Cette baie porte le nom de Lafricain encore aujourd'hui. Après quelques années, il retourne à l'emploi de la Compagnie.

Vers 1870, John England, père, installe sa famille au pied du Long-Sault et Hyacinthe Charron retient le pied du lac Sept-Lieux comme nouveau site d'établissement. À l'été 1863, Joseph Miron, de Papineauville, arrive à Opémican avec sa famille pour faire le commerce du bois. Cet endroit est connu aujourd'hui sous le nom de McLaren's Bay et se situe en Ontario. En 1870, Joseph Miron ouvre une ferme à la pointe McMartin, où Thomas Lalonde a déjà fait une éclaircie. En 1871, la Compagnie de la Baie d'Hudson ouvre un magasin et en 1873, Miron vend ses droits à John McMartin pour aller, en 1876, commencer à défricher une autre terre à la baie Racicot (Fabre). En 1882, il s'installe définitivement à la Petite Rivière Blanche. En 1881, Joseph Jodouin, de Hull, monte dans la région avec sa famille pour couper du bois pour Olivier Latour et en 1883, se construit une maison à Opémican. Elle sert aussi d'auberge pour les passants. En 1880, Rémi Martel et Rémi Filteau, son beau-frère, tous deux de Hull, prennent un contrat de bois pour Olivier Latour. En 1884, Martel ouvre une terre sur la pointe qui porte son nom.

Au milieu des années 1880, l'exploitation forestière s'intensifie autour des lacs Témiscamingue et Kipawa. En 1885, le nombre de chantiers forestiers atteint 40 et 2 000 bûcheurs-voyageurs travaillent dans les forêts témiscamiennes. En guise de comparaison, mentionnons que seulement cinq chantiers opéraient en 1863. Cette intensification de

l'exploitation forestière amène de nouvelles familles dans la région. Plusieurs préfèrent élire domicile sur les rives du lac Témiscamingue que de retourner dans le sud de la province à chaque été. Lors de sa mission algonquine d'été, le père Mourier, o.m.i., qui demeure à la mission St-Claude, note les noms des familles et leur emplacement autour du lac en 1886. Il en ressort le portrait suivant.

La famille de Joseph Jodouin demeure à Opémican, en face, se trouve la ferme Pémican, propriété de McLaren, qui compte plusieurs centaines d'acres défrichées. En remontant à la mission, à la droite, se trouve l'ancienne résidence de Saucier, actuellement aux États-Unis, puis la maison de M. McMartin, un écossais orangiste. À gauche, se trouve la maison de Odilon Grenier, vieux garçon et vieux chasseur blanc sur le lac, qui vit en ermite et cultive un petit champ, ayant soin de ses poules, son chien et ses chats. Un peu plus loin à droite, il y a les scieries de M. Eddy, anciennement de Olivier Latour. Ensuite, il y a le portage Sauvage qui mène au lac Kipawa, et la rivière Kipawa non loin de là. La famille Burns, d'origine irlandaise, demeure à l'embouchure de la rivière Kipawa. Isaac Bonin reste à l'embouchure de la rivière Montréal et possède une maison et une ferme. Bonin a hérité de la ferme de son beau-père, J.-B. Jolicoeur. Non loin de là, il y a les Donnelly, famille irlandaise et catholique. Un peu en haut de la rivière Montréal, se trouve la grande ferme de M. Pearly, marchand de bois d'Ottawa, autrefois de Bell & Hickey. [...] Plusieurs familles norvégiennes possèdent des fermes autour de la rivière Montréal, où se forme une baie communément appelé la Baie des Norvégiens. [Calixte Mourier]

Selon les données du père Mourier, la population totale stable au lac Témiscamingue se chiffre, en 1886, à 407 personnes. Sur ce nombre, 313 demeurent dans la partie nord et 94 dans la partie sud. La population du lac regroupe plusieurs nationalités: Suédois, Norvégiens, Écossais, Irlandais, Anglais,

Canadiens, Français, Métis, Algonquins, et compte des protestants et des catholiques. La majorité de ces familles demeure sur les cantons Duhamel et Guigues. S'ajoutent des dépôts forestiers (Eddy, Pearly, capitaine Young), les populations flottantes de la mine d'argent Wright et des chantiers forestiers l'hiver. Il donne également le nom de ces personnes et le nombre d'enfants de ceux qui habitent la partie sud du lac. Ces informations se retrouvent dans le tableau 1. La carte 1 illustre la région du lac Témiscamingue en 1880.

Tableau 1: Nom des familles demeurant dans la partie sud du lac Témiscamingue en 1886

Steven Lafricain et Josette, 1 enfant
Edouard Robinson et Sophie, 1 enfant
Onésime Caya, père, Narcisse Caya, fils
James Quinn, William Bannum dit Godin
Moïse Lavallée et Rose Taylor, 8 enfants
Alfred Lamoureux et Philomène Lavallée, 4 enfants
Onésime Caya et Louisa MicMac, 2 enfants
Alexandre Caya et Julie Lavallée, 3 enfants
Rémi Martel et Hélène Filteau, 5 enfants
Charles Huotte et Mathilda Lavigne, 3 enfants
La vieille mère Burns, 3 enfants
Isaac Bonin et Nancy Jolicoeur, 4 enfants
Daniel Yonassin et Hellène, 4 enfants
Aaron Yonassin, Peter Donaldson, Anders Anderson
Ferme Pearley (un ménage protestant)
Louis Bonin et Céline Beaulieu
Fabien Soulière et Marcelline Latour (dépôt Eddy)
Joseph Jodouin, sa femme, 6 enfants
Famille McMartin, sa femme, 2 enfants
Odilon Grenier
Famille McDougall, sa femme, 4 enfants (tête du Long-Sault).

Ainsi débute lentement et à la suite d'efforts isolés le peuplement du Témiscamingue. À compter de 1886, la colonisation prend son envol et aux efforts individuels, succède un véritable mouvement encadré par les pères oblats, par le biais d'une société de colonisation. Fondée en 1884, celle-ci s'attaque d'abord à améliorer les voies d'accès, soit les rapides sur la rivière des Outaouais entre Mattawa et Témiscamingue. Une fois ces obstacles abolis, la Société de colonisation du lac Témiscamingue (SCLT) met en service sur le lac Témiscamingue un bateau à vapeur pour le transport des colons et des marchandises: la Minerve, qui deviendra le Météor. Les colons arrivent de plus en plus nombreux et en 1886, un premier village apparaît au lac Témiscamingue: Ville-Marie. Une fois les cantons Duhamel et Guigues remplis de familles de colons, on voit à l'ouverture de deux nouveaux cantons: Laverlochère et Fabre.

Situation géographique et toponyme des cantons Fabre et Mazonod

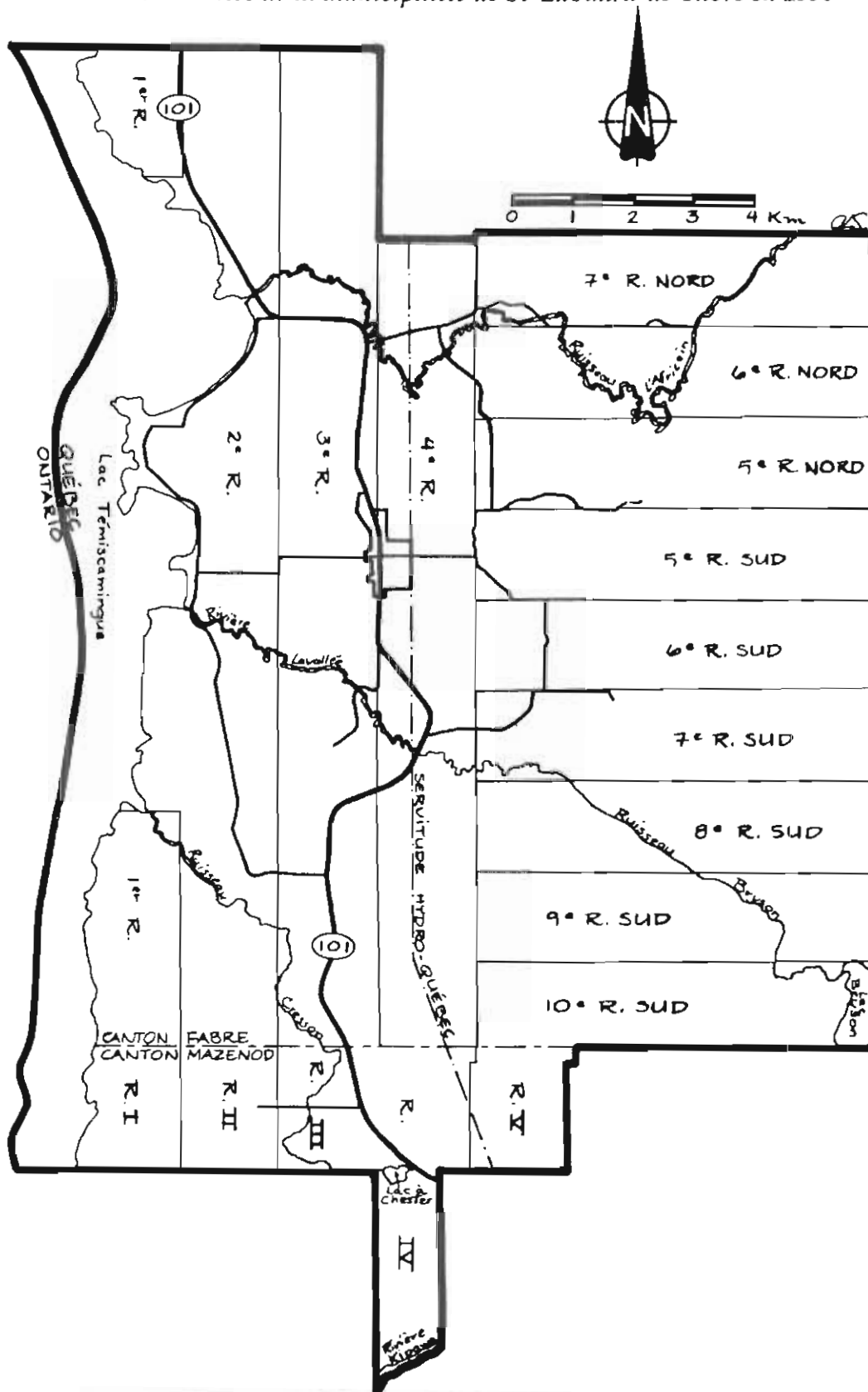
Le canton Fabre se situe au coeur du Témiscamingue. Il est borné au sud par le canton Mazonod, à l'est par le canton Laperrière, au nord-est par le canton Laverlochère, au nord-ouest par le canton Duhamel et à l'ouest par le lac Témiscamingue. La carte 2 illustre la position du canton Fabre. Deux cours d'eau traversent le canton Fabre, le ruisseau Lafricain et la rivière Lavallée.

Le nom est donné au canton et au village de Fabre en l'honneur de Mgr Charles-Édouard Fabre (1827-1896). Il fait partie de la congrégation des missionnaires oblats de Marie-Immaculée et en est le supérieur provincial. C'est lui qui autorise le père Pian à construire

Carte 1: La région du lac Témiscamingue en 1880



Carte 2: Les limites de la municipalité de St-Edouard-de-Fabre en 1990



une mission permanente au lac Témiscamingue en 1863, la mission Saint-Claude. Mgr Fabre devient, en 1886, le premier archevêque de Montréal.

Le canton Mazonod se situe au sud du canton Fabre et est borné à l'est par le canton Shehyn, au sud par celui de Tabaret et à l'ouest par le lac Témiscamingue. Il compte une localité, Laniel, et un regroupement de personnes dans les limites territoriales de la municipalité de Fabre. Le nom du canton Mazonod vient aussi d'un père oblat, Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazonod (1782-1861), fondateur de la congrégation des missionnaires oblats de Marie-Immaculée en France en 1816. Cette congrégation arrive au Québec en 1841.

Le potentiel agricole et minier du canton Fabre

Le canton Fabre est arpenté en deux temps; la première partie en 1888 et la seconde, en 1897. Paul T.C. Dumais est l'arpenteur envoyé par le gouvernement du Québec. Son travail consiste à tracer les limites du canton et à diviser les rangs et les lots de colonisation. Il écrit également ses impressions sur le potentiel agricole du canton.

L'arpentage de la première partie du canton, en 1888, comprend une superficie de 21 486 acres, excluant 1 074 acres réservées aux chemins. Dans son rapport, il écrit qu'au premier coup d'oeil du lac, le canton Fabre n'est pas très attrayant puisqu'il y a des montagnes et les terres sont en apparence stériles. Par contre, en pénétrant à l'est du canton, d'immenses plaines et des terres de très bonne qualité apparaissent. Le sol est argileux et très propice à la culture des meilleures qualités de céréales. Les rangs 1 et 2 contiennent de grosses montagnes de 150 à

400 pieds de hauteur, qui occupent le 1/4 du canton. Le reste des terres de ces rangs ainsi que celles des rangs 3 et 4 sont considérées de haute qualité et idéales pour la colonisation, même si elles sont entrecoupées ici et là par des roches. À ce jour, les 2/3 du canton ont été brûlés. Les brûlés de la partie nord datent de 18 à 20 ans et ceux de la partie sud de sept ou huit ans. Le canton compte différentes essences d'arbres: sapin, épinette, cèdre, baumier, bouleau, pin rouge, cyprès, pin blanc, érable, aulne, frêne et noisetier, d'un diamètre variant entre 10 et 30 pouces. Toutes les pièces commerciales, en l'occurrence le pin blanc, ont été coupées par les marchands de bois plusieurs années auparavant. Les rivières qui sillonnent le canton offrent des sites propices à la construction de moulins à scie. Deux chemins ouverts par les marchands de bois traversent le canton. Dix-huit familles de colons y habitent à l'été 1887. Un marchand de bois, M. Grier, possède deux fermes et emploie six hommes. Grier garde 75 à 80 chevaux pour ses chantiers et 18 vaches laitières. Il produit du foin. Le sol s'avère très propre à la culture, principalement sur tous les lots du 3e rang ainsi que sur les lots numéros 12 à 24 du 4e rang. Les lots no 12 jusqu'à la ligne sud du canton sont couverts de rochers peu élevés et les bonnes terres cultivables sont rares.

La deuxième partie du canton est arpentée en 1897. Elle compte de nombreux beaux plateaux de terre grise et jaune, dans les rangs 3 et 4, exception faite d'une partie des lots numéros 8, 9 et 10 situés dans la partie sud de ces rangs, où de nombreux rochers couvrent en grande partie le terrain et où les petits vallons de bonne terre sont de peu d'importance. Cette année-là, 176 lots ont été arpentés dans le canton Fabre couvrant une superficie de 18 485 acres.

Est-ce que le Témiscamingue se prête bien au développement de l'agriculture? À cette question, Raoul Blanchard, un géographe français qui s'est rendu dans la région au milieu des années 1930 répond oui, parce que le Témiscamingue compte une des meilleures variétés climatiques du Québec. De plus, il est une des régions les plus favorables à un développement agricole, ayant une saison sans gelée qui s'étire sur 125 à 150 jours, soit 18 à 20 semaines, de fortes températures estivales et d'abondantes précipitations en saison chaude. Le climat témiscamien n'inspire ainsi aucune inquiétude à l'égard de l'agriculture.

Un autre aspect retient ici l'attention, le potentiel minier du canton Fabre. Au tournant du 20^e siècle, le sous-sol de ce canton attire l'attention de prospecteurs et de géologues gouvernementaux. Ces derniers produisent quelques rapports sommaires, tandis que les premiers effectuent des travaux de prospection. Devant la découverte des importants gisements argentifères de Cobalt, l'activité minière reprend de plus belle à Fabre. En 1910, le bureau des mines du ministère de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries du Québec commande un rapport sur la géologie du canton Fabre. Ces travaux se réalisent la même année sous la direction de Robert Harvie, avec le concours des étudiants F.B. Painchaud et O.R. Pépin, et de gens demeurant à Fabre: T. Drolet, W. Donohoe, James Mitchell et Andrew Stewart.

Les conclusions du rapport indiquent que la quantité de minerai n'est pas suffisante pour permettre une exploitation rentable et de longue durée. Ainsi, les veines sont étroites, d'une largeur moyenne inférieure à trois pouces, exception faite de quelques filons cuprifères de Keewatin. Les veines ne sont pas continues sur de longues distances et meurent rapidement, sauf deux ou trois. Elles se composent de calcite et de quartz stériles et

la teneur en minéraux utiles est généralement faible. Les moyens de transport et de communication ne sont pas défavorables à l'exploitation. Jusqu'à présent, la prospection n'a pas mis en lumière des amas rentables de minerai. À la suite de tous les travaux effectués, on n'a pas extrait de minerai valant la peine d'être exploité et les exploitants ont tous cessé leurs opérations. En comparant les gisements du canton Fabre à ceux de Cobalt et de South Lorraine, le géologue Harvie conclut que les gisements de minéraux de Fabre n'offrent pas de perspectives encourageantes. Il termine son rapport sur une note positive; la glaise est largement développée dans le canton Fabre et si le besoin s'en faisait sentir, on trouverait une quantité illimitée de matière première pour alimenter les briqueteries.

Après le passage d'arpenteurs, de géologues, des prospecteurs miniers, le canton Fabre n'attend plus que les familles de colons.

**Chapitre 1:
L'établissement des colons et
l'évolution générale de Fabre**



Joseph Samson dans un atelier de bucheur.

Le mouvement de colonisation de Fabre se fait en deux temps: le premier débute en 1870 et se caractérise par l'arrivée de quelques colons isolés qui n'entraîne aucun mouvement continu de peuplement. Il faut attendre en 1890 pour amorcer le deuxième temps. À cette époque, une société de colonisation est en activité pour le Témiscamingue. Les cantons sont subdivisés en lots et prêts à recevoir les familles de colons. L'établissement des colons à Fabre débute lentement dans les années 1890, puis s'intensifie dans la première décennie du 20^e siècle.

1.1. L'arrivée des premières familles de colons et l'évolution de la population

La Société de colonisation du lac Témiscamingue (SCLT), fondée en décembre 1884, s'affaire d'abord à améliorer les voies d'accès dans la région. Les premières actions qu'elle pose en ce sens consistent à construire des voies ferrées étroites le long des rapides sur la rivière des Outaouais, entre Mattawa et Témiscaming, alors appelé le Long-Sault. Ces rapides se nomment: la Cave, les Érables, la Montagne et le dernier, et non le moindre, le Long-Sault, situé au pied du lac Témiscamingue.

Le trajet des familles de colons se fait, à compter de 1887, directement de Montréal à Fabre. Les nouveaux colons partent de leur village d'origine et se rendent jusqu'à Montréal. De là, ils prennent le train avec leur famille, leur mobilier et quelques animaux, en direction de Mattawa. Puis, jusqu'en 1894, ils embarquent sur un bateau à Mattawa, franchissent les rapides à bord de petits chemins de fer, reprennent le bateau jusqu'au Long-Sault. À compter de 1894, une voie ferrée relie directement Mattawa au Long-Sault. Là, le Météor les attend pour les conduire jusqu'à

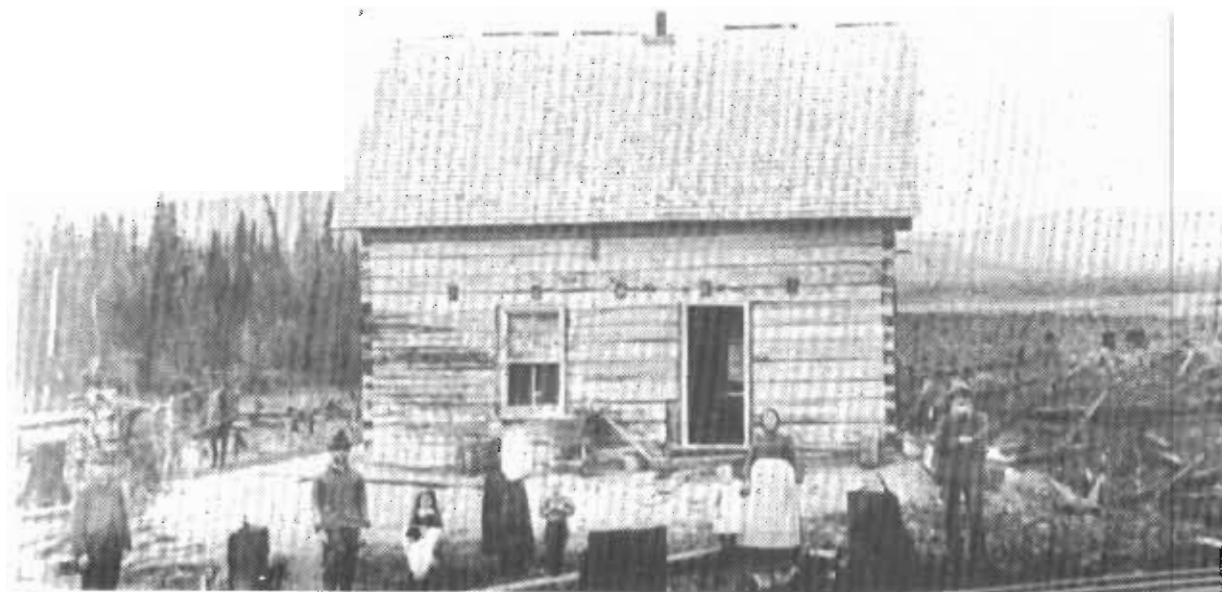
Fabre. Les familles débarquent sur la rive et se rendent en voiture tirée par des chevaux à leur nouvelle résidence, un camp de bois équarri sur leur lot de colonisation.

En 1891, seulement 12 familles habitent dans le canton Fabre et 12 autres vivent en bordure des limites cantonales. Dans le canton Fabre, il y a Joseph Wawate, Onésime Caya père, Steven Lafricain, Narcisse Caya, James Quinn et Asro Eddy, Moïse Lavallée, Théodore Morissette, Onésime Caya fils, Alexandre Caya, la ferme Pierce, Charles Huotte et Rémi Martel. D'autres familles vivent en bordure du canton: Isaac Bonin, William Burns, Pierre Boulliane, Alfred Duhamel, Joseph Boulliane, Benjamin Boulliane, Elzéar et Émilie Boulliane, Rémi Filteau, William Clermont, John Bélanger, Louis Alarie et Joseph Majo.

De 1890 à 1900, la population du canton Fabre augmente lentement. En 1900, on retrouve 30 familles, soit 18 de plus qu'en 1881. Ainsi, en 1900, les familles suivantes demeurent dans le canton Fabre. Dans le rang 2, on



Moïse Thérien, célibataire, figure parmi les premiers habitants du rang 2 de Fabre, en 1895. Son frère, François-Xavier Thérien, père Oblat à Ville-Marie, lui fait part des avantages des terres agricoles du canton Fabre.



Maison du fermier Clovis Larochelle en 1902. De g. à d.: inconnu, Clovis, sa femme Georgiana St-James, leurs enfants: Josaphat, Désiré, Léon et Marie-Anne, Philomène Dion et Jacques Larochellé, mère et père de Clovis.

retrouve Alexandre Caya, David, Antoine et Jean-Baptiste Lavallée, James Quinn, John Lynch, Steven Lafricain, Moïse Thérien, Xavier Racicot et Joseph Côté. Dans le rang 3, habitent Lorenzo Martel, Honoré, Joseph et William Fréchette, Alexandre Blais, Arthur Venne, Napoléon Demers, Félix Labranche, William Thifault, Jacques Samson et Stanislas Gagné. Le rang 4 est habité par Joseph Laberge, Joseph Petit, Damase Samson, C. Bourdon, Fabien Madore, Éloi Demers, Wilfrid et Alcide Gagné, Joseph Houle, Pierre Sinette et Elzéar Dupuis. Finalement, seulement deux familles se sont établies dans le rang 9 nord, soit Ernest Bigras et Arthur Lalonde. Mentionnons que le rang 9 nord du canton Fabre fait partie des limites de la Municipalité de Saint-Placide-de-Béarn.

À son arrivée en 1894, Napoléon Demers remarque que sur les 12 familles qui vivent à Fabre, il y a quatre familles de blancs et les huit autres sont algonquines. L'année suivante, une quinzaine de familles de colons arrivent à Fabre. En 1896, d'autres s'établissent dans le canton. Le gouvernement fédéral fait construire le premier quai à Fabre. Avant

cette construction, les employés des bateaux débarquaient les bagages et marchandises sur la rive. En 1897, la famille Denis s'établit à Mazenod. Cette même année, le nombre d'enfants est suffisant pour ouvrir une classe au village. On y dispense l'enseignement aux enfants pendant trois ans. Également, la mission catholique du canton Fabre, desservie à tous les mois, devient alors bi-mensuelle.

Le début du 20^e siècle marque l'intensification de la colonisation de Fabre. En effet, de 1900 à 1910, le nombre de familles va plus que doubler: 41 nouvelles familles s'établissent dans les rangs et au village de Fabre, ce qui porte le nombre total à 74 familles en 1910. En 1901, Albéric Barbe et son épouse, née Émilie Demers, quittent Hull et s'établissent à Fabre où ils ouvrent un magasin général. Mme Barbe est embauchée comme institutrice et sa classe se situe dans la sacristie. Une deuxième institutrice est embauchée, il s'agit de Mlle Joséphine Morin. En 1903, les Pellerin de Daveluyville, s'établissent à Fabre: Désiré, Joseph-Louis et Alphonse. Joseph-Louis Pellerin ouvre lui aussi un magasin général, situé

en face de celui des Barbe. Également, d'autres familles des Cantons de l'Est (dont une bonne partie proviennent de Notre-Dame-des-Bois de Chesham) et des environs de Nicolet débarquent à Fabre, soit les Gagnon, Desrochers, Lacombe, Manseau, Lavoie, Desjardins, Lapierre et Gagné.

En quatre ans, soit de 1903 à 1907, 37 nouvelles familles arrivent à Fabre. En 1903, Fabre gagne 11 nouvelles familles: Gédéon Boulanger, Victor Larochelle, Edouard Poirier, Désiré Pellerin, Joseph-Louis Pellerin, Adélarde Bruneau, Calixte Manseau, Adélarde Demers, Joseph Manseau, Alcide Poirier et Louis Valiquette. En 1904, 10 autres familles s'ajoutent: Jérémie Charest, Emilien Clouâtre, Louis Fournier, Louis Gagnon, Onésiphore Gagnon, Philémon Goulet, Méricille Lapierre, Amédée Pellerin, Emmanuel Sauvé et Achille Verhelst. En 1905, la colonie de Fabre augmente de cinq familles: Louis Boulanger, Francis Gagnon, Jean Gagnon, Alphonse Lessard et Napoléon Manseau. Le même nombre de nouveaux ménages arrivent en 1906: Napoléon Dénomme, Alphonse

Desrochers, Théophile Goulet, Antoine Lefebvre et Harry Miller. Finalement, cinq autres familles s'établissent à Fabre en 1907: Joseph Bridevaux, Aldéric Guilbault, Adélarde Lafort, Honoré Moffet et Ludger Turcotte. Par la suite, d'autres familles arrivent à Fabre, où dans la majorité des cas, elles retrouvent de la parenté. En 1909, arrivent les Langlois, Lafort et Drouin.

À compter de 1911, les données du recensement incluent la population de Fabre. De cette année-là à 1956, la population augmente constamment, passant de 356 à 1 253 habitants. Pour cette période, la population de Fabre suit la même progression que celle du Témiscamingue. Par contre, à compter de 1956, Fabre connaît une diminution importante de son nombre de citoyens jusqu'en 1976 où elle atteint 709 personnes, soit un peu moins que le niveau de 1921. Cette diminution s'explique par la conjoncture économique de la fin des années 1950. D'abord, à la forte croissance économique qui suit la Deuxième Guerre mondiale, succède une stagnation économique apportée par la crise



La famille David Poirier arrivée vers 1907. De g. à d.: Armand, Rosario Pétrin, né d'un premier mariage, Rosalie et Hélise Alarie. En avant: Henri, Floreuce et Wilfrid.

de 1957, qui dure jusqu'en 1961. Ensuite, au début des années 1960, le secteur forestier, principalement le travail en forêt, se mécanise réduisant le nombre d'emplois disponibles dans les chantiers. Les deux villes industrielles de la région, Témiscaming et Belleterre, qui emploient des travailleurs, connaissent aussi un ralentissement économique et la mine de Belleterre ferme ses portes. Faute d'ouvrage, les gens de Fabre, principalement les jeunes, quittent le village pour aller travailler et s'établir à l'extérieur de la région. Si la population de Fabre amorçe sa diminution en 1956, celle du Témiscamingue débute en 1966. À compter de 1976, la population de Fabre se stabilise et se maintient entre 700 et 750 habitants. La construction de Scierie Béarn et les quelques années d'opération de Cèdre Fabre contribuent à la stabilisation de sa population. La figure 1 illustre ces énoncés.

1.2. Le travail des colons et des gens

À l'amorce du mouvement de colonisation, au début de 1890, le canton Fabre compte encore plusieurs terres boisées. Certes le passage des premiers chantiers forestiers dans les années 1870 et 1880 a laissé plusieurs trouées et le bois de grosseur commerciale a été coupé, mais il reste suffisamment de bois sur les lots de colonisation pour occuper les colons pendant plusieurs années. Le prix d'un lot de colonisation de 100 acres au 19e siècle se chiffre à 100\$.

À l'achat de son lot, le colon se voit remettre un billet de concession, qui stipule les conditions à remplir pour recevoir les titres de propriété, les lettres patentes. Le concessionnaire dispose d'un délai de six mois pour

Figure 1: L'évolution de la population de Fabre, 1911-1986



Source: Statistique Canada, *Recensements du Canada*, 1911-1986.

s'établir, doit construire une maison d'au moins 16 pieds sur 20, y résider deux années complètes et doit y défricher et maintenir en culture 10% de son lot dans les quatre années qui suivent la vente. Le transfert de propriété est reconnu si toutes les conditions sont remplies. Par la suite, le concessionnaire peut demander l'obtention de ses titres de propriété, à ses frais, seulement si toutes les conditions de paiement et d'établissement ont été remplies. Mentionnons également que le billet de concession comporte une clause stipulant que le concessionnaire peut couper le bois, outre le défrichage, uniquement pour se faire du bois de chauffage et la construction de bâtisses et de clôtures. Cette clause s'explique par le fait que la forêt témiscamiennne avait été concédée à des marchands de bois sous forme de concessions forestières. Ensuite, une partie de ces concessions a été subdivisée en lots de colonisation, mais les marchands de bois se réservaient l'exclusivité de la coupe du bois de grosseur commerciale, sauf pour les exceptions déjà mentionnées.

La première tâche des nouvelles familles de colons est de s'attaquer au défrichage de leur lot de colonisation. Généralement, le choix de ce lot se fait par l'homme qui monte dans la région un an avant sa famille. Il se construit alors une petite maison en bois rond et retourne chez lui à la fin de l'été. Le printemps suivant, il revient avec sa famille, son mobilier et quelques animaux. Une fois installé dans la nouvelle résidence, plutôt modeste, le travail commence. Toute la famille s'affaire au défrichage. Le père et ses garçons, s'ils sont assez vieux, coupent et débitent les arbres, tandis que la mère et les plus jeunes charroient les branches qu'ils font brûler. Vient ensuite la partie difficile pour se faire un espace cultivable, l'essouchement. Cette tâche s'effectue à l'aide de boeufs ou de chevaux. L'automne venu, l'homme va travailler dans les chantiers, d'où il reviendra seulement au début du printemps. Si ses fils sont assez vieux, ils partent avec lui. L'argent gagné en forêt pendant l'hiver servira ensuite à s'acheter des animaux pour grossir son



Première maison en bois rond bâtie par Delphis Roberge, un mille au nord de la station.



Ludger Manseau, sa fille Germaine et son fils Germain avec toute la récolte de fourrure de l'hiver, vers les années 1950.

cheptel. Pendant ce temps, la femme s'occupe des animaux, aidée par ses enfants, et cela, en plus de ses tâches domestiques habituelles.

Plusieurs activités s'offrent à ces travailleurs au début des années 1900. L'activité minière du côté ontarien offre plusieurs opportunités de travail entre autres aux gens de Fabre. En effet, la découverte et la mise en valeur de gisements miniers dans la région de Cobalt, puis de Silver Centre, Timmins et Kirkland Lake entraîne la construction de villes et de maisons. Plusieurs trouvent ainsi du travail comme menuisier et d'autres, comme mineur. Le secteur forestier embauche également une partie des gens de Fabre. Outre l'abattage et le flottage du bois, il y a le travail au moulin à papier à Témiscaming et dans les moulins à scie. On en retrouve à Laniel et à Tee Lake. Plusieurs hommes demeurent sur leur ferme pendant l'hiver et bûchent du bois à papier sur leur lot. Le trappage s'ajoute à ces activités et fournit de l'emploi à quelques personnes. Les animaux recherchés sont le castor, le

rat musqué et le renard. Somme toute, Fabre compte une population assez mobile, à la recherche de toutes les opportunités d'emploi.

1.3. Le mode de vie en général

Jusqu'au début des années 1950, la vie quotidienne diffère considérablement de celle que l'on connaît aujourd'hui. Le confort matériel est assez rudimentaire, l'électricité n'existe pas encore dans les villages et dans les campagnes du Témiscamingue et les chemins sont plus ou moins carrossables. Bref, en comparant avec la situation d'aujourd'hui, il s'agit de deux mondes différents.

À l'intérieur des maisons, on retrouve un poêle à bois qui sert autant à réchauffer la pièce qu'à cuire les repas. Des lampes à l'huile assurent l'éclairage. La majorité des meubles, des articles ménagers et des vêtements sont fabriqués à la main: le vaisselier, la chaise bergante, les tapis, les chandails, les bas, les

mitaines, les tuques... Il revient alors moins cher de fabriquer soi-même ces biens de consommation que de les acheter, si jamais on les retrouve sur les tablettes du magasin général. Il en va de même pour la nourriture, comme le pain. Pour conserver la viande, on l'entrepose dans une glacière contenant du bran de scie et des gros blocs de glace. La glacière conserve la viande et autres produits périssables du début de l'hiver jusqu'au début de l'été. Comme il faut attendre le temps froid pour se faire une glacière, les habitants font boucherie au début du mois de décembre. On tue alors porcs, boeufs et poules pour se faire des provisions de viande pour l'hiver.

Le temps des fêtes marque le temps des réjouissances, des rencontres et des soirées familiales. À l'église, on prépare la messe de minuit et la décoration de la crèche. Dans les années 1910, Mme Lavoie, MM. Desjardins, Lacombe, Denis, Boulanger, Mme Tremblay, aidés des enfants d'école, préparent le chant

pour la messe de minuit. M. Lacombe entonne le minuit chrétien au premier coup de minuit. À l'intérieur de l'église, on retrouve la crèche et ses personnages, les lampions allumés, les chaises droites et les bancs de planches sans dossiers. Les gens de la campagne s'habillent chaudement, embarquent dans la voiture tirée par des chevaux et se rendent au village pour la messe de minuit. Après la messe, vient le réveillon, les tourtières dorées, le petit lard frais, les tartes et les beignes. La fête de Noël passée, débutent les préparatifs du Jour de l'An. Le premier janvier au matin, les enfants courent au pied du sapin pour y trouver leurs cadeaux. Vient ensuite la tournée de la parenté où l'on échange des vœux de santé et de bonne année, suivie du souper et de la veillée. L'un sort son harmonica, l'autre son violon et débutent les danses carrées et les gigues, entremêlées de chansons à répondre.



Mme Josaphat Larochelle et son fils Raymond, 5 ans, dans sa cuisine.



C'est le temps de faire boucherie chez Henri Drouin. De g. à d.: Jos Drouin, Paul Lapierre, Henri et Samuel Drouin ainsi qu'Omer Fournier.



Fernand (Poucet) Samson et sa belle-soeur Mme Joseph Samson (Maire-Louise Venne) en "bogué".



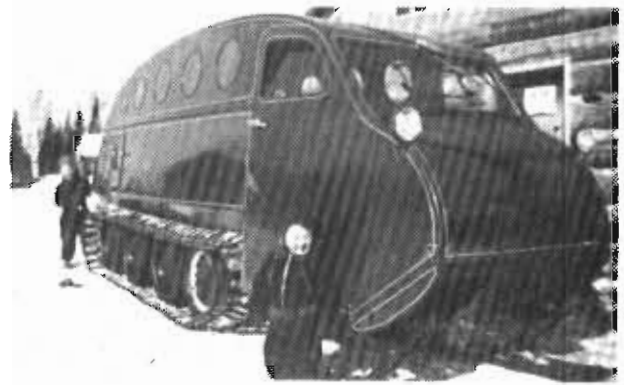
Stanislas Charron et son épouse voyagent en traîneau à chiens.



Alfred Turcotte et sa fille Thérèse se préparent pour une promenade en "cotter".



Marie-Ange Demers conduit le "bogué" dont les roues ont été fabriquées par Edouard Gagnon.



Voici le snowmobile de Paul-O. Goulet. A l'avant, Madeleine Clouâtre, fille de Léon.

Les chemins en hiver posent quelques problèmes pour les voitures et les piétons. L'entretien des chemins d'hiver est donné à contrat. Il faut que les chemins soient roulés assez tôt le matin pour que les enfants puissent se rendre à l'école. Les rencontres, les balises et les côtes doivent être déblayées et entretenues. L'entrepreneur a des responsabilités lors des voitures versées ou cassées, des chevaux blessés et même des personnes blessées à cause des chemins mal entretenus. À l'automne et au printemps, lors du gel et du dégel, les chemins deviennent impraticables. Les chemins entre les localités ne sont pas gravelés et ils deviennent, à ces périodes, des fondrières glaiseuses. Il faut également surveiller les "ventres-de-boeuf".

Plusieurs types de voitures existent au début du siècle et chacune sert à une fin précise. Pour le travail, on utilise le wagon (la charette), aussi appelé quatre-roues, sur laquelle on pose des échelettes pour le temps des foin et des récoltes. L'express, une voiture à quatre roues mais plus légère, est utilisée surtout par les voyageurs de commerce et les hommes d'affaires. Lors de promenades, il y a le *buggy*, ordinaire pour presque tout le monde, avec couverture pour les sorties en amoureux et également pour le gérant d'entreprise ou personnage bien nanti. L'hiver, on retrouve le gros *bob-sleigh* pour charroyer les billots ou autres bagages. Aussi, le petit *bob-sleigh*, équivalent à l'express d'été, est utilisé pour le même usage. À cette liste, s'ajoutent la grosse carriole à un siège, la catherine avec hauts patins pour les promenades chics, le *stage*, cette petite cabane chauffée tirée par un cheval et le *snowmobile* qui sert de taxi. Pierre Gagnon et Jean-Édouard Gibson fabriquent eux-mêmes leurs *snowmobiles*. Paul-O. Goulet en possède un également.

Au début du siècle, les moyens de financement sont peu nombreux. Ville-Marie comp-

te une succursale de la Banque d'Hochelaga. On en retrouve une à Fabre quelques années. Pour l'achat d'un cheval ou de vaches laitières, les colons tentent leur chance auprès de cette institution et en cas de refus, se tournent vers le Trust & Loans, moins exigeant que la Banque, mais chargeant un taux d'intérêt plus élevé. C'est en dernier recours que les colons utilisent les services de cette compagnie de finance. Il y a aussi les *prêteux*, usuriers pour la plupart. Ils comptent des clients parmi les agriculteurs, les villageois et les institutions de la localité (Commission scolaire, Conseil municipal).

Fabre ne compte pas de médecins. Lors de maladie, de blessures ou d'accouchements, la personne ayant le cheval le plus rapide se rend à Ville-Marie pour aller chercher le médecin. Plusieurs épidémies ont frappé les gens de Fabre: rougeole, diphtérie, coqueluche, grattelle et la grippe espagnole à la fin des années 1910. Les mois de janvier et de février sont particulièrement difficiles à passer pour les enfants. À chaque maladie, correspond un remède populaire, variant selon les familles. Pour les malades, on conseille des cataplasmes de graines de lin; une cuillerée d'huile de charbon aide à prévenir une indigestion. Pour enlever le mal d'oreille, quoi de mieux que de souffler de la fumée de pipe dans les oreilles. Enfin, une bonne mouche de moutarde assure une guérison quasi certaine pour toute douleur ou mal.

Les accouchements se font à la maison, la plupart du temps avec l'aide d'une sage-femme. Celle-ci demeure à Fabre, il s'avère beaucoup plus rapide d'aller la chercher que de faire venir le médecin de Ville-Marie. Une des plus célèbres et des premières sages-femmes de Fabre est Mme Napoléon Demers, née Alexina Racine. Que ce soit en pleine nuit, en hiver, jamais elle n'hésite à se rendre assister un accouchement. En guise de dédomma-



Alexina Racine, sage-femme.

gement, les colons lui offrent un peu d'argent, s'ils en ont, ou un poulet, un lièvre, une perdrix, un petit cochon, des légumes, un pot de confiture.

Pendant la première moitié du 20^e siècle, surviennent plusieurs événements marquant la vie quotidienne: deux guerres mondiales et une crise économique. Lors de la Première Guerre mondiale (1914-1918), plusieurs gens de Fabre doivent, selon la loi sur la conscription, se rapporter à l'armée canadienne. Si plusieurs suivent cette directive, d'autres refusent d'obéir et se cachent en forêt pour échapper à la police militaire, chargée de retrouver les déserteurs. Les gens de Fabre collaborent bien avec les déserteurs, en les cachant dans leur grange et en les nourrissant. La fin de ce conflit mondial entraîne une prospérité économique très forte. De nouveaux secteurs industriels se développent au Québec, notamment la métallurgie, l'hydro-

électricité et les pâtes et papier. Un moulin de pâtes à papier est alors construit à Témiscaming.

Cette prospérité économique s'essouffle rapidement et on connaît une première crise économique en 1920. Après deux ans, elle se résorbe et la vague d'investissement reprend de plus belle. On produit alors plus que le marché peut absorber et survient la crise économique de 1929, causée par le surinvestissement. L'emploi devient très rare, au Témiscamingue comme ailleurs, et la misère gagne petit à petit les foyers. Les personnes résidant sur une ferme s'en tirent mieux que les autres. Plusieurs compagnies forestières actives dans la région ferment leurs chantiers et seule la Canadian International Paper Co. opère en forêt au début des années 1930. Plusieurs hommes vont travailler en forêt pour des entrepreneurs de la CIP, qui profitent du surplus de main-d'oeuvre pour diminuer les conditions de travail. Les bûcherons réagissent et déclenchent une grève en décembre 1933.

En 1930, dans le but d'aider les sans-emplois, le gouvernement du Québec lance un programme de lutte au chômage. Le 29 octobre 1930, il crée la Commission du chômage dont le but consiste à étudier les demandes d'aide présentées par les municipalités et à recommander, au département des Travaux publics, les travaux à effectuer. Les gouvernements et les municipalités se partagent alors les frais de certains travaux publics. Ce programme donne la priorité aux pères de familles plus nombreuses. Il exclut pratiquement les célibataires, puisqu'ils se retrouvent à la fin des listes de personnes à embaucher, et ne s'adresse pas aux femmes. En 1932, devant les limites de ce programme, l'État se tourne vers une autre solution: les *secours directs*, soit le versement de prestations aux familles dans

le besoin, sans exiger du travail en retour. Les frais de ces allocations d'aide à la population nécessiteuse reviennent aux deux paliers de gouvernement et aux municipalités. Au début, les allocations ne peuvent servir qu'à payer la nourriture et le chauffage mais graduellement, on élargit les critères au vêtement, à l'électricité, au gaz et à une partie du loyer. Elles sont d'abord versées en bons échangeables chez les commerçants, ensuite on les remplace par des coupons de valeur nominale ou des chèques. Toutefois, ces allocations ne sont pas très élevées, visant plutôt sur le minimum vital. Finalement, après 1936, l'État privilégie de nouveau les travaux publics comme aide aux sans-emplois.

Parmi les autres mesures sociales adoptées dans les années 1930, mentionnons les programmes de colonisation (Gordon, Vautrin, Rogers-Auger et Bégin), les camps de travail pour les chômeurs célibataires de 1932 à 1936, la création des Pensions de vieillesse et des Allocations aux aveugles, en 1937, et les Allocations aux mères nécessiteuses, en 1938. Dans les années 1940, le gouvernement fédéral reprend le leadership dans le champ de l'assistance sociale en instituant l'Assurance-chômage, en 1941, et les Allocations familiales en 1944.

Survient en 1939 la Deuxième Guerre mondiale. L'emploi reprend et retrouve son niveau d'avant la crise de 1929. La guerre entraîne plusieurs conséquences, dont la conscription et le rationnement. Les agriculteurs peuvent garder un fils pour travailler sur la ferme, tandis que les autres doivent se rapporter à l'armée ou, en cas de refus, se réfugier dans les bois. En 1942, le gouvernement vote l'amnistie pour les fils de cultivateurs, c'est-à-dire qu'ils peuvent rester sur la ferme s'ils prouvent qu'ils sont de la main-d'oeuvre essentielle. Le gouvernement canadien impose aussi le rationnement des pro-

duits alimentaires. Il fournit des coupons aux gens, contre lesquels ces derniers obtiennent une portion de sucre, de beurre, de viande, etc... En même temps, le gouvernement canadien adopte une nouvelle politique d'intervention socio-économique, d'où découle un programme de mesures sociales. Parmi les plus importantes, mentionnons la création de garderie, l'institution de l'assurance-chômage et les allocations familiales. L'application de ces mesures et la fin de la Deuxième Guerre mondiale entraînent une reprise économique et une transformation du mode de vie dans les campagnes québécoises.



Lionel Toupin, fils de Victor, pilote dans le R.C.A.F. est mort dans une attaque sur l'Allemagne en 1943.

À compter de 1945, le Témiscamingue et Fabre connaissent l'électrification rurale, la mécanisation du travail forestier et agricole et la généralisation de l'achat de biens de consommation. Ces éléments caractérisent la transformation du mode de vie rural traditionnel. Ainsi, l'électrification rurale amène l'achat d'appareils électro-ménagers qui changent radicalement le travail domestique des femmes. Le lavage du linge se fait mécaniquement, les repas sont préparés sur une cuisinière électrique, on achète maintenant au magasin le pain et les autres aliments que l'on fabriquait jadis. Des appareils électriques remplacent aussi les vieux gramophones et les radios à batteries. La mécanisation du travail forestier allonge sur 12 mois l'abatage et le transport du bois et crée désormais la profession de bûcheron à temps plein. Les agriculteurs-bûcherons doivent choisir entre le travail forestier et agricole. À la fin des années 1940, les routes du Témiscamingue sont ouvertes l'hiver comme l'été, ce qui favorise l'achat d'automobiles. Bref, dans les années 1950, les campagnes se modernisent et entrent dans l'ère moderne, caractérisée par les appareils électriques et mécaniques.

Fabre évolue au rythme des transformations économiques. Les principaux secteurs d'activité économique sont l'agriculture, la forêt, le commerce et les mines comme le montre le prochain chapitre.



La Ford 1918 de M. Ludger Manseau devant la station de Fabre.



Une Chevrolet 1926 conduit les nouveaux mariés Marie-Jeanne Lupien et Alphonse Ouellette.



Chapitre 2: **Histoire de l'agriculture**



Deux vaillants laboureurs sur le terrain de Francis Gayton dans le rang du lac

L'agriculture occupe une place importante dans l'histoire économique de Fabre puisqu'elle préside à l'ouverture et au peuplement de ce canton. En effet, les colons affirment qu'ils sont venus s'établir ici dans le but de défricher une terre et d'y placer leurs garçons. La prochaine section propose l'évolution de l'agriculture à Fabre, en commençant par ses débuts et en poursuivant avec la boucherie et la production agricole.

2.1. Les premiers pas de l'agriculture

La production agricole varie selon les marchés disponibles. En effet, au fur et à mesure que les marchés des produits agricoles changeront, les agriculteurs ajusteront leur production en conséquence. De 1890 à 1904, les agriculteurs de Fabre trouvent preneur pour leurs produits dans les chantiers forestiers. Ils vendent du foin, de l'avoine et des pommes de terre. Puisqu'ils vendent le foin, ils ne peuvent pas garder beaucoup de vaches laitières. En 1904, un nouveau marché s'ouvre avec la mise en valeur du gisement argentifère du secteur de Cobalt: celui des villes minières ontariennes qui se développent autour de Cobalt. Vers 1911, 3500 travailleurs s'activent dans ces mines d'argent. Un service de bateau permet l'approvisionnement de Haileybury, New Liskeard et Cobalt à partir de Fabre. À compter de 1915, Cobalt décline devant la flambée minière apportée par la découverte de l'or dans le secteur de Kirkland Lake et Timmins. Ce nouveau marché devient accessible aux agriculteurs du Témiscamingue et de l'Abitibi. Ensuite, de nouveaux débouchés apparaissent avec la fondation d'une ville forestière et de villes minières québécoises: le moulin de pâtes à papier de Témiscaming entre en opération en 1917; Rouyn-Noranda débute sa production en 1925; Val d'Or au cours de l'hiver 1934-

1935; Belleterre en 1935 et Malartic en 1936. Il s'agit d'un marché beaucoup plus dense que celui des chantiers. Les agriculteurs y ont accès par le chemin qui va de Témiscaming à Rouyn-Noranda.

Dans les années 1890, les agriculteurs de Fabre vendent leurs produits dans les chantiers forestiers par l'intermédiaire du frère Joseph Moffette, o.m.i., qui dirige la ferme des Oblats à Ville-Marie. Ce dernier regroupe l'ensemble des produits des agriculteurs et va négocier un prix de vente dans les chantiers forestiers autour du lac Témiscamingue. Le frère Moffette embauche également des colons pour le transport d'hiver des marchandises sur le lac Témiscamingue. Avec l'ouverture du marché d'Haileybury, certains agriculteurs se rendent eux-mêmes vendre leurs produits et ceux d'autres agriculteurs. À



Le boucher Adélarde Lacombe fait la livraison de la viande pour ses clients de Fabre.

Fabre, trois personnes se rendent régulièrement au marché d'Haileybury: il s'agit de Louis Valiquette, Mme Régis Drouin et Adé-lard Lacombe. Au début des années 1910, certains agriculteurs ont réussi à s'accumuler un peu de capital qu'ils investissent dans leur cheptel. Ce dernier se compose de moutons, de poules, de porcs, de boeufs, de vaches. Cette variété d'animaux permet aux agriculteurs de faire un peu plus d'argent, puisqu'ils comptent plusieurs produits à vendre. D'autres éléments marginaux rapportent un revenu intéressant à certains agriculteurs. C'est le cas notamment de la récolte et la vente de bleuets par plusieurs familles.

Les agriculteurs de Fabre ne fréquentent pas le marché d'Haileybury très longtemps. À compter de 1915, l'activité minière dans le secteur de Cobalt diminue considérablement, entraînant l'exode de la population et du coup, la baisse de la demande des produits agricoles. Également, d'autres agriculteurs prennent la relève, principalement dans le secteur de New Liskeard où l'agriculture se développe rapidement. Pour les agriculteurs de Fabre, le marché d'Haileybury s'avère assez loin de chez eux. Pendant la saison de navigation, le transport se fait bien entre ces deux localités, tandis que l'hiver, il faut s'y rendre par le lac avec des chevaux, ce qui allonge considérablement la durée du trajet. Pour les agriculteurs de Ville-Marie et de Guigues, ce marché est beaucoup plus facile d'accès. De plus, avec l'entrée en service du chemin de fer dans la région à compter de 1923, la navigation commerciale cesse ses activités sur le lac Témiscamingue.

La ville de Témiscaming est construite en 1917, ce qui entraîne l'ouverture d'un nouveau marché pour les agriculteurs de Fabre. Environ 2 000 hommes travaillent dans les différents chantiers de construction à Témiscaming, soit pour le moulin ou pour les mai-

sons. Comme il n'y a pas d'agriculture dans les environs de cette nouvelle ville, les compagnies doivent se tourner vers les agriculteurs des localités du Témiscamingue. Les gens de Fabre sont les premiers à se rendre à ce marché, dès 1917. Ils s'y rendent par bateau. À compter de 1922, ils empruntent le chemin de fer pour aller au marché. Régis Drouin obtient le contrat d'approvisionnement en boeuf l'entrepreneur chargé de construire le moulin de pâtes à papier, la George A. Fuller Inc.. M. Drouin expédie par bateau trois boeufs par semaine. Il doit parcourir toutes les localités de la région afin de trouver suffisamment de boeufs pour fournir cet entrepreneur, puisque la production locale à Fabre ne suffit pas. Le marché de Témiscaming se poursuit jusqu'en 1925 environ, puis par la suite, il devient moins payant. La Canadian International Paper Co., propriétaire du moulin et de la ville, décide de restreindre l'accès au marché pour les agriculteurs de la région et s'approvisionne directement de Toronto par chemin de fer.

Le rôle et l'influence des agronomes sur les agriculteurs de Fabre se remarquent à plusieurs niveaux. Leur vocation première est de promouvoir le développement de l'agriculture et l'utilisation des techniques nouvelles. Les agronomes visitent régulièrement les agriculteurs et se montrent disponibles en tout temps pour leur donner des conseils. Ils incitent les cultivateurs à s'acheter un taureau pur-sang, à soigner et s'occuper attentivement de leurs vaches laitières et à effectuer des contrôles laitiers. Bref, ils voient à l'essor des activités laitières à Fabre et à l'amélioration de la situation financière des producteurs laitiers. Ils prônent également dès les années 1940, l'utilisation de l'engrais chimique pour fertiliser les terres. Certains agriculteurs de Fabre n'hésitent pas à suivre leurs conseils, notamment Arthur Drouin, tandis

que d'autres se montrent réfractaires à suivre ces méthodes, voyant là des dépenses superflues. Il faut remarquer que la réaction des agriculteurs envers les agronomes dépend en bonne partie du temps qu'ils consacrent à leur ferme. En effet, un cultivateur qui vit de sa ferme à l'année va réagir différemment de celui qui va aux chantiers l'hiver et qui considère sa ferme comme une occupation secondaire. Afin d'illustrer ces propos, Arthur Drouin, dans une entrevue, explique en détail le rôle joué par les agronomes et les effets sur son exploitation agricole en général.

"La valeur de ma production a augmenté en suivant les conseils des agronomes. Ils m'ont suggéré, après l'achat de mon taureau pur-sang, de faire un contrôle laitier. Il fallait prendre des échantillons et peser le lait soir et matin, pour chaque vache. On avait une feuille avec le nom de la vache et on tenait ses statistiques. Une fois par semaine, on envoyait ces échantillons à Montréal et quand les échantillons revenaient, on savait comment chaque vache nous donnait. Si elle était soignée comme il faut, on voyait que le pourcentage de gras était plus élevé. Quand j'ai commencé ces tests, mes vaches donnaient 3 000 à 3 500 livres de lait par année; l'hiver on ne les trayait à peu près pas. On les soignait avec de la paille, c'est tout ce qu'on avait. Après, les agronomes nous disaient d'acheter de la moulée pour nourrir nos vaches. Ça leur faisait du bien, les vaches étaient grasses, en bonne condition et elles donnaient un bon rendement l'été. Plusieurs m'ont traité de fou parce que j'achetais de la moulée pour donner à mes vaches, c'était assez cher dans ce temps-là. J'ai dit: «Ça se peut, mais il faut que j'essaie, c'est une expérience que je fais.» À la beurrerie, ils m'encourageaient beaucoup aussi. Les résultats se sont faits sentir puisque j'ai été premier à la beurrerie pendant 6-7 ans de suite. Être le premier à la beurrerie, ça veut dire avoir la meilleure qualité de crème et un bon taux de gras. J'ai rendu ma production à plus de 8 000 livres de lait par année. J'ai été un des

premiers à faire le contrôle laitier, à acheter de l'engrais chimique et à avoir un taureau pur-sang. Il y avait Napoléon Demers qui en avait un. C'était un bon cultivateur, il avait juste une petite terre, pas beaucoup d'animaux, 7-8 vaches, mais c'était de belles vaches. Il n'a jamais fait de contrôle laitier, j'en ai incité une fois à le faire. Ceux qui ont acheté un taureau pur-sang ont vu la production de leurs vaches laitières augmenter. Les troupeaux ont bien changé aussi. Ensuite, il fallait mettre de l'engrais chimique. Une terre vient qu'elle s'épuise et ça prend quelque chose, des ingrédients pour la renforcer, lui donner ce qui lui manque, ce qu'elle a besoin. Les agronomes nous ont incités à acheter de l'engrais chimique. J'ai été le premier ici à Fabre à en acheter et je m'en suis trouvé tout de suite bien satisfait. L'arrivée des agronomes, cela a paru sur l'agriculture, ça faisait du bien qu'ils viennent nous prêcher leurs méthodes." [Arthur Drouin]

L'autre volet du rôle joué par les agronomes relève du domaine social. En effet, ceux-ci collaborent avec le clergé dans la diffusion du coopératisme. À Fabre, les agronomes donnent de l'information sur la formule de gestion coopérative pour les beurreries. Ils renseignent les agriculteurs et leur fournissent de la littérature concernant les coopératives. Mieux renseignés, les agriculteurs décident ensuite d'acheter la beurrerie privée pour la transformer en coopérative. Il en sera question dans la prochaine section.

Dans le secteur de l'agriculture, il y a aussi la formation d'associations, dont le cercle local de l'Union catholique des cultivateurs (UCC) et le Cercle d'agriculture. Le cercle de l'UCC de Fabre est fondé à la fin des années 1920. Son rôle consiste à protéger les agriculteurs, à maintenir des prix décentes pour les cultivateurs, notamment aux niveaux du bois de papier, du beurre et du lait. À cette fin, il se forme un syndicat d'achat et de vente des

produits agricoles à Fabre vers 1929. Ce syndicat vend les animaux pour les agriculteurs de Fabre. Il expédie par chemin de fer les animaux au marché de Toronto où ils sont vendus. Pendant quelques années, Honoré Charland agit à titre de gérant de ce syndicat qui achète en gros des produits pour les revendre ensuite aux agriculteurs. Ces derniers profitent ainsi d'un prix plus bas. Ces produits sont: de la graine de mil, de la graine de trèfle, de la semence d'avoine, de même que de la corde et de la broche. Les achats se font le printemps et la marchandise provient de la Coopérative fédérée de Québec. Parallèlement au cercle de l'UCC, un autre organisme est fondé à Fabre, le Cercle d'agriculture. Sa fondation date du 2 mai 1940. Il organise des concours divers, relatifs à l'agriculture: concours de labours, de qualité de grains (avoine, blé, pois...) et de jardins. Ces concours amicaux visent à récompenser les efforts des agriculteurs et des agricultrices.

Également, un concours provincial est organisé par le ministère de l'Agriculture du Québec, **Le Mérite agricole**. Les agriculteurs intéressés s'inscrivent à ce concours, qui revient en région à tous les cinq ans. Au fil des ans, quelques agriculteurs de Fabre y participent. Il s'agit de: Alphonse Ouellette et Charles Larochelle, en 1943, Wilfrid Morin et François Thérien, en 1953, Émile Cadotte, en 1964 et de Gilbert Desrochers, en 1969.

Sur ces notes se termine le portrait plus général de l'agriculture. Abordons maintenant un secteur important pour les agriculteurs de Fabre, les activités laitières.

2.2. La fromagerie et la beurrerie

La commercialisation des produits laitiers au Québec débute à la fin des années 1880, stimulée par l'introduction de nouveaux procédés

technologiques. Pour la production de beurre, mentionnons l'arrivée de l'écumeuse centrifuge en 1882 qui remplace la technique de l'écumage naturel. En 1890, les barattes et les malaxeurs à pouvoir font leur entrée, pendant que la boîte à beurre remplace la tinette. La mise en marché du fromage augmente d'un cran à la suite de certaines innovations, dont les compartiments frigorifiques, le test de l'acidimétrie et l'organisation de chambres de maturation dans les fromageries. Ces nouvelles méthodes remplacent les pratiques artisanales qui nuisaient à la production et la vente du fromage. Ainsi, de 1890 à 1920, les activités laitières québécoises connaissent une période de prospérité sans précédent, grâce entre autres à la vente massive de cheddar canadien sur le marché anglais. Cette période se divise en deux temps, soit la prospérité de 1890 à 1904, puis le déclin qui se poursuit, pour la production fromagère jusqu'en 1920. L'évolution de la fromagerie de Fabre suit le rythme de l'industrie provinciale.

Les activités laitières présentent plusieurs avantages pour les agriculteurs, qui acceptent facilement de réorienter leur production. Le produit laitier se fabrique sur la ferme et se vend dans l'entourage de celle-ci. Il entraîne aussi un revenu régulier et comporte généralement peu de risques. Mais il y a plus. À court terme, l'augmentation du cheptel laitier permet de régler le problème de surplus céréalier et à plus long terme, le lait écrémé profite à l'élevage du porc. Les établissements de transformation, dans les régions éloignées, se situent dans les villages et les agriculteurs tiennent à la présence d'une fromagerie ou d'une beurrerie dans leur localité.

C'est dans ce contexte qu'un résident de Fabre décide d'ouvrir une fromagerie dans la partie nord du village. La fromagerie Goulet entre en production en pleine période de déclin

de ce secteur, mais elle poursuivra quand même ses activités une dizaine d'années.

2.2.1. La fromagerie Goulet, 1911-1922

Euclide Goulet arrive à Fabre en 1910. Il vient de Notre-Dame-des-Bois de Chesham. Il possède un diplôme de fromager et peu après son arrivée à Fabre, il entreprend les démarches qui conduisent à la fondation d'une fromagerie. Il regroupe une dizaine d'agriculteurs de Fabre et forme un conseil d'administration chargé de gérer la fromagerie et de veiller à l'application des règlements de fabrication. L'assemblée de fondation de la fromagerie Goulet se tient le 10 mai 1911 à la fromagerie et le regroupement porte le nom de l'Association de la fabrique de fromage de Fabre. Le bureau de direction est élu à cette réunion. Il se compose de: Damase Samson, président, Octave Labbé, Octave Larochelle, Jean Gagnon, directeurs, et Napoléon Demers, secrétaire-trésorier. Les agriculteurs



Euclide Goulet en 1932.

présents, communément appelés les patrons, adoptent les règlements suivants, auxquels doivent se soumettre et le fromager et les patrons.

1-Le fromager est chargé de fabriquer le fromage, de le surveiller pendant sa maturation, de fournir les boîtes et autres fournitures requises à raison de 2¢ par livre de fromage et de faire un fromage de première qualité. Si, à la suite de négligence de la part du fromager, il y a perte sur le prix de vente du fromage, celui-ci devra rembourser aux patrons la perte encourue. 2-Si les patrons ont à se plaindre du poids de leur lait enregistré à la fromagerie, l'étude de cette question revient au bureau de direction. 3-Le lait fourni par les patrons peut être testé à n'importe quel moment de la saison, à la discrétion des directeurs. 4-Les directeurs se réservent le droit de pénaliser ou de poursuivre un patron qui fournit du lait de mauvaise qualité ou falsifié. Les amendes ainsi récoltées seront versées au compte de la fromagerie. 5-Les patrons doivent fournir du lait doux et pur provenant uniquement de vaches parfaitement saines. Rien ne doit être retranché ou ajouté dans le lait. Les vaches doivent être traitées proprement et aussitôt après la traite, le lait doit être passé dans un couloir, bien aéré, soit en le transvidant, soit en le brassant de manière à le refroidir immédiatement. 6-Les patrons peuvent prendre quatre seaux ordinaires de petit lait par 100 livres de lait déposé à la fromagerie. 7-Les patrons s'engagent à transporter le fromage à tour de rôle, soit au bateau, soit à la station de chemin de fer, suivant le cas, tout en ayant le privilège de se faire remplacer à cette dernière fin. 8-Finalement, les patrons peuvent acheter du fromage au prix du gros pour leur consommation personnelle, par bloc d'au moins 5 livres. [Minutes de la Fabrique de fromage de Fabre]

La fromagerie entre en production en juillet 1911. Cette année-là, elle compte 16 patrons. Il s'agit de: Euclide Goulet, fromager, Clovis



Voici les meules de fromage fabriquées et entreposées à la fromagerie d'Euclide Goulet. A l'arrière plan, Paul-Emile, son fils.

Larochelle, Octave Larochelle, Elzéar Pineault, Damase Samson, Théophile Goulet, Evangéliste Goulet, Jean Gagnon, Wilfrid Gagné, Octave Labbé, Joseph Pelchat, Calixte Manseau, Méric Lapierre, Adélar Demers, Alphonse Lessard, Onésime Gagnon et Paul Bertrand. La première vente de fromage date du 6 juillet 1911. L'acheteur est A.A. Ayer Company, de Montréal. Il achète 2 228 livres de fromage, ce qui rapporte net 217,25\$. La fromagerie Goulet paie les frais de transport. Les commerçants locaux, Albéric Barbe et Joseph-Louis Pellerin, achètent également du fromage de la fromagerie de Fabre.

La fromagerie fonctionne environ cinq mois par année, soit de mai à octobre et à compter de 1915, jusqu'en novembre. Dans la première semaine du mois de mai, les patrons se réunissent et tiennent une assemblée annuelle. Ils procèdent à l'élection du président, des directeurs et à l'embauche d'un secrétaire-trésorier. En 1913, J.L. Pellerin est nommé au poste de secrétaire-trésorier, au salaire de 50¢ par répartition. Il y a neuf répartitions cette année-là. Le prix varie entre 12¢ et 13¢ la livre

de lait. En 1914, les directeurs mandatent Euclide Goulet, fabricant, de vendre le fromage au plus haut prix possible. Ils le paient, pour la fabrication, 2¢ la livre de fromage. La majorité de la production de fromage est vendue à Montréal et le reste est écoulé sur le marché local. Par exemple, du 16 au 29 juillet 1914, la fromagerie Goulet expédie 2 847 livres de fromage à Montréal et vend 126 livres aux marchands locaux. Les réunions se tiennent à différents endroits, à la fromagerie, au magasin J.L. Pellerin, ou encore à la sacristie. Les répartitions aux agriculteurs se font à toutes les deux semaines.

Jetons un coup d'oeil sur la production et la vente de fromage de 1911 à 1922, soit du début à la fin des opérations de la fromagerie Goulet. D'abord, mentionnons que le nombre de patrons est de 16 la première année. Il augmente légèrement jusqu'à 19 en 1914, pour ensuite monter à 30 l'année suivante. Il atteint même 38 à son apogée en 1919, pour ensuite descendre à 27 en 1922. Le nombre de livres de lait apportées à la fromagerie suit inévitablement l'évolution du nombre de patrons.

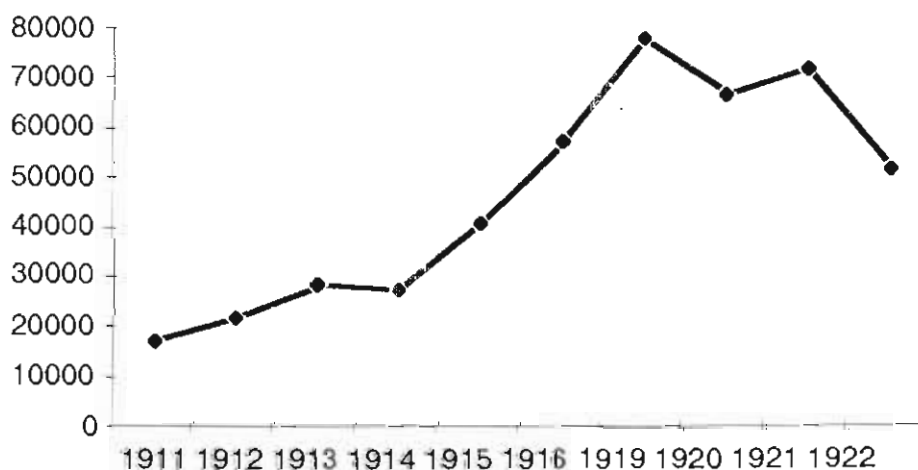
Ainsi, en 1911 les 16 patrons apportent pendant la saison un total de 177 590 livres de lait. En 1915, ce total monte à 474 165 livres et en 1919, il se chiffre à 799 793, soit le plus haut total. Enfin, en 1922, les patrons fournissent 534 766 livres de lait. De 1911 à 1922, la fromagerie Goulet vend 462 614 livres de fromage. En 1911, il s'agit de la plus petite quantité produite avec 17 081 livres, tandis que la plus haute quantité produite survient en 1919 avec 78 000 livres. Le prix moyen de vente de fromage se chiffre à 17¢, avec des variations allant de 12,06¢ en 1911 à 27,65¢ en 1920. La figure 2 illustre la courbe de vente de livres de fromage de 1911 à 1922. On remarque que le nombre de livres augmente sans cesse jusqu'en 1919 pour ensuite descendre jusqu'en 1922. À noter que les données pour les années 1917 et 1918 ne sont pas disponibles.

Les revenus de ces ventes évoluent selon le prix payé par les acheteurs. Ainsi, les revenus totaux se maintiennent sensiblement au même niveau de 1911 à 1914, passant de 2 100\$ à 3 600\$, pour ensuite passer à 5 500\$ en 1915. À

compter de cette année, le montant des ventes va doubler, passant à 10 200\$ en 1916 et à 20 800\$ en 1919. Par la suite, les revenus vont diminuer à chaque année. La figure 3, à la page suivante, illustre ces énoncés.

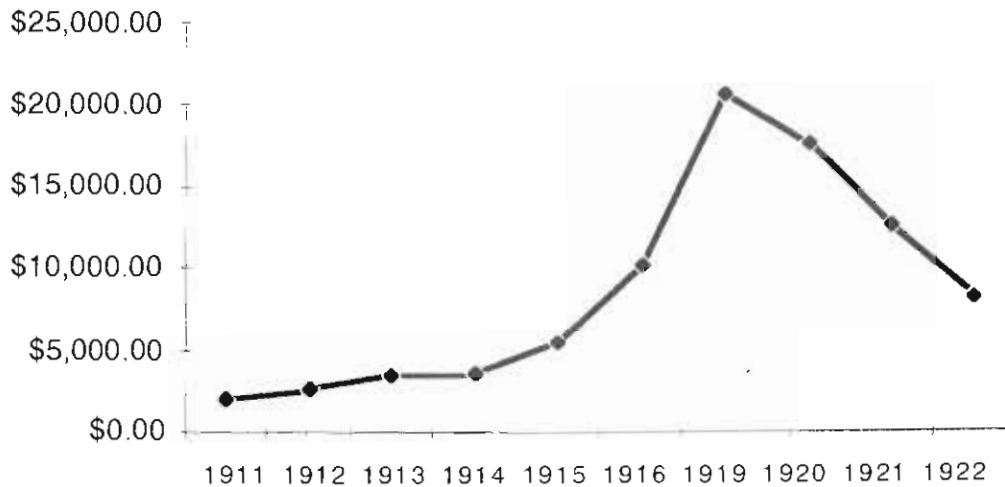
On remarque qu'à compter de 1919, la fromagerie Goulet connaît une baisse générale de ses affaires. Ses meilleures années se situent pendant la Première Guerre mondiale, entre 1914 et 1919. Pendant ces années, tant la quantité vendue que les revenus de ces ventes augmentent considérablement, pour ensuite amorcer une diminution qui s'avère assez importante notamment au niveau des revenus. À l'instar des fromageries québécoises, celle de Fabre voit le marché anglais se fermer à ses produits fromagers et doit se tourner vers le marché canadien. Par contre, à ce chapitre, les fromageries ontariennes devancent celles du Québec au niveau de la qualité des produits. Une des raisons est le nombre trop élevé d'unités de production de fromage au Québec. S'il y avait moins de fromageries, écrit un agronome québécois en 1897, la qualité du produit serait meilleure.

Figure 2: Nombre de livres de fromage vendues, 1911-1922



Source: *Minutes de la Fabrique de fromage de Fabre, 1911-1922*. Compilation Marc Riopel.

Figure 3: L'évolution du montant des ventes de fromage en \$, 1911-1922



Source: *Minutes de la Fabrique de fromage de Fabre, 1911-1922*. Compilation Marc Riopel.

Quoiqu'il en soit, devant les difficultés de la production fromagère, Euclide Goulet et les agriculteurs de Fabre décident de transformer la fromagerie en beurrerie.

2.2.2. La beurrerie Goulet, 1923-1943

Le 2 mai 1923, en assemblée annuelle, on décide de changer la fromagerie en beurrerie. On change le nom pour l'Association de la fabrique de beurre de Fabre. Les agriculteurs présents et le fabricant de beurre adoptent de nouveaux règlements concernant le fonctionnement et la fabrication. D'abord, le fabricant reçoit la crème de 6h00 à 11h00 a.m.. Il s'engage aussi à fournir du beurre no 1. De leur côté, les patrons paient 5¢ la livre de beurre au fabricant et fournissent tout le matériel requis. Également, ils transportent le beurre au quai à tour de rôle. Finalement, Euclide Goulet est nommé secrétaire pour la répartition à raison de 1\$ par patron. En 1926, les patrons adoptent de nouveaux règlements, plus complets que ceux votés à la fondation de la beurrerie.

Du côté du fabricant, Euclide Goulet fabrique le beurre, le surveille pendant sa maturation et fournit les boîtes et toutes les autres fournitures requises pour le prix de 5¢ la livre. Il garantit le prix du beurre no 1 ordinaire, vendu en boîtes de 56 livres solides au prix de la coopérative. Enfin, il reçoit la crème jusqu'à 10h00. Du côté des patrons, ceux qui sont insatisfaits du poids ou du test de crème enregistré à la beurrerie, doivent adresser leur plainte au bureau de direction qui est chargé de régler ces litiges. Ce bureau se réserve le droit de refuser à la beurrerie ceux qui se plaignent sans fondement. La crème apportée à la fabrique par les patrons doit être douce et avoir une bonne saveur. Les séparateurs doivent être lavés soir et matin et la crème ne doit provenir que de vaches parfaitement saines et traitées proprement, le lait doit être coulé et écrémé immédiatement. Les patrons peuvent avoir deux seaux de petit lait par 100 livres de crème déposées à la fabrique. Les patrons transportent le beurre à la station de chemin de fer à tour de rôle et doivent se trouver un remplaçant lorsqu'ils ne peuvent pas faire leur voyage. Enfin, les patrons et autres personnes qui désirent avoir du beurre moulu en pains d'une livre paient 1¢ de plus la livre au fabricant, pour le moulage. [Minutes de la Fabrique de beurre de Fabre, 1923-1943.]

La beurrerie Goulet fonctionne de 1923 à 1943 inclusivement. Sa période d'activité s'étend d'avril à décembre, sauf pour l'année 1929-1930 où elle n'arrête pas sa fabrication de beurre pendant l'hiver. Euclide Goulet est le fabricant. Les agriculteurs apportent eux-mêmes leur crème à la beurrerie, comme stipulé dans les règlements généraux. À compter de 1936, le fabricant offre le service de transport de la crème au coût de 1/2¢ la livre de gras. La majorité du beurre produit est vendu à la Coopérative fédérée de Québec, qui a son siège social à Montréal. Au début des années 1940, la beurrerie Goulet compte un nouveau client, Canada Packers. Les marchands locaux achètent aussi un peu de beurre produit à Fabre. De 1923 à 1934, le fabricant de beurre agit également comme secrétaire de la beurrerie, dont la principale tâche consiste à faire les payes aux agriculteurs. Puis, depuis 1934, on embauche une autre personne à titre de secrétaire, chargée des payes. En 1941, le bureau de direction décide que les payes de beurreries se feront à

la Caisse populaire de Fabre.

De 1923 à 1943, les affaires de la beurrerie Goulet marchent en général assez bien. Les ventes de livres de beurre augmentent tout au long de la période, sauf pour deux années, en 1927 et 1931-1932. Après les contrecoups de la crise économique, les affaires se replacent et le nombre de livres de beurre vendues monte en flèche. En 1923, la beurrerie vend 31 400 livres de beurre et 10 ans plus tard, ses ventes atteignent près de 158 000 livres. Ces données se retrouvent illustrées par la figure 4, à la page suivante.

Par contre, les revenus et le prix du beurre varient considérablement au cours de cette période somme toute assez difficile économiquement. Examinons plus attentivement les fluctuations du prix du beurre de 1923 à 1943. Au début de la période, le prix moyen annuel payé par livre de beurre se chiffre à 33,63¢. Il monte graduellement pendant deux ans pour atteindre 38,74¢, diminue en 1926 à 31,97¢ puis remonte jusqu'en 1929 où il atteint 37,75¢.



La beurrerie d'Euclide Goulet vers 1930.

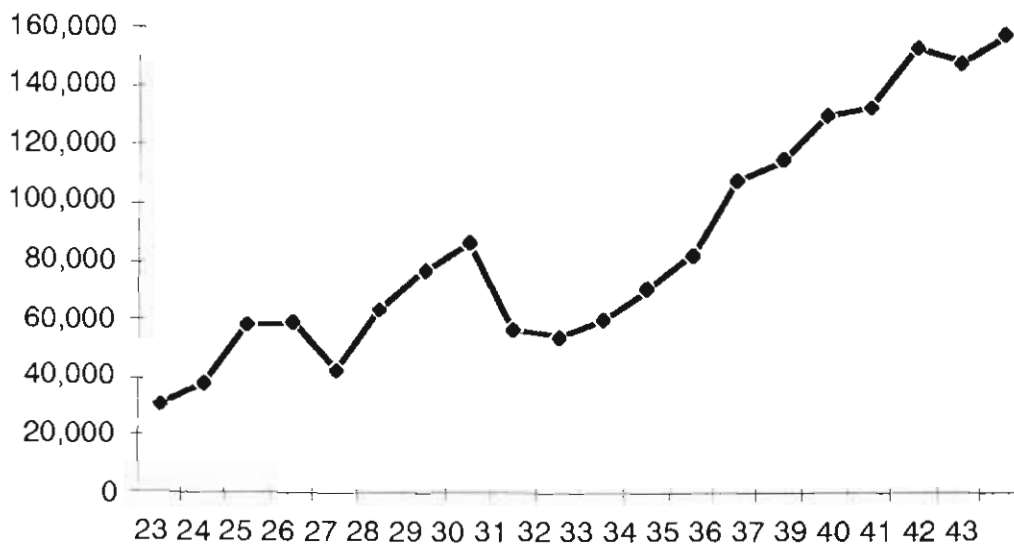
La crise de 1929 amène une baisse importante et constante du prix de la livre de beurre, jusqu'en 1934 lorsqu'il se chiffre à son plus bas niveau, soit 16¢ la livre. Il entreprend une lente remontée jusqu'au début des années 1940 où il grimpe tout à coup de près de 10¢ la livre et clôture à 33,40¢ en 1943. La figure 5, à la page 48, montre la courbe de cette fluctuation.

Concernant les revenus des ventes de beurre, ils évoluent à l'image de la production et surtout, du prix payé par livre. Ainsi, après une décennie en dents de scie de 1923 à 1933, les revenus augmentent lentement de 1934 à 1940, puis rapidement en 1941 pour se stabiliser. En 1923, les revenus atteignent 10 550\$, montent jusqu'en 1929 à 28 400\$, pour descendre considérablement jusqu'à 9 100\$ en 1933 et de là, augmentent lentement pour atteindre le chiffre de 31 900\$ en 1940 et passer à 50 000\$ en 1941 et terminer la période à 52 000\$. La figure 6, à la page 48, illustre la

courbe des revenus de la beurrerie Goulet.

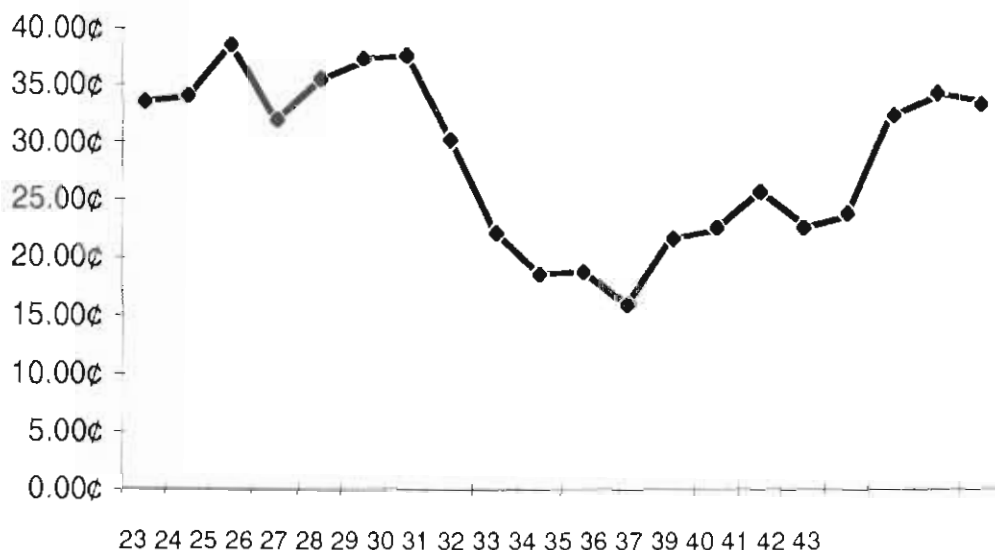
Au début des années 1940, le Témiscamingue connaît, à l'instar des autres régions du Québec, une forte poussée du mouvement coopératif. Les promoteurs de cette idéologie, le clergé diocésain, incitent les gens des localités témiscamiennes à former des coopératives dans plusieurs secteurs économiques, sous le mot d'ordre: «*Mêlez-vous de vos affaires!*» Dans le secteur de l'agriculture, la production beurrière constitue la principale activité des localités de la région. À cet égard, les agriculteurs proposent la formule coopérative pour les beurreries, en remplacement du mode de gestion privée. Au milieu des années 1940, sur les 11 beurreries que compte le Témiscamingue, neuf sont gérées en coopérative. À Fabre, on suit le mouvement et les agriculteurs de la beurrerie Goulet décident d'acheter cette entreprise et de la transformer en coopérative.

Figure 4: Nombre de livres de beurre vendues, 1923-1943



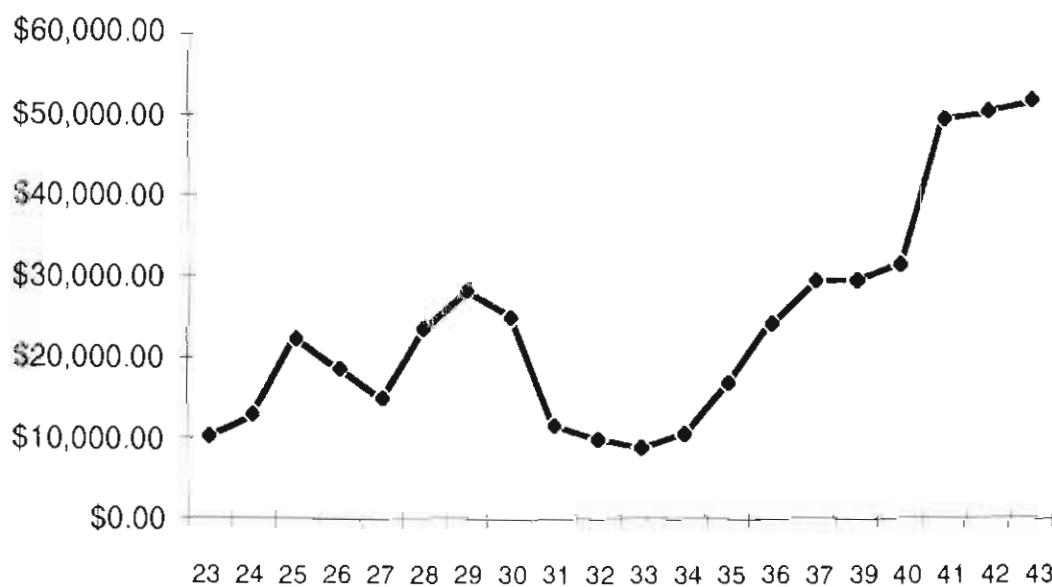
Source: *Minutes de la Fabrique de beurre de Fabre, 1923-1943*. Compilation Marc Riopel.

Figure 5: Évolution du prix de la livre de beurre, 1923-1943.



Source: *Minutes de la Fabrique de beurre de Fabre, 1923-1943*. Compilation Marc Riopel.

Figure 6: Évolution des revenus de la beurrerie Goulet, 1923-1943



Source: *Minutes de la Fabrique de beurre de Fabre, 1923-1943*. Compilation Marc Riopel.

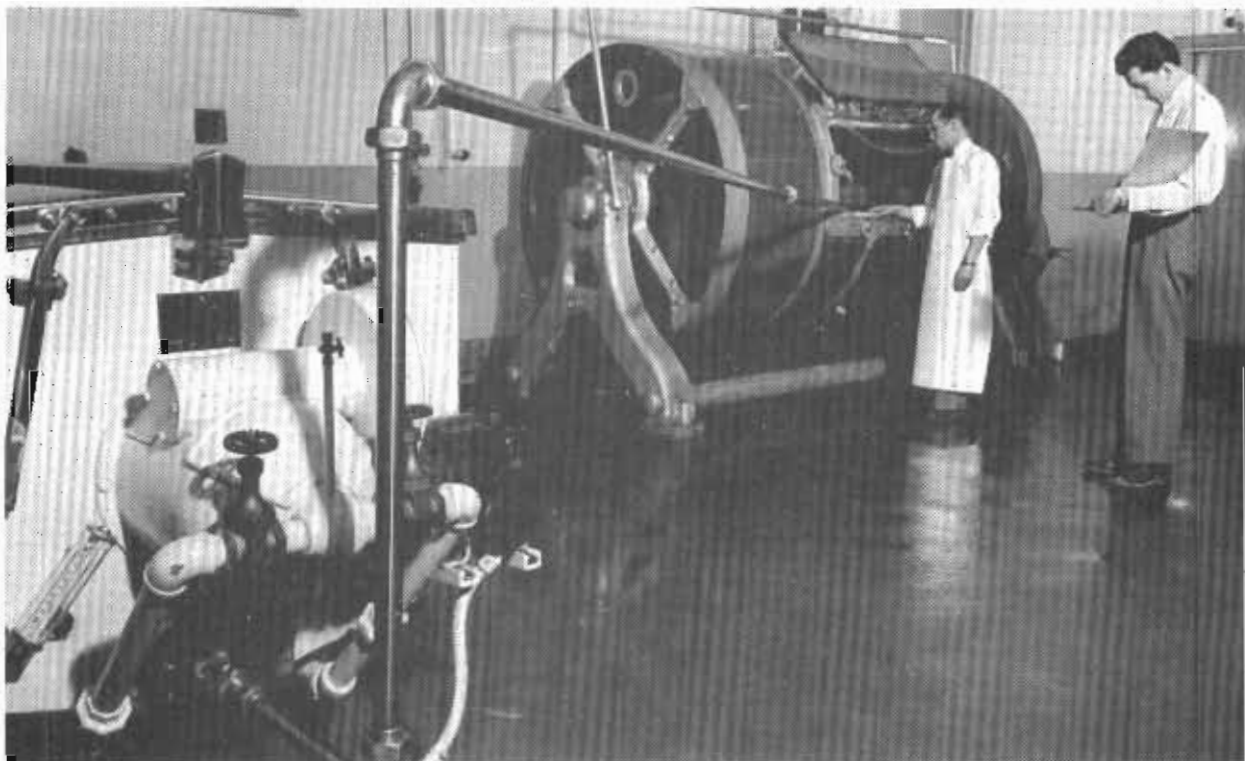
2.2.3. La beurrerie coopérative, 1943-1964

La Société coopérative agricole de Fabre voit le jour en 1944 dans le but de gérer la nouvelle beurrerie coopérative, achetée d'Euclide Goulet. Les promoteurs de ce projet sont les membres du bureau de direction de la beurrerie privée et des agriculteurs intéressés par la formule coopérative: Lucien Valiquette, Arthur Drouin, Charles Larochelle, Stephen Labbé, Henri Turcotte, entre autres. Ils sont alors tellement convaincus de leur idée qu'ils sont prêts à ouvrir une deuxième beurrerie à Fabre si Euclide Goulet ne veut pas vendre. Toutefois, M. Goulet leur vend sa beurrerie privée, avec un certain pincement au coeur.

La nouvelle beurrerie coopérative entre en activité en juin 1944. Elle doit embaucher un nouveau fabricant de beurre et retient les services de Gaston Drolet, de Guigues, qui vient alors de terminer son cours de fabricant

à St-Hyacinthe. Ce dernier demeure à l'emploi de la beurrerie jusqu'à sa fermeture. Au début des opérations, la secrétaire est Simonne Charland, qui cumule aussi les fonctions de gérante de la Caisse populaire de Fabre. À l'été 1944, André Charland est embauché à titre de gérant de la beurrerie coopérative, poste qu'il occupe pendant deux ans. Il est remplacé par Denis Turcotte, de 1946 à 1947, puis Félix Gagnon occupe cette fonction de 1948 à 1949, suivi d'Honoré Charland de 1950 à 1951. En 1952, André Charland revient à l'emploi de la beurrerie, jusqu'en 1965, année de la fermeture. Cette institution compte deux présidents, Lucien Valiquette, de 1944 à 1952, et Arthur Drouin, de 1952 à 1965.

La première beurrerie se situe au nord du village. En 1950, la bâtisse est détruite par un incendie. En attendant la reconstruction d'une nouvelle bâtisse, les agriculteurs de Fabre envoient leur crème à la beurrerie de Ville-Marie. Ils apportent leur crème au village de

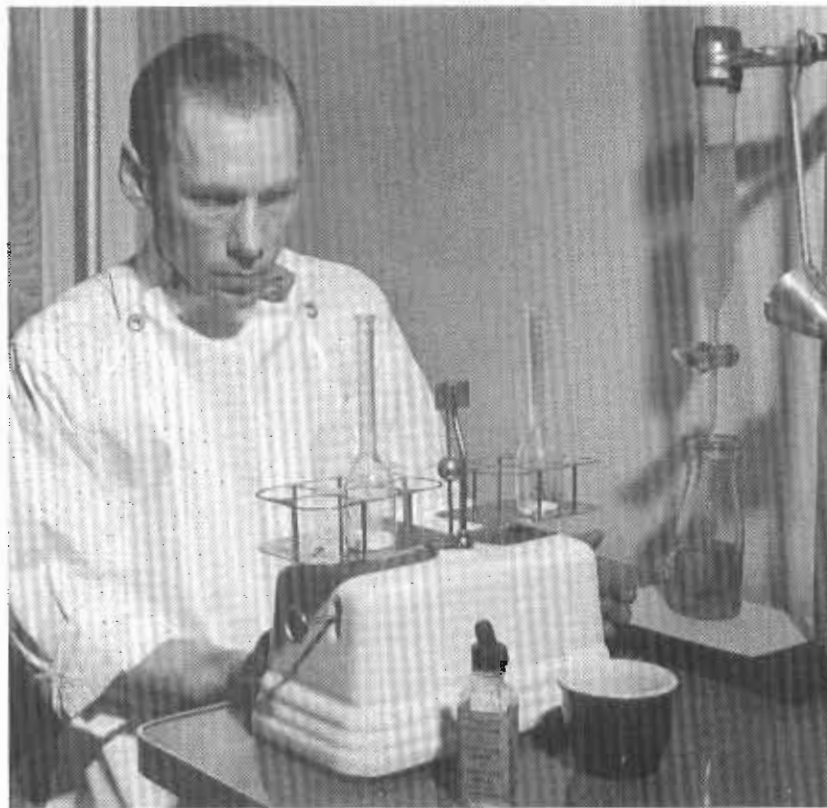


La crème, le lait, le beurre, "Lui y connaît ça!". Voici Gaston Drolet devant la baratte à beurre et à droite, Joseph Gagnon.

Fabre et de là, un camion vient de Ville-Marie pour ramasser les bidons. Reste maintenant à réunir suffisamment de fonds pour reconstruire à neuf et acheter de l'équipement moderne. Les sociétaires de la beurrerie de Fabre possèdent des parts de 50\$, ce qui s'avère insuffisant en capital pour financer ce projet. On décide d'augmenter les parts à 300\$. L'argent ainsi recueilli sert de garantie pour emprunter à la Caisse populaire, en plus de démontrer l'intérêt des agriculteurs de Fabre envers leur beurrerie auprès du gouvernement du Québec. La Caisse populaire consent une hypothèque de 25 000\$ à la Société coopérative agricole de Fabre au mois d'août 1950 pour la construction d'une nouvelle fabrique de beurre. Les travaux de construction débutent à l'été 1950. Le nouvel édifice se situe au centre du village de Fabre et est fait de blocs de ciment. L'inauguration de la nouvelle beurrerie a lieu le dimanche 12 mai 1951. La

bénédiction se fait après la grand-messe, suivie d'une visite officielle. Les coupures de presse de cette époque relatent que l'immeuble est le plus grand du genre au Témiscamingue et l'un des plus modernes. Lors de cette occasion, le député provincial, Nil E. Larière, présente un chèque au président de la beurrerie au montant de 3 000\$, montant proportionnel à l'effort et à l'investissement des membres de la coopérative.

Les méthodes de production et de conservation du beurre changent avec l'arrivée de l'électricité en 1947. Avant cette date, le beurre est conservé dans des glacières. Rarement, les livres de beurre produits demeurent sur place plus d'une semaine. L'arrivée de l'électricité permet l'achat d'une baratte à beurre activée par un moteur électrique. Ce système électrique remplace la bouilloire activée à la vapeur. Également, on achète une machine pour



Gaston Drolet prend les tests de matières grasses dans la crème.

envelopper les livres de beurre mécaniquement. Auparavant, cette opération se faisait manuellement, de même que la pesée de ces livres de beurre. Une fois installé dans le nouvel édifice, en 1951, le fabricant de beurre compte sur deux pasteurisateurs électriques. Le procédé de fabrication du beurre est le suivant, tel que l'explique Gaston Drolet, le fabricant de beurre de la coopérative.

D'abord, le fabricant se lève très tôt le matin pour se préparer à la réception de la crème des agriculteurs. Il lave le pasteurisateur et vers 7h30, arrivent les agriculteurs avec leur crème. Le fabricant pèse la crème, la transvide et prend un échantillon de crème dans chaque bidon pour faire l'épreuve de gras en vue de la paye, puisqu'ils sont payés selon le taux de gras que l'on retrouve dans la crème. À chaque année, les membres de la coopérative fixent le prix payé par livre de gras. Ensuite, débute la pasteurisation de la crème, qui se fait à 190 degrés Fahrenheit pendant cinq minutes. Puis on la laisse refroidir à 42 °F pour finalement fabriquer le beurre le lendemain. Le fabricant vide la crème et la baratte pour environ une heure, enlève ensuite le petit lait, ajoute du sel, malaxe le tout et le résultat donne du beurre. Pour obtenir du bon et beau beurre, il faut que la crème soit à la bonne température. La beurrerie coopérative fabrique deux types de beurre: la livre et le solide. La différence entre ces deux types de beurre se résume à peu de chose. Dans le second type, le pourcentage de sel est de 2% au lieu de 3% et il est livré à la Coopérative fédérée en boîtes de 56 1/2 livres. Une fois rendu à Montréal, la Coopérative le retravaille en ajoutant du sel et en l'emballant en livres, pour ensuite le vendre sur le marché.
[Gaston Drolet]

Les activités de la beurrerie coopérative se poursuivent 12 mois par année et comptent une période intense suivie d'une période tranquille. La période achalandée s'étend d'avril à novembre, où l'on reçoit de la crème et

fabrique du beurre six jours par semaine, tandis que pendant l'hiver, ce travail se fait une journée par semaine. Le fabricant profite de la période tranquille de l'hiver pour entretenir la fabrique de beurre: c'est le temps des travaux de peinture, des réparations et de l'entretien de la machinerie.

Dans les années 1950, le fabricant de la Beurrerie coopérative de Fabre, Gaston Drolet, se mérite trois prix pour la meilleure qualité de beurre pour la région de l'Abitibi-Témiscamingue, prix décernés par la Coopérative fédérée de Québec. Le pointage compte les éléments suivants: saveur 45 points, texture et incorporation de l'eau 15 points, couleur 10, salage 10, emballage 10, humidité 10, pour un total de 100. À la suite de ces prix remportés lors de l'exposition régionale, le syndicat de l'Union catholique des cultivateurs de Fabre organise une fête en l'honneur de Gaston Drolet pour célébrer cet événement. De plus, en 1952, M. Drolet se mérite, du ministère de l'Agriculture du Québec, le *prix de la plus belle beurrerie de la province*, soit la mieux entretenue.

De 1943 à 1965, la beurrerie coopérative de Fabre compte autour de 95 membres. Les agriculteurs apportent eux-mêmes la crème en voiture, chacun leur tour et ce, à tous les deux jours. Une journée, la moitié des agriculteurs de Fabre livrent leur crème et le lendemain, c'est le tour des autres agriculteurs. Le transport se fait au début avec des chevaux, puis au milieu des années 1950, avec des camions. Du début jusqu'en 1959, seuls des agriculteurs de Fabre font partie de la beurrerie coopérative. Après cette date, des agriculteurs de Béarn s'ajoutent au groupe, étant donné la fermeture de la beurrerie coopérative de cette localité.

Après l'âge d'or des beurreries coopératives dans les années 1940 et 1950, vient ensuite

une période d'austérité qui débute au milieu des années 1960. La compétition entre les coopératives et la beurrerie privée de Lafrenière, à Laverlochère, s'avive lorsque cette dernière se dote de nouveaux équipements, lui permettant de diversifier sa production. En plus du beurre, la beurrerie Lafrenière produit du lait en poudre, de la caséine et de la crème glacée. Elle utilise tous les éléments nutritifs du lait et non seulement le gras comme les beurreries coopératives pour la production de beurre. Lafrenière achète ainsi le lait entier, ce qui s'avère plus rentable pour les agriculteurs, tant au niveau des revenus qu'au niveau de la somme de travail, puisqu'ils n'ont plus besoin d'écrémer le lait. Cela entraîne également des changements quant à la composition du cheptel. Auparavant, les solides non-gras du lait servent pour l'alimentation des porcs et des veaux. Maintenant que les agriculteurs vendent ces solides, ils peuvent se départir de leurs porcs. On

reviendra sur la composition du cheptel dans la prochaine section.

Certains agriculteurs commencent à vendre leur lait entier à la beurrerie Lafrenière au début des années 1960, au lieu d'écrémer et d'apporter leur crème à la beurrerie de Fabre. Le chiffre d'affaires de la beurrerie coopérative de Fabre diminue en conséquence, mettant en péril sa survie. Mentionnons que celle-ci, comme les beurreries des autres localités, ne peut investir pour acheter de la machinerie et varier sa production. La solution retenue est la centralisation de toutes les beurreries coopératives du Témiscamingue à Notre-Dame-du-Nord. Cette idée est présentée aux agriculteurs de Fabre: fermer la beurrerie locale et se joindre à la coopérative régionale. Après un long débat, la majorité des agriculteurs se rallie au président Arthur Drouin et accepte de vendre leur lait à Notre-Dame-du-Nord. La fermeture de la beurrerie



Gaston Drolet, fabricant de beurre, se classe premier dans le Québec au concours d'efficacité des établissements laitiers. De g. à d.: André Charland, gérant de la Société Coopérative Agricole de Fabre, Gaston Drolet et M. Bois, de la Coopérative Fédérée de Québec.

de Fabre se fait le 31 décembre 1965 et on procède ensuite à la liquidation des propriétés, bâtisse et terrain.

La coopérative régionale reçoit du lait de partout au Témiscamingue et du nord-est de l'Ontario. S'amorce ensuite une lutte entre la beurrerie Lafrenière et la coopérative de Notre-Dame-du-Nord au sujet des volumes d'approvisionnement en lait, nécessaires pour obtenir des subventions gouvernementales et ainsi permettre la modernisation des usines. Finalement, en 1966 le gouvernement du Québec accorde une subvention à la beurrerie Lafrenière, de Laverlochère, pour l'achat d'équipements neufs. N'étant plus compétitive, la coopérative régionale située à Notre-Dame-du-Nord doit à son tour fermer ses portes.

Ainsi se termine l'existence de la beurrerie de Fabre, marquant également la fin d'une époque importante dans l'histoire de l'agriculture, caractérisée par la prédominance de petites fermes et des activités beurrières.

2.3. L'agriculture en chiffres

À compter du milieu des années 1960, le visage de l'agriculture fabrienne change considérablement. Ces changements se retrouvent tant chez les producteurs que chez la production agricole. Ils se caractérisent par la diminution du nombre de producteurs, l'exode de la population rurale, l'augmentation de la taille de l'exploitation moyenne, la hausse de la production, la spécialisation des producteurs et l'introduction de machineries. Afin de démontrer ces affirmations, des données statistiques seront présentées sur les producteurs et la production agricole à Fabre. Dans un premier temps, seront présentés les changements de 1911 à 1976. Pour ces années, les données de Statistique Canada fournis-

sent un portrait complet de l'agriculture. Par contre, celles de 1981 et 1986 n'ont pu être recensées. D'autres données, pour ces années-là, provenant du bureau du ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation, fournissent des renseignements de nature différente, mais permettent de tracer un portrait de l'agriculture à Fabre en 1985.

2.3.1. Les producteurs agricoles

Les données des Recensements du Canada fournissent des informations sur les producteurs agricoles de Fabre, notamment aux niveaux du nombre de producteurs et de la population agricole. Les premières données que l'on retrouve spécifiquement sur Fabre datent de 1911 et les dernières, de 1976; ces données concernent d'abord le nombre d'exploitants agricoles. En 1911, il y a 151 exploitants agricoles à Fabre. De cette année-là à 1976, le nombre baisse continuellement, dont des diminutions importantes de 13 producteurs en 1941 (soit le double des deux décennies précédentes), de 22 en 1956, de 23 en 1966 et de 33 en 1971. En 1976, le nombre de producteurs agricoles se chiffre à 36. Ces données se retrouvent dans le tableau 2.

Tableau 2: Nombre d'exploitants agricoles à Fabre, 1911-1976

Année	Nbre d'occupants	Différence
1911	151	—
1921	144	-7
1931	137	-7
1941	124	-13
1951	128	4
1956	106	-22
1961	100	-6
1966	77	-23
1971	44	-33
1976	36	-8

Source: Statistique Canada, Recensements du Canada, 1911-1976.



Vue aérienne de la ferme laitière de Jeannette et Yvon Goupil.



Gilberte et Réjean Bernard sont les propriétaires de cette ferme laitière.

Cette diminution du nombre d'exploitants entraîne automatiquement une baisse de la population vivant sur les fermes. De 1931 à 1976, le pourcentage de la population agricole sur la population totale de Fabre passe de 79% à 25%. En chiffres réels, en 1931, la population agricole est de 773 personnes, contre 176 en 1976. Le tableau 3 indique en détail ces données.

Tableau 3: Population totale et population agricole, 1931-1976

Année	Pop. totale	Pop. agricole	% pop. agr./pop. totale
1931	976	773	79%
1941	1,006	730	73%
1951	1,185	754	64%
1956	1,253	803	64%
1961	1,066	666	62%
1966	962	602	63%
1971	783	279	36%
1976	709	176	25%

Source: Statistique Canada, *Recensements du Canada, 1911-1976.*

Les conséquences de la diminution de la population agricole ne se répercutent cependant pas sur le nombre d'acres de terre utilisées pour l'agriculture. Il se maintient au cours de cette période entre 21 000 acres et 24 000 acres. Il en va de même pour le nombre d'acres réservées aux grandes cultures et au pâturage qui, dans les deux cas, varient légèrement de 1921 à 1976. Pour les acres de terre utilisées pour les grandes cultures, on en dénombre 6 282 en 1921, 8 276 en 1956, soit le maximum et 6 991 en 1976. Du côté des acres de terre en pâturage, il y en a 1 119 en 1921 et 2 105 en 1976. Ce qui se produit en fait, c'est la concentration des exploitations agricoles dans les mains de quelques exploitants. En discutant avec les contemporains, ils racontent qu'avant 1960, on retrouve un agriculteur à tous les lots de 100 acres, tandis qu'aujourd'hui chaque rang compte seulement trois ou quatre agriculteurs.

2.3.2. Les exploitations agricoles

Les exploitations agricoles, ou les fermes proprement dites, connaissent également des transformations importantes au cours du 20^e siècle. Examinons-les par le biais de la grandeur moyenne des fermes, la composition du cheptel, les produits des grandes cultures et finalement, les machineries agricoles.

Le nombre total d'acres défrichées augmente entre 1921 et 1976, passant de 7 215 acres au début de la période à 17 419 acres à la fin de la période et ce, même si le nombre de producteurs diminue du quart. La superficie des fermes augmente également pendant la période. En 1941, le recensement du Canada dénombre 124 exploitants de fermes. Sur ce nombre, 52 (42%) possèdent une superficie de moins de 100 acres, 45 (36%) de 101 à 200 acres, 13 (10%) de 201 à 290 acres, 12 (10%) de 300 à 479 acres et 2 (2%) de 480 acres et plus.

Dans les décennies suivantes, la superficie des terres s'agrandit, phénomène plus remarquable à compter 1961. En 1951, on retrouve

un bon nombre d'agriculteurs comptant un domaine variant entre 70 et 129 acres. Ainsi, 48 agriculteurs composent ce groupe (38%), suivis par 32 (25%) qui comptent entre 180 et 239 acres et 25 (20%) ayant une superficie de 240 à 399 acres. En 1961, le nombre d'agriculteurs diminue un peu mais la superficie des fermes continue de s'agrandir: 31 agriculteurs (31%) se classent dans la catégorie 180 à 239 acres et 28 (28%) dans celle 240 à 399 acres, tandis que celle variant entre 70 et 129 acres compte seulement 19 exploitants (19%). Une augmentation semblable se produit dans la décennie 1970: en 1971, presque la moitié des exploitants, soit 20 (45%) possèdent une superficie de 240 à 399 acres et 16 (36%), en ont une de 400 à 559 acres. En 1976, les chiffres pour ces deux catégories diminuent légèrement, respectivement 11 (31%) et 12 (33%), et quelques agriculteurs possèdent des fermes plus étendues encore: 5 (14%) d'une superficie de 560 à 759 acres, 3 (8%) de 760 à 1 119 acres, et 1 (3%) de 1 120 à 1 599 acres. Ces données sont compilées et présentées dans le tableau 4.

Tableau 4: Évolution de la superficie des fermes, 1951-1976

Taille (acres)	1951	%	1961	%	1971	%	1976	%
3-9	0	0%	0	0%	0	0%	0	0%
10-69	5	4%	1	1%	1	2%	0	0%
70-129	48	38%	19	19%	1	2%	0	0%
130-179	13	10%	7	7%	1	2%	0	0%
180-239	32	25%	31	31%	2	5%	4	11%
240-399	25	20%	28	28%	20	45%	11	31%
400-559	5	4%	13	13%	16	36%	12	33%
560-759	0	0%	1	1%	2	5%	5	14%
760-1119	0	0%	0	0%	0	0%	3	8%
1120-1599	0	0%	0	0%	1	2%	1	3%
TOTAL	128	100%	100	100%	44	100%	36	100%

Source: Statistique Canada, Recensements du Canada, 1911-1976.

Le cheptel est aussi intéressant à analyser pendant la période allant de 1931 à 1976. Le cheptel se compose de bovins, chevaux, porcs, moutons et volaille. Parmi ces animaux, les bovins et les vaches à lait demeurent la pièce la plus stable du troupeau puisque la grande majorité des agriculteurs produisent de la crème. Il leur faut donc un nombre stable de vaches à lait et de bovins. Cette spécialisation de l'agriculture se poursuit jusqu'à aujourd'hui, expliquant les légères fluctuations quant au nombre de têtes. La diminution du nombre de producteurs agricoles entraîne une baisse du nombre de bovins. La composition du reste du troupeau varie considérablement selon les époques et les productions des agriculteurs. On remarque un nombre relativement élevé de chevaux sur les fermes jusqu'en 1956, année où l'utilisation des tracteurs devient de plus en plus répandue. Un phénomène similaire se remarque concernant les porcs. Jusqu'au début des années 1960, les agriculteurs vendent uniquement de la crème, gardant pour eux les solides non-gras du lait pour la nourriture des porcs et des veaux. À

partir du moment où ils vendent le lait entier, ils se départissent de leurs porcs et cessent ce type d'élevage. Dans les années 1930 et 1940, les agriculteurs gardent beaucoup de moutons sur leur ferme. Au milieu des années 1940, l'élevage du mouton devient marginal au point où on ne compte qu'une centaine de têtes en 1951, alors qu'il y en avait plus de 1 000 dix ans auparavant. Chaque ferme compte un poulailler et en 1946, il y a même un couvoir coopératif à Ville-Marie. On délaisse ces types d'élevage au début des années 1970. Le tableau 5 illustre l'évolution en chiffres du cheptel des agriculteurs de Fabre.

Outre les activités beurrières, les agriculteurs de Fabre pratiquent les grandes cultures et récoltent du blé, de l'orge, de l'avoine, du seigle, des grains mélangés, du foin cultivé, des cultures fourragères, des plantes et racines, du maïs d'ensilage et des pommes de terre. Trois caractéristiques ressortent de l'analyse de la pratique de ces cultures: les cultures importantes et stables tout au long de la période; les cultures importantes mais instables; et les cultures marginales.

Tableau 5: Évolution du cheptel des agriculteurs de Fabre, selon le type, en nombre, 1931-1976

Année	Total bêtes à cornes	Vaches à lait	Chevaux	Moutons	Porcs	Volaille
1931	1,101	1,101	338	1,015	882	5,676
1941	2,332	1,352	333	1,001	747	5,523
1951	2,387	1,378	248	170	832	4,946
1956	3,064	1,289	140	264	1,040	5,382
1961	2,688	1,167	78	200	525	3,267
1966	2,535	1,121	28	130	180	3,137
1971	1,842	840	10	0	38	1,042
1976	1,995	681	0	0	5	1,409

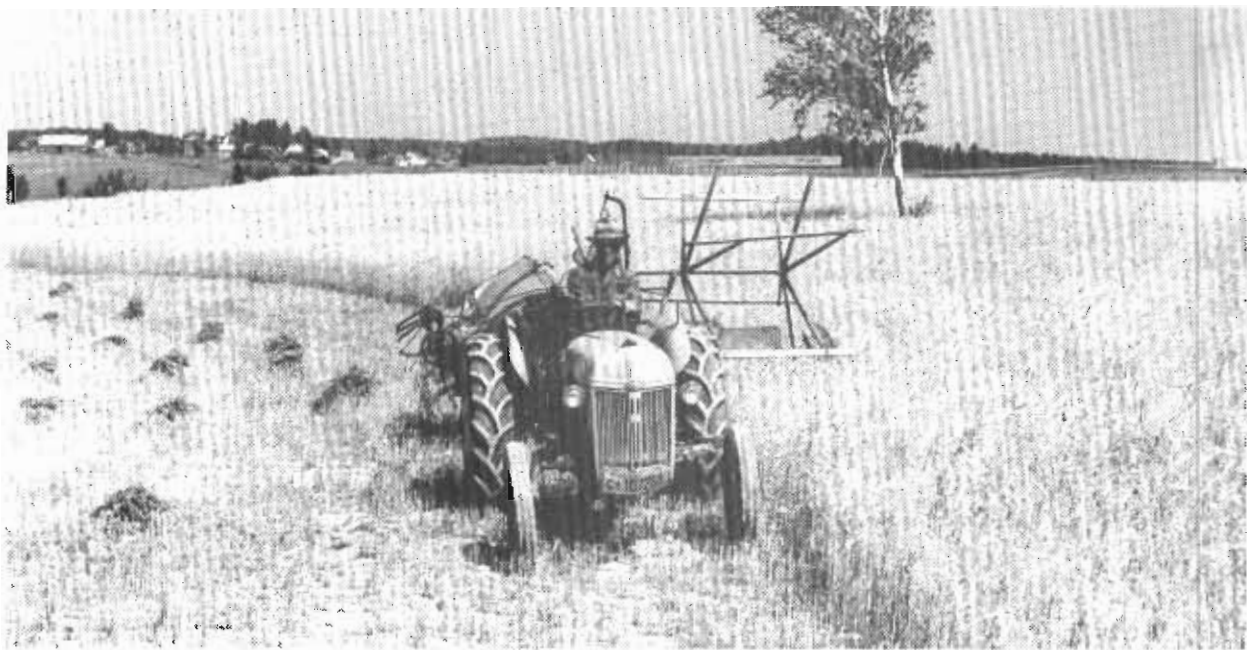
Source: Statistique Canada, *Recensements du Canada, 1911-1976*.

Dans la catégorie des cultures stables, se trouvent: le foin cultivé dont le nombre d'acres en culture augmente de 1911 à 1966 où il amorce une légère diminution, due à la baisse du nombre d'animaux bovins sur les fermes. Vient ensuite l'avoine dont le nombre d'acres en culture suit une courbe de 1911 à 1976 (le nombre d'acres est identique ces deux années-là) et dont le sommet est atteint en 1931 et 1951. Enfin, il y a la culture de l'orge qui augmente jusqu'en 1931, puis baisse dans à compter des années 1940, pour ensuite remonter en 1976. La catégorie des cultures instables comprend la culture du blé, importante jusqu'en 1931 et qui connaît une diminution assez marquée passant de 281 acres en culture cette année-là à seulement 11 acres en 1941, remonte légèrement jusqu'en 1956, avant de disparaître complètement en 1971. On retrouve aussi dans ce groupe la culture des grains et des céréales mélangées qui se pratique jusqu'en 1956 et devient ensuite plus ou moins importante. Signalons aussi la culture de la pomme de terre qui atteint son sommet en 1931 et diminue graduellement pour se

terminer en 1971. Finalement, d'autres cultures se pratiquent mais de façon marginale: le seigle, les cultures fourragères, l'avoine à fourrage, les plantes et racines diverses et le maïs d'ensilage. Le tableau 6, à la page suivante, illustre ces données.



Le temps des semailles chez Alphonse Lapierre en 1917. Son fils Léon et Marie-Ange Demers l'accompagnent.



François Thérien et sa moissonneuse-lieuse dans son champ d'avoine en 1953.

Tableau 6: Les grandes cultures à Fabre, 1911-1976

ANNÉE	BLÉ	ORGE	AVOINE	GRAINS MÉLANGÉS	FOIN CULTIVÉ	POMMES DE TERRE
1911	11	34	702	111	1,656	56
1921	173	162	1,336	92	4,233	89
1931	281	279	2,179	207	4,184	117
1941	11	178	1,592	356	4,729	89
1951	25	140	2,117	223	5,273	37
1956	29	85	1,239	1,273	5,434	46
1961	5	18	1,726	443	5,871	40
1966	9	12	1,577	78	6,532	16
1971	0	23	1,205	0	3,254	1
1976	0	117	876	103	5,458	0

Source: Statistique Canada, *Recensements du Canada, 1911-1976*.

Abordons maintenant un dernier point dans cette section statistique, les machineries agricoles. La mécanisation du travail agricole débute lentement et timidement dans les années 1920 avec l'arrivée des premiers tracteurs. Elle s'accélère au milieu des années 1950, parallèlement à celle du travail forestier. Les recensements du Canada retiennent les éléments suivants concernant la machinerie agricole: les automobiles, les camions, les

tracteurs, les presses ramasseuses à foin, les moissonneuses-batteuses et les trayeuses mécaniques. Le terme de machinerie agricole est utilisé pour la première fois dans les recensements en 1956. Le tableau 7 fournit ces données.

Ces données et tableaux dressent donc le portrait de l'évolution de l'agriculture à Fabre de 1911 à 1976. Jetons maintenant un coup d'oeil sur la situation des fermes en 1985.

Tableau 7: La machinerie agricole, 1956-1976

ANNÉE	AUTOS	CAMIONS	TRACTEURS	PRESSES RAMAS- SEUSE	MOISON- NEUSE BATE	TRAYEUSES MÉCA- NIQUES
1956	45	38	71	0	0	0
1961	49	38	78	26	26	0
1966	60	23	83	40	5	46
1971	34	20	66	34	7	29
1976	31	24	56	28	4	17

Source: Statistique Canada, *Recensements du Canada, 1911-1976*.

2.4. L'agriculture dans les années 1980.

En 1985, le portrait des producteurs agricoles de Fabre est le suivant. On dénombre 31 fermes, pour une superficie de 6 109 acres en culture. Les fourrages comptent pour 78.7% de la superficie en culture et les céréales, 20%. Le reste, soit 1,3%, est utilisé à d'autres cultures. Sur le nombre total de fermes, on retrouve 17 producteurs de lait et 18 producteurs de boeufs; spécifions que quatre de ces fermes produisent et du lait et du boeuf.

La production laitière des 17 fermes se lit comme suit. Il y a 560 vaches et elles fournissent au total 2 611 323 kilogrammes de quota

de lait. La moyenne par ferme se situe à 153 607 kilogrammes et celle par vaches, à 4 663 kilogrammes. Dans les 18 fermes produisant du boeuf, on dénombre 315 vaches et 141 bouvillons. Les tableaux 8 et 9 présentent ces données.

De 1985 à 1990, la situation des producteurs varie légèrement. Ainsi, le nombre de producteurs et la répartition selon les productions (lait/boeuf) demeurent encore les mêmes.

L'agriculture constitue une activité économique importante dans l'histoire de Fabre, mais elle n'est pas la seule. Le secteur forestier s'avère lui aussi une source de revenus pour bon nombre de Fabriens.

Tableau 8: Les fermes laitières à Fabre en 1985

NBRE FERMES	NBRE VACHES	QUOTA TOTAL EN KG	MOY. PAR FERME KG	MOY. PAR VACHE KG
17	560	2 611 323	153 607	4663

MAPAQ, 1985.

Tableau 9: Les fermes bovines à Fabre en 1985

NOMBRE DE FERMES	NOMBRE DE VACHES	NOMBRE DE BOVILLONS
18	315	141

MAPAQ, 1985



Stephen Labbé et son moulin à faucher.



Léopold Demers et son râteau.



Chester Laforest avec son attelage de boeufs devant la ferme de Régis Drouin à Mazenod.



Jean-Claude, Yvon, Adalbert, Adrien Authier et l'engin stationnaire en 1922.



Arthur, Henri et Gérard Drouin battent au moulin vers 1947.



Ancienne charrette à foin sur roues de fer en 1940. Sur la photo, apparaissent Paul-Roland Delorme et Edouard Samson.



Ferme bovine de Laurette et Aimé Langevin



Troupeau de bovins de Gloria et Gilbert Desrochers



Chapitre 3: Le secteur forestier



Campeiros do Desembarque no Brasil em 1923

L'histoire de l'exploitation forestière au Témiscamingue débute au milieu du 19^e siècle. Elle connaît un début timide, seuls quelques camps de bûcherons s'activent autour du lac Témiscamingue. Puis à compter de 1870, des marchands de bois obtiennent de larges concessions forestières et entreprennent l'exploitation intensive des pineraies situées autour des lacs Témiscamingue et Kipawa. Pendant plusieurs années, le pin constitue la seule essence recherchée par ces marchands de bois. Les arbres coupés sont équarris sur place puis expédiés par voie d'eau jusqu'à Ottawa et à Québec. En 1888, Alex Lumsden construit une grosse scierie et un petit village sur le ruisseau Gordon, à l'entrée nord de l'actuelle ville de Témiscaming. Au début des années 1910, le secteur forestier au Québec prend un nouveau virage vers la production de pâtes et papier. L'exploitation forestière s'en ressent puisque les essences recherchées sont désormais l'épinette et le sapin. En 1917, une compagnie de pâtes à papier achète la majorité des concessions forestières des marchands de bois et construit un moulin et une ville, Témiscaming. Il s'agit de la Riordon Pulp & Paper Co. Celle-ci débute peu après l'exploitation de la forêt au nord de la région, où se trouvent les épinettes et les sapins.

Dans la partie sud de la région, quelques entreprises poursuivent leurs coupes de pin, soit la J.R. Booth Lumber Limited, la Consolidated Power & Paper Co., entre autres. Le secteur forestier occupe une place importante dans l'économie de Fabre tant au niveau de l'abattage (bûcherons et entrepreneurs), qu'au niveau de la transformation (moulins à scie et, dans une certaine mesure, les érablières), comme le démontrera ce chapitre.

3.1. Les premiers marchands de bois.

La première moitié du 19^e siècle se caractérise par une très faible exploitation de la forêt témiscamienne. Ainsi, selon Augustin Chénier, en 1799, un premier arbre est abattu pour le commerce. Ensuite, de 1836 à 1843, les frères McConnell exploitent quelques chantiers du côté ontarien du lac Témiscamingue, plus précisément à la pointe Opémica. En 1840, la Compagnie de la Baie d'Hudson diversifie ses opérations et se lance dans l'exploitation forestière, mais sans grand succès. Les bas prix payés pour le bois équarri découragent ces deux groupes, qui cessent leurs activités dans la région. En 1860, les frères McConnell reviennent et construisent trois chantiers forestiers. Trois ans plus tard, cinq chantiers forestiers s'activent autour du lac Témiscamingue.

Petit à petit, les marchands de bois gagnent les rives du lac Kipawa et y opèrent des chantiers forestiers. L'activité s'intensifie dans ce secteur. Vers 1868, M. Humphry, marchand de bois, construit un dépôt forestier à la décharge de la rivière Kipawa. Quelque cinq ans plus tard, Olivier Latour érige un moulin à scie au sud de cet endroit. Il fabrique des rames servant à la descente des cages de bois. Plusieurs de ces premiers bûcherons s'établissent par la suite dans le canton Fabre.

En 1874, des marchands de bois achètent du gouvernement du Québec d'importantes concessions forestières autour des lacs Témiscamingue et Kipawa. Il s'agit de: Booth, Gillies, McLaughlin et Eddy. D'autres concessions sont vendues aux enchères publiques en 1880, 1885 et 1905. Ainsi, le nombre de chantiers forestiers et de bûcherons augmente considérablement: en 1885, 40 chantiers sont en opération autour des lacs Témiscamingue, Kipawa, des Quinze et Simard et

autour des rivières Montréal et Blanche. Deux mille bûcherons-voyageurs travaillent dans ces chantiers. En 1900, les chantiers embauchent 5 000 hommes et 2 000 chevaux. Les compagnies à l'oeuvre cette année-là sont: J. R. Booth, W. C. Edwards Fraser & Company, McLaren, Sheppard & Morse, Gillies Brothers, Hawkesbury Lumber, Brownson, Klock et McLaghlin.

En 1917, la Riordon Pulp & Paper Co. acquiert les concessions forestières de neuf compagnies de bois d'oeuvre. Ces concessions se situent dans la partie nord de la région, soit en haut du canton Fabre. Toutes les concessions de la partie sud de la région, incluant le canton Fabre en descendant, demeurent propriétés de compagnies de bois d'oeuvre. C'est précisément dans ce secteur que les entrepreneurs forestiers et les bûcherons de Fabre travaillent, comme il en sera question plus loin. Ainsi, en 1936, neuf compagnies possèdent des concessions forestières dans le secteur du lac Kipawa: J. R. Booth, Consolidated Paper Corporation, Lumsden Estate, James B. Klock, McLaghlin Brothers, J. J. McFadden, Howard Smith Paper Mills, Temiskaming Pulp & Paper Co. et le Canadian Pacific Railway. Parmi ce groupe, J. R. Booth possède les plus grandes étendues de territoire forestier avec 1 005 milles carrés.

Notons au sujet de la Compagnie du Canadien Pacifique que ses concessions forestières lui ont été données lors de la construction de sa voie ferrée. La Consolidated Paper Corporation mérite aussi une petite note explicative: elle adopte ce nom en 1931 et s'appelait auparavant la Canada Power & Paper Company. Cette dernière a été formée à la suite de fusions de quelques compagnies forestières et de changements de noms. En remontant la filière à partir de la plus ancienne, on retrouve la Colonial Lumber, ensuite la Laurentide

Co., à partir de laquelle naît la Canada Power & Paper Company.

Ces compagnies exploitent elles-mêmes quelques chantiers forestiers et donnent à contrat la gestion de la majorité de leurs coupes forestières. Ainsi, plusieurs hommes de Fabre se lancent dans l'aventure de la coupe de bois à contrat.

3.2. Les entrepreneurs forestiers

En confiant la responsabilité de la coupe des arbres à des entrepreneurs privés, communément appelés les *jobbers*, les compagnies forestières s'enlèvent une lourde tâche: la gestion quotidienne des chantiers forestiers. Cette gestion se caractérise par le recrutement des bûcherons, la construction des camps, la coupe des arbres, le transport des arbres abattus jusqu'aux rivières, l'approvisionnement des campements forestiers et la responsabilité financière (paye des employés, achat du matériel...). Il s'agit du système de sous-traitance.

Il existe deux types d'entrepreneurs forestiers: les entrepreneurs (désignés *gros jobbers*) et les sous-entrepreneurs (désignés *petits jobbers*). Le premier négocie directement ses contrats de coupe d'arbres avec la compagnie, tandis que le second négocie soit avec la compagnie, soit avec l'entrepreneur. Un *gros jobber* peut gérer des camps de 100 à 150 hommes, tandis que ceux du *petit jobber* comptent de 15 à 20 hommes.

Parmi les entrepreneurs forestiers de Fabre, Henri Gagnon est sans aucun doute le plus *gros jobber* que la localité ait compté. Il commence sa carrière d'entrepreneur en 1922 pour le compte de J. R. Booth. Ses contrats se situent autour du lac Kipawa, entre Fabre et Laniel, le long de la rivière Kipawa, à l'endroit



Ovila Delorme à côté d'un chargement de gros billots, au camp d'Henri Gagnon, de Fabre, en 1922 à la chute des Pins Rouges.

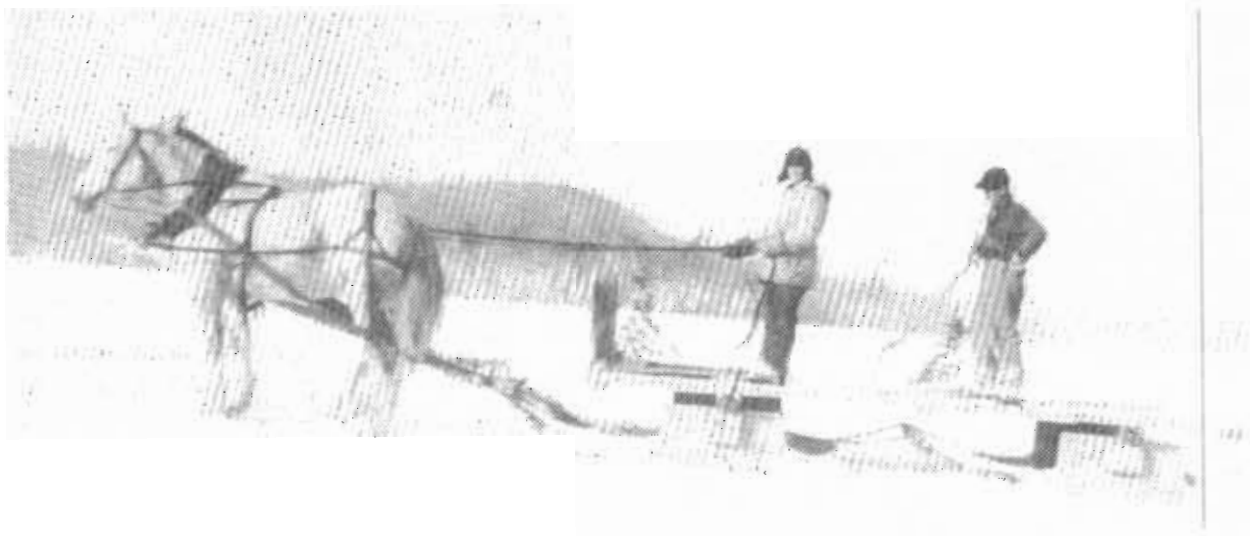
appelé communément *au Croche*, puis le long de la route allant à Témiscaming jusqu'au rapide la Cave, près de Mattawa. Également, plusieurs petits entrepreneurs travaillent pour lui: Alexandre Pelchat, qui devient par la suite un entrepreneur important, Joseph Beaudoin, les Samson, Laforest, Lavoie, Lesard, en plus de gens des localités avoisinantes. Mentionnons les noms d'autres entrepreneurs forestiers, demeurant aussi à Fabre: Arthur Desrochers, Albéni Grenier et Raoul Laforest. Entre 1939 et 1944, Paul-O. Goulet devient entrepreneur forestier. Il prend à contrat des coupes de bois sur le lac Kipawa, à la Hay Bay.

La première démarche pour obtenir une coupe de bois à contrat est d'aller rencontrer la compagnie, en l'occurrence Booth Lumber. Les deux parties examinent sur une carte géographique le lot de bois à bûcher et ensuite, l'entrepreneur et un mesureur de bois de la compagnie vont sur le terrain afin de voir ledit lot (ce qu'ils appellent: *marcher le lot*). La compagnie fixe les conditions: le prix,

la grandeur, la quantité et la grosseur minimale des arbres à couper. À la mi-septembre, le *jobber* embauche des hommes pour la construction des campements forestiers, travaux qui durent environ deux semaines. Le campement se compose: d'un dortoir pour les hommes, d'une cuisine, d'un bureau pour le *jobber*, d'un dépôt pour la marchandise et d'une étable pour les animaux. Une fois le campement terminé, l'entrepreneur retourne chez lui et commence le recrutement de ses bûcherons. Il contacte d'abord ses meilleurs hommes, ceux qui étaient avec lui la saison précédente, s'il y a lieu, puis complète son groupe par d'autres gens qui offrent leurs services. Il fait ensuite ses provisions (matériel divers et nourriture) et monte ses hommes au campement à la mi-octobre. Ils se rendent à Kipawa où ils embarquent sur un bateau de la compagnie Booth pour gagner leurs camps dans les solitudes de la forêt, par exemple au Lac des Loups (Wolf Lake), à la Chute des Pins rouges.



Voici le camp 4, opéré par Joseph Beaudoin vers les années 1948.



Gérard Samson et Louis Samson sur leur "sleigh" au camp forestier en haut de la chute des Pins Rouges.



La famille Desrochers au camp du Lac Barrière en 1923. Debout de g. à d.: Henri Desrochers et Laurenza Barbe, Alphonse Desrochers et son fils Joseph, sa femme Odina Goulet et le petit Alfred, Alida Desrochers et Emma Goulet. En avant: Armand, Paul, Arthur et le bébé Gilbert, Evéline et Adéline.

Certains entrepreneurs possèdent une ferme qu'ils exploitent pendant l'été. La culture et l'élevage des animaux permettent à ces entrepreneurs d'approvisionner leurs chantiers forestiers à peu de frais. C'est le cas notamment d'Henri Gagnon qui possède une ferme dans le rang 5 nord. Il récolte du foin, de l'avoine, des pommes de terre, des carottes, des navets et d'autres légumes. Les produits non utilisés à la maison sont apportés aux chantiers. Le foin et l'avoine servent à nourrir les chevaux dans les chantiers. Henri Gagnon garde aussi des chevaux sur sa ferme et les amène dans les chantiers. Somme toute, les contrats de coupe de l'entrepreneur Gagnon s'avèrent assez rentables pour lui.

D'autres entrepreneurs ne connaissent pas autant de succès. La réussite des opérations d'un entrepreneur forestier dépend de plusieurs facteurs, dont la qualité du bois sur le lot de coupe et la température. Ce dernier facteur peut facilement compromettre une saison de coupe et même une carrière pour un entrepreneur. Suffit qu'il ne neige pas un hiver et l'entrepreneur ne peut sortir son bois; donc il n'est pas payé par la compagnie. Un hiver trop enneigé peut aussi compromettre le transport du bois. Paul-O. Goulet, entre autres, connaît de sérieuses difficultés, alors qu'il agit comme entrepreneur forestier, lorsque pendant deux hivers consécutifs, il ne neige pratiquement pas. La première année, il doit laisser les billots en forêt et emprunter de l'argent pour payer ses hommes. De plus, Paul-O. Goulet siège à l'Assemblée nationale comme député du comté de Témiscamingue pendant ces années-là. La deuxième année, il réussit à sortir le bois grâce à une stratégie élaborée par deux de ses fils, Léo et Jean, et André Pellerin. À la fin du mois de mai, ils montent au chantier un chaland de madriers et construisent une passerelle de 400 pieds de long, débouchent un lac pour fournir de l'eau

et dravent ainsi le bois, qui gagne finalement le lac Kipawa et est transporté jusqu'au moulin à scie à Laniel. Ce moulin appartient à Paul-O. Goulet et Henri Gagnon.

En 1948, un groupe d'hommes de Fabre décide de former un chantier coopératif pour prendre des contrats de coupe d'arbres. Ils proposent cette formule pour remplacer les entrepreneurs forestiers comme intermédiaire auprès des compagnies forestières. Cette idée origine d'un congrès de l'UCC à Notre-Dame-du-Nord où l'on décide d'envoyer des agriculteurs de plusieurs localités du Témiscamingue au chantier-école du lac Granet, en Abitibi. La délégation de Fabre se compose de Arthur Drouin, d'un de ses fils Sylvio, de son neveu Gérard Drouin et d'Adrien Lapierre. Après un hiver d'étude-pratique du travail forestier et du fonctionnement d'un chantier coopératif, ces personnes reviennent à Fabre et fondent un tel chantier dans la localité. Ils recrutent 48 membres et tiennent des réunions pour expliquer le fonctionnement d'un chantier coopératif. Par contre, ils se butent à un problème de taille: convaincre les compagnies de leur octroyer des contrats de coupe. Booth Lumber se montre très peu intéressée à discuter avec le chantier coopératif de Fabre, au point où ses membres demandent à l'aumônier diocésain de l'UCC, l'abbé Clovis Perron, de les accompagner. Les résultats demeurent les mêmes. Ils se tournent ensuite du côté de la Consolidated Paper Co. et vont à Pembroke rencontrer les dirigeants. Ceux-ci promettent un contrat de bois, sauf qu'à la dernière minute, ils se ravisent et donnent le contrat à un entrepreneur privé. Après cinq ans d'existence, le chantier coopératif de Fabre se dissout, sans avoir obtenu un seul contrat.

Le système de sous-traitance dans l'exploitation forestière change graduellement à



Les camps au chantier coopératif du lac Granet en Abitibi.

compter du milieu des années 1950. La mécanisation du travail forestier entraîne ce déclin, puisque les entrepreneurs forestiers ne peuvent investir suffisamment pour s'acheter toute la machinerie nécessaire aux opérations forestières. Les camps forestiers deviennent plus modernes, les tracteurs et camions font leur apparition en forêt, remplaçant les chevaux. Bref, les entrepreneurs forestiers ne peuvent financer tous ces changements et les compagnies comme Booth Lumber reprennent la gestion et l'organisation des chantiers forestiers.

3.3. L'exploitation forestière.

L'exploitation forestière, ou l'abattage des arbres, se fait différemment selon les années et selon le type d'essence recherchée. Ainsi, jusqu'à la fin des années 1880, le bois équarri est à la mode, puis est remplacé par les billots et plus tard, s'ajoute la pitoune.

L'époque des chantiers de bois équarri dure une trentaine d'années. Elle débute avec l'arrivée des marchands de bois dans la région,

vers 1870, et se termine au début du siècle. À cette époque, ce bois est expédié des forêts témiscamiennes au port de Québec d'où il prend la direction des chantiers de construction navale en Angleterre. Lorsque cette activité économique décline (l'acier remplaçant le bois), les billots sont envoyés aux moulins à scie du sud de la province. Ce changement dans le travail forestier amène la disparition de quelques emplois dans les chantiers. Le père Mourier, omi, décrit l'organisation de ces deux types de chantiers lors de ses missions dans les chantiers en 1885.

"Jetons un coup d'oeil sur l'organisation intérieure d'un chantier et sur les différents emplois que les hommes s'y partagent. Tout d'abord en premier lieu se présente le chef, le capitaine, le foreman de la bande, ayant à ses côtés le mesureur, l'inspecteur du bois et le commis chargé de tenir les comptes; puis viennent le cuisinier ou le cook, son aide de camp ou showboy, les bûcheurs qui abattent les pins et coupent les billots du bois, les pilleurs qui mettent les billots en piles, en 'roll-ways' comme disent les anglais, les charretiers qui transportent les billots sur les bords du lac ou de la

rivière, les chargeurs qui mettent le nombre voulu de billots sur le traîneau, le déchargeur qui roule, pile entasse les billots sur la glace, le portageur qui chaque jour part du chantier pour le dépôt et du dépôt pour le chantier, afin de chercher et d'apporter les provisions ou les agrès nécessaires, tels que farine, lard, foin, avoine pour les chevaux, le forgeron qui ferre les chevaux et fait tous les ouvrages à la forge et au marteau, l'ouvrier en anglais le 'handy-man' pour faire raccommo-der les traîneaux et tout ce qui s'y rattache. Chaque chantier a de plus un dépôt situé plus ou moins loin d'où il tire ses approvisionnements que montent pendant l'hiver des charretiers engagés dans ce but. [...] Au dépôt se trouvent l'agent, chargé de gérer les affaires du bourgeois; le maître-commis qui tient tous les comptes en main, les allants et venants de chaque jour; la cuisinière qui a soin de la table et du pot au feu. N'oublions pas de mentionner les poules et les vaches qui fournissent les unes les oeufs, les autres le lait et le beurre. [...] Jusqu'ici nous n'avons que visité des chantiers de billots.

Voici sous nos yeux l'unique chantier de bois carré [de Bryson] pour la saison [1885]. Dans les chantiers de bois carré outre les différents emplois que l'on rencontre dans tout chantier tels que décrits plus haut, on remarque les piqueurs qui abattent les arbres, les ligneurs qui les dégrossissent jusque à la ligne, les équarris-seurs qui parachèvent l'ouvrage du piqueur et du ligneur." [Calixte Mourier]

Les conditions de vie et de travail en forêt restent sensiblement les mêmes de 1880 à 1935. Les camps sont faits de bois équarri ou de bois rond et sont isolés avec de l'étope. À l'intérieur, du bois équarri recouvre les planchers, les bûcherons comptent sur des lits superposés, construits le plus large possible pour contenir le plus de dormeurs possible. Les bûcherons appellent communément ces lits: *bunckbed*. Des branches de sapin servent de matelas. Un gros poêle trône au centre du camp pour réchauffer l'intérieur. Malgré sa



Joseph Beaudoin, à gauche, et un groupe de bûcherons fêtent le jour de Noël, en 1947, au camp 4 à la chute des Pins Rouges.

présence, vaut mieux dormir près du poêle que du côté du mur, puisque le froid pénètre facilement dans le camp. La journée de travail des bûcherons se déroule d'une noirceur à l'autre, avec une petite pause pour dîner. Plusieurs hommes prennent leur repas au milieu de la zone d'abattage lorsque celle-ci se situe trop loin du chantier forestier. Le godendard constitue le principal outil de travail des bûcherons coupant du pin. À cette époque, ils reçoivent un salaire mensuel, calculé à la journée. Au début des années 1880, la moyenne salariale des ouvriers forestiers se situe à 17\$ par mois. Cette moyenne salariale monte à 26\$ par mois en 1900-1901, puis varie entre 75 et 150\$ par mois en 1920-1921. À compter de cette saison-là, la moyenne des salaires diminue à chaque année pour atteindre son plus bas niveau en 1933-1934, soit 1\$ ou moins par jour de travail.

En 1931, Booth Lumber exploite quelques chantiers forestiers autour du lac Kipawa, mais elle cesse temporairement ses activités dans ce secteur en 1933. Cette année-là, seuls les chantiers de la CIP fonctionnent et embauchent des bûcherons. Tous se tournent vers les entrepreneurs de cette compagnie pour trouver du travail. Après la crise de 1929, les conditions de vie et de travail en forêt se dégradent considérablement. Les salaires diminuent devant l'excédent de main-d'oeuvre et les difficultés pour les compagnies à vendre leur bois. Les conditions se détériorent et se caractérisent par la mauvaise qualité de la nourriture et le surpeuplement des chantiers. En forêt, les bûcherons doivent tirer à bout de bras des amoncellements de 20 à 25 billots jusqu'au chemin, afin qu'ils soient ramassés par des chevaux. La colère monte petit à petit dans ces chantiers, situés dans le nord du Témiscamingue, plus précisément autour de la rivière Clérion. En décembre 1933, les bûcherons déclenchent la grève, qui

porte le nom de grève du Clérion, communément appelée le *strake du Clérion*; ce nom provient de la déformation du mot anglais *strike*, signifiant grève.

Un mouvement de grève des bûcherons débute dans un des plus gros chantiers de ce secteur, celui de l'entrepreneur Turpin. Ce chantier se compose en majorité d'immigrants et trois organisateurs syndicaux s'y trouvent également; il s'agit de deux hommes et d'une femme qui, l'année précédente avaient organisé un syndicat de bûcherons dans les chantiers du nord de l'Ontario. Le mouvement gagne rapidement tous les chantiers: les bûcherons du chantier Turpin se rendent, à pied, d'un chantier à l'autre pour inciter leurs collègues à faire la grève. Parmi ces hommes, se trouvent Albéni Grenier et Léo-Paul Gagnon, de Fabre. Ils décident de se rendre à Rouyn pour manifester devant les bureaux de la CIP et de bloquer le chemin d'accès aux chantiers de la rivière Clérion. Les bûcherons revendiquent un salaire mensuel de 35\$, pour les travailleurs à la journée, et 3,5¢ du billot à forfait, un contrat de travail et de meilleures conditions de vie en forêt. La police provinciale intervient rapidement pour briser la ligne de piquetage et inciter les bûcherons à retourner au travail. Le gouvernement du Québec commande une enquête sur les conditions de travail en forêt. Les conclusions de cette enquête révèlent que les salaires sont trop bas et qu'une partie des bûcherons n'est pas qualifiée pour faire ce travail, notamment les nouveaux colons arrivés dans la région à la suite des programmes de colonisation. Finalement, les enquêteurs portent le blâme des mauvaises conditions de vie et de travail sur le système de sous-traitance: les compagnies imposent des exigences élevées aux entrepreneurs qui, pour faire leurs frais, doivent offrir de moins bonnes conditions aux bûcherons. Il vaudrait mieux, selon ces enquêteurs, que

les compagnies exploitent directement leurs chantiers forestiers.

Malgré sa dure répression, cette grève apporte à moyen terme une amélioration des conditions de vie et de travail en forêt. Ainsi, à compter de 1935, le gouvernement provincial réglemeⁿt l'ensemble des opérations forestières. Premièrement, il fixe par décret les salaires des bûcherons: en 1936-1937, le salaire minimum se chiffre à 47\$ par mois. En 1939-1940, un autre décret gouvernemental porte le salaire minimum pour les bûcherons inexpérimentés à 30\$ par mois et à 45\$ pour les expérimentés. Ensuite, le gouvernement oblige les compagnies forestières à lui soumettre un programme de coupes et à choisir les arbres en fonction de leur âge et non plus en fonction du diamètre. Il surveille attentivement les conditions de vie dans les chantiers, en insistant sur le respect des normes d'hygiène. Il établit le volume obligatoire de

la corde de bois à 128 pieds cubes; auparavant, ce volume variait entre 128 et 160 pieds cubes selon les compagnies. Le gouvernement provincial met sur pied la Commission de surveillance et de contrôle des opérations forestières pour vérifier l'application de ses nouvelles normes. À la suite de la grève des bûcherons de 1933, l'Union catholique des cultivateurs fonde une section pour les bûcherons, qui a pour but de protéger ses membres qui travaillent en forêt en plus d'exploiter une ferme. Finalement, à compter de 1938, les campements forestiers s'améliorent beaucoup: ils sont désormais construits en planche, mieux isolés et comptent des lits simples avec des matelas. Le mode de rémunération des bûcherons change au cours des années 1930. Au début de cette décennie, la majorité travaille à la journée, tandis qu'à la fin, la majorité travaille à la pièce. Leur salaire varie en fonction du rendement.



Du nouveau au camp d'Henri Gagnon en 1949: c'est la première année qu'on charroie les billots en camion.

Après 1935, Booth Lumber et la Consolidated Paper reprennent leurs opérations forestières dans le sud de la région. Les bûcherons de Fabre retournent à l'emploi de ces compagnies. Ils préfèrent en majorité travailler à couper du bois d'oeuvre plutôt que de l'épinette puisque le travail est différent. Dans le bois d'oeuvre, les équipes de bûcherons comptent sept hommes, tandis que dans l'épinette, chaque bûcheron travaille seul. Par contre, au niveau des conditions de vie et de travail (notamment les salaires et les heures de travail), il n'y a pas de différence. Le travail forestier se divise en deux temps. D'abord, du début de l'automne à la fin de décembre, c'est le temps de la coupe des arbres, qui sont empilés en forêt, près des lieux d'abattage. Une équipe d'hommes construisent des chemins en forêt conduisant aux rivières et lacs. Ensuite en janvier, commence le transport des arbres des sites d'abattage au point d'empilement (communément appelé *dump*) sur les

rivières et les lacs. Le transport se fait avec des chevaux sur les chemins qui sont préalablement glacés pour faciliter cette opération. Il faut que ce travail soit terminé avant la fonte des neiges.

Les méthodes de travail en forêt ne changent presque pas de 1935 à 1950. Dans la première moitié des années 1950, débute lentement la mécanisation des opérations forestières. Elle se fait lentement et s'étire sur une dizaine d'années. Les premières scies à chaîne mécaniques font leur apparition dans les chantiers de Booth Lumber en 1953. Au début, les bûcherons ne les utilisent presque pas puisqu'elles pèsent une cinquantaine de livres. Leur utilisation se généralise par la suite et entraîne la diminution du nombre de bûcherons. Il faut désormais moins d'hommes pour abattre autant de travail. Le nombre d'entrepreneurs diminue aussi. Les tracteurs et les camions font aussi leur apparition en forêt à compter de 1958. Les tracteurs servent,



Les entreprises forestières Ghislain Drouin inc. emploient de 30 à 40 hommes à l'hiver 1990.

dans les premiers temps, à empiler le bois. Les camions transportent les arbres abattus jusqu'au moulin de Booth à Tee Lake. Les débusqueuses (*skideuses*) sont par la suite utilisées dans les années 1960. Les campements forestiers changent considérablement: aux camps de planche, succèdent des roulottes munies de génératrices produisant de l'électricité.

La mécanisation des opérations forestières permet à la Booth Lumber de couper d'autres essences forestières jusque-là inexploitées, notamment le merisier, et de changer la production de son moulin à scie de Tee Lake pour la fabrication du veneer. Auparavant, ce moulin faisait de la planche avec les pièces de pin.

Aujourd'hui, plusieurs personnes de Fabre gagnent leur vie grâce au travail forestier, principalement dans le secteur du transport du bois et de l'abattage des arbres.

3.4. Le flottage du bois.

Au temps de la drave, une fois le printemps arrivé et la fonte des glaces terminée, plusieurs bûcherons se transforment en draveurs et entreprennent la descente des rivières avec le bois. La période de la drave débute. L'histoire du flottage du bois se divise en plusieurs époques. D'abord, la première se caractérise par l'existence des cages de bois. Les marchands de bois effectuent des travaux d'amélioration des cours d'eau pour faciliter le flottage du bois. Ensuite, vient la deuxième époque, marquée par la fondation d'une compagnie chargée de flotter le bois de toutes les entreprises forestières. Finalement, les années 1970 amènent la fin du flottage du bois sur les cours d'eau du Témiscamingue.

Au début du 19^e siècle, le commerce du bois s'intensifie et le bois coupé est expédié

par les cours d'eau. Pour faciliter le transport des pièces de pin équarri, Philémon Wright, un marchand de bois très important dans l'Outaouais, invente une nouvelle technique de flottage: les cages de bois. Ses premières cages de bois quittent la rivière Gatineau en 1806. Peu de temps après, tous les marchands de bois adoptent ce procédé pour descendre leur bois. Ces cages sont d'immenses radeaux de bois équarri qui se déplacent à l'aide d'une voile ou encore par des rames. L'équipe de drave demeure sur la cage tout au long du trajet, du lac Témiscamingue au port de Québec. L'équipe comprend: les draveurs, le cuisinier et ses aides. Ils habitent dans des tentes de toile montées sur la cage de bois. Les draveurs accrochent plusieurs cages ensemble, ce qui forme un train de bois. Une cage de bois typique compte 1 442 pièces de bois équarri et un équipage de 22 personnes.

Les principaux problèmes que rencontrent les cages de bois sont les rapides et les chutes sur la rivière des Outaouais. Si les premiers se franchissent facilement, il en va autrement des chutes. Afin d'éviter ces obstacles, principalement celui de la chute de la rivière Chaudière qui présente une déclivité de 40 pieds, Ruggles Wright, le fils de Philémon, fait construire, en 1829, un canal peu profond d'une longueur de 3/4 de mille qui longe cette chute. Ce canal accepte des cages de bois d'une largeur de 25 pieds, qui glissent le long d'une série de plans inclinés jusqu'au pied de la chute. Les draveurs démontent le radeau de bois en haut de la chute et font descendre les cages une à une, tandis que d'autres membres de l'équipage réassemblent le radeau en bas de la chute. Cette innovation ouvre la région du Témiscamingue aux marchands de bois, puisque désormais, on peut flotter le bois sur tout le parcours de la rivière des Outaouais. Deux autres glissades de bois sont construites pour éviter les chutes du Calumet et le rapide

des Chats, qui entravent la descente des cages de bois. Selon Donald MacKay, la rivière des Outaouais devient ainsi la plus grande rivière de drave au monde. Il ajoute que 2 000 draveurs descendent cette rivière dans un seul printemps. Désormais, les cages de bois provenant des forêts du lac Kipawa et du lac Témiscamingue mettent un an, au lieu de deux, pour se rendre à Québec. Ces glissades de bois sont utilisées pendant 80 ans et elles constituent des terrains de bataille entre les draveurs qui tentent de faire passer leur bois les premiers.

Les premières cages de bois quittent le lac Témiscamingue en 1837. Le phénomène se répète jusqu'à l'arrêt temporaire des activités des marchands de bois dans la région. Les expéditions reprennent au début des années 1860. La majorité des cages de bois de la région proviennent de la partie sud du lac Témiscamingue, soit du ruisseau Gordon, de

la rivière Bashing, de la rivière Kipawa, de la rivière Montréal, et quelques-unes des rivières Blanche et des Quinze, situées dans la partie nord. L'époque des cages de bois se termine au début du 20^e siècle. Ainsi, la dernière à franchir les limites du lac Témiscamingue date de 1906, exactement 100 ans après l'arrivée de la première cage de bois à Québec. Les frères McLaren sont les premiers à flotter le bois rond, en 1900, sur les lacs et rivières du Témiscamingue. Par la suite, les billots remplacent les cages de bois.

Dès les débuts de la drave sur les rivières du Témiscamingue, les marchands rencontrent des obstacles, nuisant au flottage du bois. Ils doivent effectuer des travaux d'amélioration sur les rivières afin de surmonter ces obstacles et faciliter le flottage du bois. Ces premiers travaux s'effectuent sur les rivières du bassin du lac Kipawa. Au début des années 1880, trois des principaux marchands



Bois déchargé sur la rivière, prêt pour le flottage au printemps.

de bois de la région, J. R. Booth, Alex Gordon et Alex Lumsden, planifient la construction d'un deuxième débouché pour le lac Kipawa. Il y a la rivière Kipawa qui se déverse dans le lac Témiscamingue, entre Fabre et Témiscaming, mais ils ne la trouvent pas pratique, puisqu'il faut faire un détour avec le bois. Ils conçoivent ainsi l'ouverture du ruisseau Gordon, qui donnerait un débouché direct entre Kipawa, point de départ des opérations forestières, et le pied du lac Témiscamingue. Ils fondent à cette fin la Gordon Creek Improvement Company en 1883. Cette dernière se met à l'oeuvre et à la suite de différents travaux, elle relie les petits lacs entre ces deux endroits et fabrique le ruisseau Gordon. Elle construit également une glissade de bois le long du ruisseau afin de faciliter le passage du bois près d'une chute. Vers 1882, Charles Smith, un entrepreneur, érige une digue de bois près de l'actuel village de Laniel, où le lac Kipawa forme la rivière Kipawa. Quelques années plus tard, la Gordon Creek Improvement Co. achète cette digue et la remplace par une en pierre.

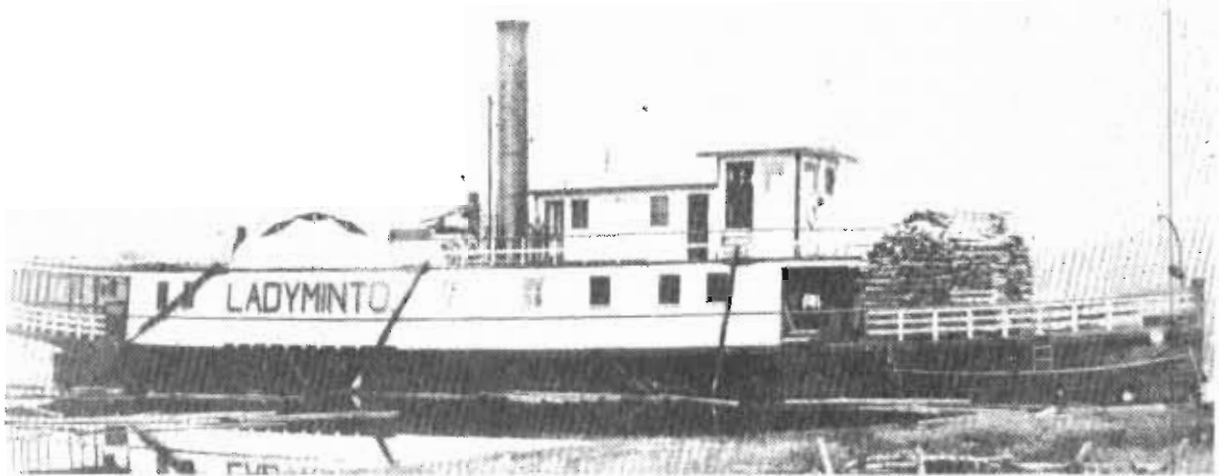
Le gouvernement fédéral investit lui aussi dans l'amélioration et la régularisation des cours d'eau. En 1884-1885, il octroie de l'argent pour la réalisation de travaux sur la rivière des Outaouais, entre Mattawa et Témiscaming. Au début des années 1910, ce même gouvernement fait construire une série de barrages sur la rivière des Outaouais, dont un à Témiscaming et un à Angliers. Les gens de Fabre, principalement ceux établis le long de la rive, subissent les conséquences de ces travaux: le niveau de l'eau du lac Témiscamingue augmente d'environ 15 pieds.

Afin de réglementer le flottage du bois sur la rivière des Outaouais, les marchands de bois fondent la Upper Ottawa Improvement Company le 4 décembre 1866. Elle porte communément le nom de *I.C.O.* De sa fonda-

tion à 1888, son territoire s'étend d'Ottawa jusqu'au rapide des Joachims. Après cette date, elle obtient une modification à sa charte et étend son territoire jusqu'à la rivière des Quinze. Ses principales tâches consistent à regrouper les billes de bois, à les former en estacades, à les remorquer sur l'eau à partir de l'embouchure des rivières sur le lac Témiscamingue, à les livrer aux moulins des compagnies, à aménager les chutes ou rapides des rivières pour faciliter le passage de ces billes et à fixer les coûts de transport du bois sur le parcours. Jusqu'en 1904, la *I.C.O.* donne à contrat le flottage du bois sur le lac Témiscamingue à un entrepreneur, Alex Lumsden. Celui-ci possède un moulin à scie à l'endroit nommé le Lumsden's Mill (sur le site actuel de Témiscaming) et des bateaux de drave et de transport de marchandises et de passagers. Il établit son centre nerveux de transport maritime à Opémican. Lumsden développe un camp de drave à la tête du lac Témiscamingue, connu sous le nom de **La Gap** de Notre-Dame-du-Nord. La *I.C.O.* acquiert tous les bateaux et les propriétés de Lumsden en 1904. Par la suite, elle s'occupe elle-même du flottage du bois sur le lac Témiscamingue.

Les compagnies forestières s'occupent elles-mêmes du flottage de leur bois sur les rivières jusqu'au lac Témiscamingue, de même qu'elles doivent effectuer les travaux d'aménagement des rivières pour faciliter les opérations de la drave. Ainsi, la *C.I.P.* organise un réseau de drave et un système de transport par remorqueur de bois sur les rivières de la partie nord de la région. Booth Lumber structure son système de transport sur le lac Kipawa et ses affluents. Pendant plusieurs années, le J. C. Fleck sert comme bateau de drave sur le lac Kipawa.

Plusieurs types de bateaux se succèdent sur les eaux des lacs Témiscamingue et Kipawa. Jusqu'au début du siècle, de gros



Avant 1900, le Lady Minto tirait des "boom" de bois sur le lac Témiscamingue.



Le P. J. Murer.

bateaux à vapeur munis de roues à aube remorquent les estacades de bois sur le lac Témiscamingue. Le Mattawan est le premier bateau de drave à entrer en service dans la région. C'était en 1882. Il servait aussi au transport des passagers et des marchandises. Parmi les autres bateaux, on retrouve le Rat, le Beaver et le Seal. Plus tard, les bateaux à hélice les remplacent: il s'agit du Lady Minto, de l'Alexandra, du Queen, du Lark et du Wabis. Des bateaux de soutien ravitaillent ces remorqueurs et leur équipage, par exemple, l'Alert. Des remorqueurs auxiliaires, surnommés *Alligators*, forment les estacades de bois. Il s'agit de bateaux plats, longs d'une quarantaine de pieds, équipés de chaudière à

vapeur et de roues à aube, au début, et d'hélice plus tard. Au début des années 1950, l'I.C.O. met en service sur le lac Témiscamingue de très gros remorqueurs de bois, capables de remorquer plusieurs estacades de bois pouvant contenir jusqu'à 300 000 billots. Le P. J. Murer est un des principaux remorqueurs de cette époque.

Le bois remorqué prend différentes directions. Celui de Booth Lumber arrive à l'embouchure de la rivière Kipawa ou à celle du ruisseau Gordon et de là, est remorqué jusqu'aux scieries de la compagnie à Ottawa. Après la construction de son moulin de Tee Lake en 1944, la majorité des billes de bois y sont transportées directement. Quant à la

C.I.P., ses billes de bois sont entreposées dans une baie à Opémican et un remorqueur, lui appartenant, fait la navette entre ce site et le moulin de Témiscaming.

Les opérations de flottage du bois sur les lacs et rivières du Témiscamingue cessent presque complètement au milieu des années 1970. Un groupe de citoyens commence, en 1975, à contester ce mode de transport, arguant la pollution des cours d'eau et les ennuis causés aux propriétaires riverains. Le député fédéral de l'époque, Réal Caouette, intervient en ce sens et propose l'utilisation de camions-remorques comme solution de rechange. Après un long débat sur la scène régionale et provinciale, l'I.C.O. met fin à ses activités de flottage dans la région. Le Témiscamingue est la seule région au Québec où il ne se fait plus de flottage du bois. L'industrie du camionnage assure par la suite l'approvisionnement des moulins de la région. Le secteur du transport du bois par camion fournit de l'emploi à plusieurs hommes de Fabre.

3.5. Les usines de transformation du bois.

Les colons érigent leurs premiers bâtiments en bois équarri ou en bois rond. Mais après quelques années, ils décident de se construire une maison plus grande et plus fonctionnelle. Les besoins en bois de construction se font alors sentir rapidement. Pour répondre à cette demande, de petits moulins à scie et des manufactures de portes et de fenêtres voient le jour dans les villages de colonisation. À Fabre, ces petites industries entrent en activité au début du 20^e siècle.

3.5.1. Moulins à scie et fabrique de portes et fenêtres

L'activité industrielle locale repose pendant plusieurs années sur le façonnage du bois. Dès le début des années 1900, de petites industries du façonnage de bois ouvrent leurs portes aux colons de Fabre. Deux moulins à scie s'élèvent sur les rivières qui traversent le



Maison de la famille Francis Gagnon en 1922 dans le rang du lac.

canton Fabre, tandis qu'une manufacture de portes et de fenêtres se situe au coeur du village.

Un premier moulin à scie est érigé sur la rivière Lavallée par Achille Verhelst vers 1900. Il se situe dans la baie Lavallée, à la décharge de cette rivière dans le lac Témiscamingue. Le moulin à scie Verhelst fonctionne à l'aide des forces hydrauliques, tirées de la rivière Lavallée. Sa période d'activité s'étend du printemps à l'automne, lorsque les crues de la rivière sont suffisantes pour fournir l'énergie nécessaire pour actionner le moulin à scie. M. Verhelst coupe le bois des colons-agriculteurs pour la construction de maisons et de bâtiments de ferme. Il vend également du bois à la compagnie de navigation, qui s'en sert pour chauffer ses bateaux et en expédie dans les villes situées autour du lac Témiscamingue, dont Haileybury. Cette petite scierie embauche environ cinq hommes.

Vers la même époque, une seconde scierie entre en activité à Fabre. Propriété d'Eugène Vallée, elle se situe sur la rivière Young (aujourd'hui appelé le ruisseau Lafricain), dans le 4e rang nord du canton Fabre. Ludger Turcotte acquiert, en 1908, la scierie et les forces hydrauliques de la rivière Young. Il scie le bois des agriculteurs qu'il transforme en planches et en madriers. La scierie Turcotte fonctionne à l'énergie hydraulique et dépend, elle aussi, de la crue des eaux pour sa période d'activité.

Chester Laforest opère lui aussi, pendant quelques années, un petit moulin à scie sur la rivière Kipawa, à la limite des cantons Fabre et Mazenod. Les agriculteurs des alentours y apportent leur bois pour le faire scier en planches.

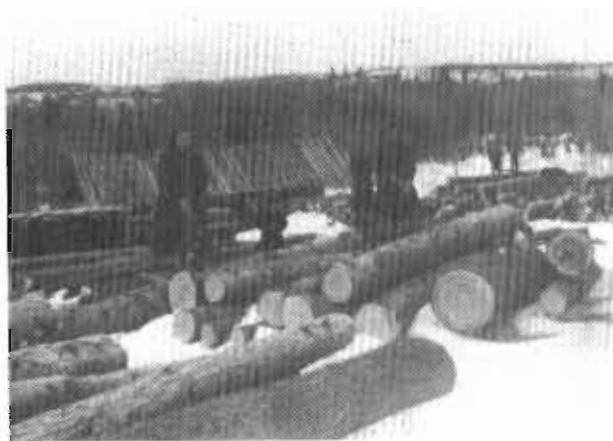
Vers 1946, Jean-Édouard Gibson acquiert un moulin à scie actionné par un moteur à



Le moulin à scie d'Albert Verhelst.



Le moulin à scie chez Turcotte.



Le moulin à scie de Chester Laforest.

gaz. Il opère cette scierie pendant une quinzaine d'années dans le rang du lac et à Mazonod.

Les agriculteurs coupent leur bois pendant l'hiver et le transportent avec des chevaux jusqu'au site du moulin à scie. Également, plusieurs d'entre eux dravent leur bois sur la rivière où se trouve le moulin à scie.

Au village de Fabre, Delphis Déselliers ouvre une manufacture de portes, de fenêtres et d'armoires pour répondre à la demande des colons qui se construisent une nouvelle résidence. Au début des années 1910, il vend son entreprise à Mérieux Lapierre, qui l'opère quelques années. Ce dernier obtient le contrat de la construction de l'église et confectionne à sa fabrique, les bancs, les portes et fenêtres de ce bâtiment.

Vers 1934, Jean-Édouard Gibson possède une fabrique de portes, fenêtres et meubles. Les fenêtres du Couvent proviennent de son atelier. On y fait aussi des skis et des cercueils que madame Gibson décore avec de la soie. Vers 1946, Jean-Édouard vend une partie de son équipement à Elphège Provencher, qui est menuisier lui aussi.



Le 1er moulin à scie d'Henri Gagnon à Laniel en 1938.

Parallèlement à ces petites scieries, d'autres à vocation commerciale entrent en activité dans les années 1940. Henri Gagnon, entrepreneur forestier, et Paul-O. Goulet, marchand de bois, s'associent et construisent une scierie au milieu des années 1940. La scierie produit six mois par année et fournit de l'emploi à une quinzaine d'hommes demeurant à Laniel et à Fabre. Ils l'opèrent environ trois ans et la vendent à la Consolidated Paper Company vers 1948. Devant la volonté des travailleurs de ce moulin de se syndiquer, cette dernière décide de cesser les activités du moulin de Laniel. Elle drave le bois jusqu'à Pembroke, où elle possède une autre scierie.

Au début des années 1950, Henri Gagnon érige une nouvelle scierie à l'endroit appelé communément *Au Croche*. Elle s'élève sur la rivière Kipawa, entre le village de Laniel et la limite des cantons Mazonod et Fabre. Il poursuit les activités de cette scierie pendant quatre ans, avant de vendre l'équipement.

Après ce survol rapide des différents moulins à scie de Fabre, examinons maintenant plus en détail le fonctionnement du moulin à scie Turcotte, qui poursuit ses activités pendant plus de 70 ans.



Manufacture de portes et fenêtres ayant appartenu à Delphis Déselliers, qui l'a vendue par la suite à Méric Lapierre (fils).

Comme mentionné précédemment, Ludger Turcotte achète le moulin à scie et le barrage sur la rivière Young en 1908. Un peu plus tard, il cède ces installations à ses fils Henri et Philippe. En 1929, Henri se porte acquéreur des parts de son frère. Un incendie détruit le moulin à scie en 1935. Il est aussitôt reconstruit. Ce petit complexe industriel sert de moulin à scie, de moulin à bardeaux, de planeur à bois et de meunerie. En 1946, Jean-Paul, fils d'Henri, hérite de ces installations, en guise de cadeau de mariage. Il poursuit, pendant plusieurs années, les opérations de cette entreprise familiale.

Le moulin Turcotte a été construit sur le lot 44 du rang 4 nord de Fabre. Le rang 7 nord, situé à proximité, est communément appelé *Larnouche*. Il s'agit d'un dérivé de Larouche, une des premières familles de l'endroit. Près de là, se trouve une voie d'évitement sur la voie ferrée nommée Dramis — Simard inversé — du nom de Thomas Simard qui l'a construite en accord avec le C.P.R. pour faciliter ses chargements de bois. Dramis se situe près du terrain choisi pour y bâtir une école du côté nord de la route de Larnouche.

Henri Turcotte possède plusieurs lots de bois debout aux alentours de son moulin. L'hiver, lui et ses fils abattent des arbres et les transportent au moulin pour les scier le printemps venu. Au printemps, les agriculteurs y apportent aussi leur bois et à l'automne, leurs grains pour les faire moudre. Les opérations de sciage débutent en mai et se terminent à la fin du mois d'août, tandis que le moulage dure de septembre à novembre. Henri Turcotte accepte de se faire payer en grain, au lieu d'en argent, pour le travail effectué. Comme il est agriculteur, il peut nourrir ses animaux avec ces produits. Par la suite, Jean-Paul Turcotte change cette pratique, puisqu'il ne garde pas d'animaux. Il accepte à l'occasion des grains et les revend par la suite. Pendant l'hiver, il coupe lui aussi des arbres sur les lots familiaux et vend le bois scié à Paul-O. Goulet, qui l'expédie sur les marchés de Toronto. Ce bois sert, entre autres, pour la construction domiciliaire et la fabrication de caisses pour la laitue dans le sud de l'Ontario.

En 1960, Jean-Paul abandonne l'utilisation de la turbine à eau et achète un moteur diesel. Cela lui permet d'installer l'électricité dans le

moulin et de travailler même si le niveau de l'eau de la rivière est à son plus bas. Il exploite le moulin à scie jusqu'en 1970, année de la construction de Scierie Béarn. Il vend alors la machinerie du moulin à scie et délaisse le barrage, qui nécessite des travaux de réfection.

L'histoire du moulin à scie Turcotte illustre bien le fonctionnement de ce type de petites industries forestières. Soulignons, en terminant, que l'économie locale repose en bonne partie sur l'existence des moulins à scie et de la beurrerie du village. À la fin des années 1970, une nouvelle usine de transformation du bois entre en production et vient relancer l'économie de Fabre.

3.5.2. Cèdre Fabre

En 1978, une douzaine de personnes de Fabre se réunissent dans le but de mettre sur pied une entreprise pour créer de l'emploi dans la localité. Ils constatent que depuis plusieurs années, les jeunes doivent s'exiler à l'extérieur de la région pour se trouver de l'emploi. Cette idée émane d'un groupe de personnes, dont la majorité a 60 ans et plus. Ces dernières se sont toujours impliquées dans le développement socio-économique de Fabre. En tête de liste, mentionnons: Jean-Paul Turcotte, Simonne Turcotte, Félix Lapierre et Pierre Gagnon. Quelques projets sont présentés et discutés: une parqueterie, une tannerie et un moulin à bardeaux. Ils retiennent cette dernière idée et se lancent à la recherche de financement pour la réalisation de ce projet. Après un an de travail bénévole pour la conception du projet et après de nombreuses réunions de cuisine où s'entremêlent discussions, calculs, rêves et espoirs, l'entreprise de transformation de bardeaux voit le jour. On la baptise du nom de *Cèdre Fabre*.

Le financement provient de plusieurs sources. D'abord, une soixantaine de personnes de Fabre investissent 60 000\$, ensuite la Banque fédérale de développement consent un prêt de 120 000\$, le ministère de l'Expansion économique régionale verse une subvention de 99 500\$ et finalement, OSE, via son programme expérimental de création d'emplois communautaires, alloue une subvention de 108 650\$.

Cèdre Fabre entre en production en août 1979. Dans ses premiers six mois d'opération, Cèdre Fabre produit 100 toises de bardeaux par jour et 6 000 p.m.p. (pieds mesure de planche) de bois de sciage. La vente du bardeau de cèdre se fait par l'entremise de Sovbeq, une compagnie privée regroupant la majorité des producteurs de bardeaux de cèdre blanc du Québec et du Nouveau-Brunswick. Le bardeau trouve preneur sur le marché de l'Est des États-Unis, principalement celui du Massachussets. Le ministère de l'Énergie et des Ressources a signé une entente avec Cèdre Fabre lui garantissant des approvisionnements en cèdre pour les cinq premières années d'opération.

En 1980, Cèdre Fabre fournit du travail à plus de 60 personnes, dont 42 en usine et une vingtaine en forêt. Le capital-action de la compagnie se chiffre à 250 000\$. Le conseil d'administration compte sept membres, dont trois représentent les travailleurs.

La mise en opération de Cèdre Fabre apporte des retombées intéressantes pour le village. Depuis le début de sa production, une quinzaine de maisons ont été construites à Fabre.

Le succès de Cèdre Fabre est malheureusement de courte durée. Plusieurs facteurs expliquent les problèmes de cette entreprise, dont la qualité moyenne du cèdre et la crise

économique qui sévit à compter de 1982. Les marchés se referment et il devient très difficile d'écouler la production de bardeaux de cèdre. La crise économique affecte l'ensemble du secteur forestier et les répercussions se font sentir durement au Témiscamingue. Les industries Tembec, Scierie Béarn et Temfor ferment temporairement leurs portes, paralysant également le secteur du transport forestier. Les gens de Fabre se serrent les coudes dans le but de relancer Cèdre Fabre. La Caisse populaire de Fabre investit argent et temps, en prêtant le directeur pour travailler à ce dossier. L'usine redémarre sa production quelques années, mais nécessite l'injection de nouveaux capitaux. Rexfor, une société d'état qui contrôle Scierie Béarn, achète Cèdre Fabre et l'opère quelques temps. Mais devant l'insuffisance de la demande pour ses produits

de cèdre, elle ferme définitivement les portes de Cèdre Fabre.

Le secteur forestier amène la création d'entreprises de transformation du bois et permet aussi l'exploitation d'érablières, en particulier celle des Pignons.

3.6. Les érablières.

L'érablière des Pignons est exploitée commercialement depuis le milieu des années 1930. Auparavant, elle appartenait à une famille d'Algonquins, les Jawbone. Ces derniers l'exploitent à des fins personnelles. Ils entaillent deux coteaux d'érables avec des cornets de bouleau. Il s'agit pour eux d'une activité printanière, comme plusieurs autres familles algonquines le font dans la région.



Robert Marcotte, directeur de la scierie, et Pierre Gagnon, président de Cèdre Fabre Inc., devant le premier chargement de bardoux de cèdre vendu à Sovbeq, en octobre 1979.

En 1934, Albert Gagnon se porte acquéreur de ce terrain, qui appartenait aux Jawbone. Il débute la production commerciale d'eau d'érable à cet endroit. On l'appelle la *Sucrerie d'Albert Gagnon*. M. Gagnon organise lentement son érablière et petit à petit, il augmente son équipement. À ses débuts, il achète quelques chaudières d'aluminium et ramasse l'eau d'érable avec des chevaux. Il ramène l'eau à la cabane, qui possède un évaporateur. Lorsque son volume d'eau augmente, il achète de nouvelles chaudières et un deuxième évaporateur. En 1969, il compte 5 400 chaudières pour ramasser l'eau d'érable. M. Gagnon reçoit le public le dimanche pour des parties de tire traditionnelle. Comme publicité, il se rend au village et avertit les gens qu'il recevra le public à son érablière, le dimanche suivant entre 14h00 et 17h00. Il fixe le prix d'entrée à 1,50\$ et les gens peuvent manger de la tire d'érable à volonté. Il vend également du sirop.

Albert Gagnon demeure propriétaire de l'érablière jusqu'en 1969. Il vend alors la propriété, son équipement et les bâtiments à la famille Laforest. Il s'agit de Janel Laforest et deux de ses fils, Michel et Henri. Henri en assume la gérance. Les Laforest modernisent les bâtiments et lui donnent le nom d'*Érablière des Pignons*. Ils poursuivent l'exploitation de l'érablière à la chaudière pendant 10 ans. Ils achètent un *Muskeg* pour faire la tournée des érables et ramasser l'eau. Ils augmentent la production de sirop jusqu'à 450 gallons par année, avec le système à chaudière.

Les préparatifs en vue de la saison des sucres débutent en février. La première étape consiste à faire les sentiers et à vérifier l'état du matériel. Vient ensuite l'entaillage des érables. Ce travail se fait à deux personnes, qui vont en raquettes d'un arbre à l'autre et choisissent l'endroit où faire un trou. Le

premier entaille et le second place le chalumeau. Cette opération se termine vers le 20 mars, au début du printemps. Par la suite, ils accueillent les visiteurs à toutes les fins de semaine. Au menu des repas, on sert des fèves au lard, des grillades, aussi appelées des "oreilles de Christ", des oeufs dans le sirop et des crêpes, sans oublier la tire sur la neige. Les Laforest vendent également du sirop d'érable aux visiteurs.

En 1979, les Laforest modernisent leur entreprise en adoptant un système à tubulure pour recueillir l'eau d'érable. Il s'agit d'un système qui relie tous les érables à une station de pompage centrale et de là, aux évaporateurs pour transformer l'eau en sirop. Ils reçoivent l'aide financière et technique du gouvernement du Québec à cette fin. À la première année d'opération avec ce nouveau système, on s'aperçoit que certains érables fournissent moins d'eau que d'autres. Après examen, on constate le dessèchement des érables dû aux pluies acides. D'année en année, les érables fournissent de moins en moins d'eau, forçant ainsi les Laforest à fermer l'Érablière des Pignons en 1985. Le système à tubulure est démantelé et revendu.

Dans le voisinage de l'Érablière des Pignons, la famille Lapierre opère commercialement depuis 1986 l'*Érablière Léonel Lapierre*. Achetée de Viateur Plasse en 1966, cette entreprise est demeurée familiale pendant 20 ans.

Sur cette note, se termine l'histoire du secteur forestier, principal moteur de l'économie locale avec l'agriculture. Un autre secteur économique s'avère important, le développement minier.



L'Érablière des Pignons, 1969-1984. À cette salle à manger, s'ajoutent une raffinerie et le bâtiment original.



L'Érablière de Denise et Léonel Lapierre, ouverte au public depuis 1986.

Chapitre 4: Le secteur minier et Silver Centre.

Le secteur minier s'avère important de plusieurs façons pour les gens de Fabre. La prospection minière et la mise en valeur des gisements minéraux autour du lac Témiscamingue apportent la construction de villes. Les gens de Fabre y trouvent du travail soit dans les mines ou à la construction de ces villes. Ces dernières constituent aussi un bon marché pour l'écoulement des produits de la ferme. Également, plusieurs fouilles se font dans le canton Fabre, ce qui entraîne une augmentation de l'activité au village. Finalement, des camps miniers se forment du côté ontarien, en face de Fabre. Examinons maintenant le développement minier autour du lac Témiscamingue.

4.1. La prospection minière autour du lac Témiscamingue.

Le Témiscamingue n'est pas reconnu pour son potentiel minier. Il compte certes quelques mines, mais là n'est pas sa marque de commerce. Par contre, la première mine découverte au Canada se situe dans le canton Guigues. Il s'agit d'une mine d'argent dont les Algonquins connaissent l'existence depuis fort longtemps. En 1686, les premiers blancs la découvrent, sous la direction d'un guide algonquin. En effet, l'expédition du Chevalier de Troyes et d'Iberville, dont la principale mission consiste à prendre d'assaut les postes de traite de fourrure à la baie d'Hudson, s'arrête et demande à visiter cette mine, pour en faire rapport au gouverneur de la Nouvelle-France. La mine de Guigues est redécouverte en 1850 et mise en valeur à compter de 1885 par Edward Wright. Il y extrait du plomb et du zinc.

À compter de 1902, la zone de Cobalt, en Ontario, est découverte et mise en valeur aussitôt. Elle renferme de grandes quantités d'argent. Afin de faciliter la mise en valeur de ces gisements et pour favoriser les exportations du minerai, le gouvernement ontarien fait construire, en 1903, une voie ferrée de North Bay à ce secteur: le Temiskaming & Northern Ontario Railway (T. & N. O.). Aussitôt, une ruée est déclenchée et de nombreux mineurs, d'expérience ou improvisés, gagnent ce secteur. À la fin de 1904, 190 tonnes de minerai à haute teneur ont été livrées à la fusion; en juin 1905, on estime la production à 1,5 million \$ et en octobre 1907, 500 compagnies s'activent à Cobalt et Larder Lake. En 1908, les mines emploient 2 500 ouvriers. Le sommet est atteint en 1912 avec 3 500 ouvriers. Le boom minier est de courte durée, la découverte d'or en 1910 dans la zone de Timmins entraîne le déclin des mines d'argent de Cobalt. La vague de prospection se déplace alors vers le nord-est ontarien et au début des années 1920, elle gagne l'Abitibi. Les villes de Rouyn et Noranda se développent à compter de 1924, puis, vient Val-d'Or une dizaine d'années plus tard.

Au tournant du siècle, des prospecteurs tentent aussi leur chance dans le canton Fabre.

4.2. Les essais dans le canton Fabre.

À la fin du 19^e siècle, quelques prospecteurs miniers s'établissent à Fabre dans le but d'y mettre en valeur les gisements argentifères. Malgré leurs efforts, ils n'obtiennent pas la

fortune espérée. En effet, le sous-sol du canton Fabre n'offre pas une quantité suffisante de minerais pour en faire une extraction rentable, comme l'indique la section traitant du potentiel minier du canton. Néanmoins, quelques prospecteurs travaillent et s'établissent dans le canton Fabre.

En 1897, Henri et Noé Timmins débutent leur exploration du canton Fabre. Ils découvrent du cuivre, du cobalt, du nickel et de l'argent. Peu après, ils ouvrent une mine de cuivre à Fabre. D'autres prospecteurs arrivent et s'établissent eux aussi à Fabre. Mentionnons les Steward, Cotrell et Touton. Le petit village de Fabre déborde alors d'activité, propre aux va-et-vient des centres miniers. Un particulier, M. Bertrand, ouvre un hôtel pour accueillir les passants. Il se situe alors sur le terrain de l'épicerie Pelchat.

Cette effervescence est de courte durée. Dès 1904, ces prospecteurs lorgnent du côté ontarien du lac Témiscamingue, particulièrement dans la zone de Cobalt. Ils ferment leurs mines à Fabre pour aller en ouvrir d'autres en Ontario. L'activité diminue considérablement au village de Fabre qui retrouve ses airs de village agricole. Arthur Drouin résume bien, dans l'extrait suivant, l'impact de la fermeture des mines sur l'économie du village de Fabre.

"Quand on est arrivé à Fabre, en 1909, on a pris des mauvaises années, le 'boom' finissait. Il se faisait beaucoup de prospections minières, ils ont fouillé partout dans le canton. Plus tard, les gens de Fabre allaient travailler de l'autre côté du lac, à Silver Centre, ça donnait deux milles pour traverser le lac. Ces mines-là ont fermé elles aussi. Ici à Fabre, il y avait un hôtel et il a fermé deux ans après qu'on est arrivé. C'est dans les années 1910-1911. Il y avait de l'ouvrage de l'autre côté du lac et il se faisait de la prospection ici. Avant, il y avait juste la rue Principale. Il y avait, à cette époque-là,

beaucoup plus de gens dans les rangs qu'au village."
[Arthur Drouin]

La fin des travaux miniers dans le canton Fabre ouvre la voie à une autre époque, le développement de Silver Centre et les retombées à Fabre.

4.3. La mise en valeur de Silver Centre.

Le développement de Silver Centre vient sauver la situation économique pour plusieurs familles de Fabre. On y vend des produits agricoles et, plus important encore, plusieurs s'y établissent en permanence, du moins le temps que se maintient le 'boom' minier.

Silver Centre désigne une agglomération minière qui regroupe plusieurs camps miniers. Elle se situe du côté ontarien du lac Témiscamingue, en face de Fabre, dans le canton South Lorrain. En 1907, cette zone attire l'attention des prospecteurs miniers qui revendiquent au gouvernement ontarien l'ouverture de ce canton à la prospection. On accède à ce territoire de deux façons: d'abord, par le lac Témiscamingue, puis par une route rudimentaire, praticable seulement l'hiver. Aussitôt le feu vert donné par le gouvernement au début de l'année, les prospecteurs jalonnet, en l'espace de six mois, toutes les terres disponibles du canton South Lorrain. Les premières découvertes importantes surviennent en mai 1907 lorsque Norman Maidens trouve une quantité importante d'argent, près du lac Témiscamingue. Une première mine entre alors en activité, la Maidens Mine. Un autre groupe de prospecteurs, formé de Bob Jowsey, Charlie Keeley et John Woods, découvrent un important gisement, situé un peu plus au sud-ouest de la mine Maidens, plus précisément à quatre milles du lac Loon. D'autres mines entrent en production et en février 1910, six mines sont en

activité à Silver Centre. Si en 1907 les activités se situent près des rives du lac Témiscamingue, elles se déplacent rapidement à l'intérieur des terres, près du lac Loon. En 1910, quatre des six mines de Silver Centre se situent à l'ouest du lac Loon: la Keeley, la Frontier, la Wettlaufer et la Belle-Ellen. Ainsi, Silver Centre ne désigne plus les mines en opération près de la rive, mais bien celles situées à l'intérieur des terres. La carte 3 illustre l'emplacement de Silver Centre dans le canton South Lorrain en 1910.

Pour accéder à Silver Centre, qui se situe à 18 milles de la ville de Cobalt, le gouvernement fédéral fait construire un quai près du site des premières découvertes faites par Maidens. À compter de 1908, la population augmente rapidement et de petits camps miniers apparaissent autour des mines. Au milieu des années 1910, le gouvernement de l'Ontario fait construire une route, reliant ce centre à Cobalt. La période de la Première Guerre mondiale ralentit considérablement l'activité minière à Silver Centre. L'activité reprend de plus belle à compter de 1920 et de nouvelles découvertes sont mises à jour en 1921. Les années suivantes marquent l'apogée de Silver Centre. La population atteint son sommet avec 900 personnes. En 1924, un embranchement du T. & N. O. relie Silver Centre à Cobalt et le chemin de fer offre un service quotidien. Des écoles sont construites pour les enfants des familles qui y demeurent. Du côté religieux, un curé-résident dessert ce centre minier, les premières années, puis la mission est desservie par le curé de North Cobalt et par le curé de Fabre. Dans le domaine des sports, Silver Centre compte deux équipes de hockey de premier plan et une équipe de balle qui remporte le championnat du nord ontarien trois années de suite. Le Canadien de Montréal joue la première partie de son existence contre les Silver Kings de

Cobalt, au vieil arena Jubilee de Montréal, le 5 janvier 1910.

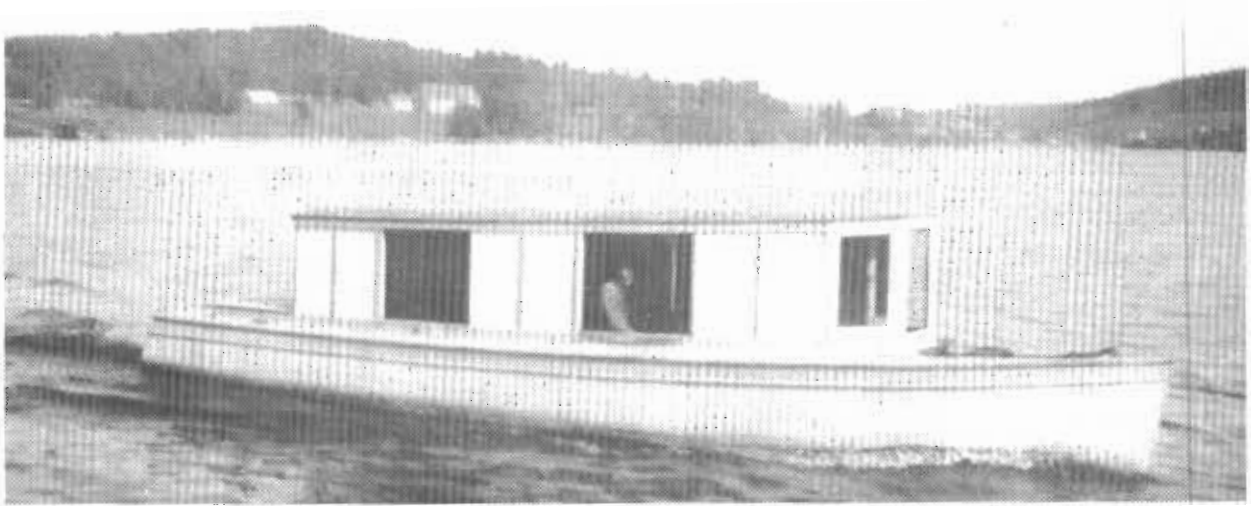
Silver Centre connaît son apogée au début des années 1920. Par la suite, le déclin se fait entre 1926 et 1929: la population diminue de moitié, le chemin de fer dessert Silver Centre seulement trois fois par semaine, seules les mines Keeley et Frontier poursuivent leurs activités, les autres (Wettlaufer, Trout Lake, Currie, Belle-Ellen, Harris) étant fermées depuis quelques années. Après la crise économique, les mines produisent sporadiquement, pour cesser définitivement leurs opérations en 1934.

Plusieurs familles de Fabre profitent des années d'opération de Silver Centre pour y trouver de l'emploi. Certains s'embauchent comme mineurs, comme par exemple les Samson, Desrochers, Lavoie, Bourgeois, Pellerin, Saumure, Chalifoux. D'autres se lancent dans le commerce. C'est le cas notamment de la famille Eugène Provencher, qui récemment arrivée à Fabre en provenance des États-Unis, décide d'aller à Silver Centre tenir une maison de pension, une épicerie, une mercerie et un bureau de poste. Plus tard, Paul Marsan y opère également un magasin général. Pour les agriculteurs de Fabre, il s'agit également d'un bon marché pour écouler les surplus de récoltes et les quelques animaux dont ils disposent. Honoré Charland travaille à Silver Centre comme menuisier. Étant en bon terme avec les dirigeants des mines, il agit comme intermédiaire entre eux et les agriculteurs de Fabre. Il achète des pommes de terre, des porcs et du bois de mine pour les compagnies minières.

Le transport des personnes et des marchandises se fait à bord du *Météor*, du *Silverland* ou du *Temiskaming*. Beaucoup de gens y travaillent durant la semaine et voyagent les fins de semaine entre Silver Centre et Fabre.

L'été, la traversée se fait à bord de ces bateaux ou encore à bord des bateaux d'Albert ou Baptiste Lavallée. Il suffit de placer un drapeau près du quai et un de ces derniers, comprenant le message, va chercher les personnes désireuses de regagner Fabre. L'hiver, le transport se fait sur la glace. L'automne et le printemps, pendant la période de prise et

de fonte des glaces, les gens ne peuvent traverser. Certains se risquent tard à l'automne mais terminent leur voyage au fond de l'eau, la glace n'étant pas suffisamment prise pour supporter la voiture ou les chevaux. Mentionnons, parmi les personnes décédées en tentant de traverser à Fabre, Napoléon Manseau, en 1922, et la famille Aldéric Racicot, en 1927.

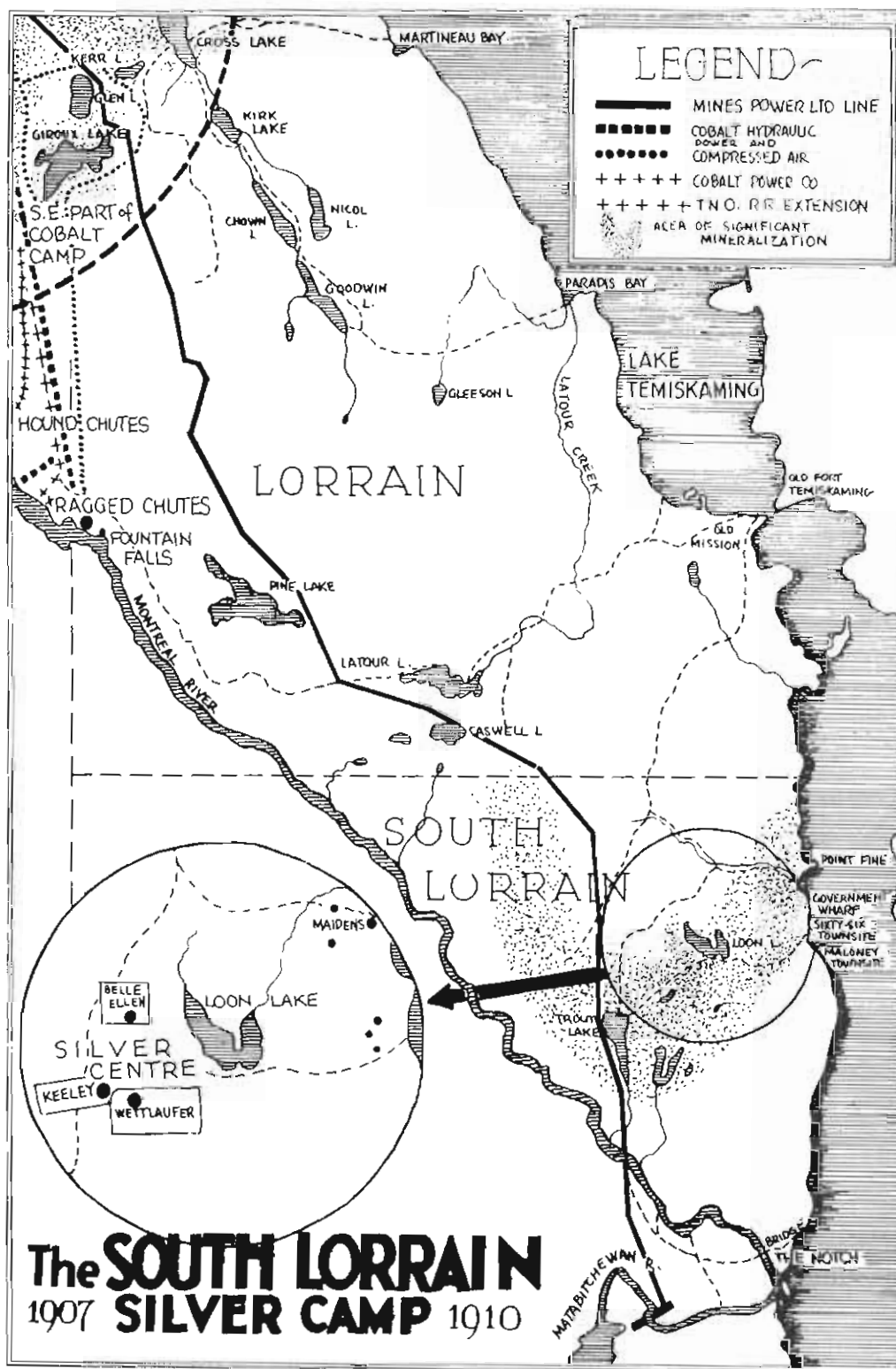


À bord de son bateau, Albert Lavallée voyage les hommes entre Fabre et Silver Centre.



Équipe sortant l'auto du lac Témiscamingue dans laquelle se sont noyés Desneiges et Aldéric Racicot, leurs trois enfants et Antoine, frère de Desneiges. La tragédie eut lieu le 31 décembre 1927.

Carte 3: Les camps miniers à Silver Centre



Source: George L. Cassidy, Arrow North. The Story of Temiskaming, p. 196.

Chapitre 5:

Le commerce, les communications et les services.



Le magasin général Joseph-Louis (J.L.) Pellerin vers 1926. À gauche, le magasin Albéric Barbe, à droite la boutique de forge d'Edouard Ringuette et en arrière, celle de Médor Godin.

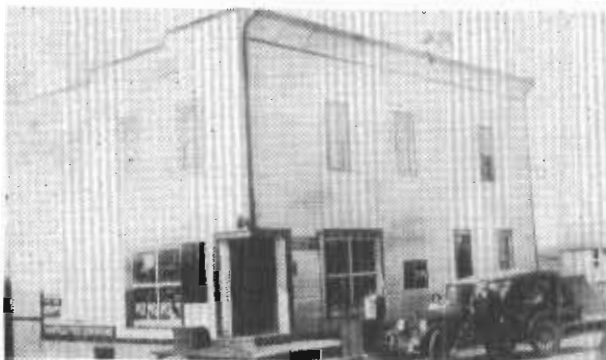
Cette section porte sur l'économie locale et traite de plusieurs éléments. Pour débiter, commençons par le commerce où l'on retrouve les différents types de commerçants de Fabre. Ensuite, viennent les communications, dont les transports publics soit la navigation et le chemin de fer, puis le site Topping et les films tournés à cet endroit et finalement, une des plus belles réussites de coopération, la Caisse populaire de Fabre.

5.1. Le commerce et les activités commerciales.

Dès la fondation du village, des commerces ouvrent leurs portes à Fabre. Les premiers commerces sont ni plus ni moins des services essentiels pour les colons. Au magasin général, on trouve tout ce qu'il faut pour la famille: nourriture, vêtements, objets divers. Une boutique de forge ouvre aussi ses portes, rendant d'immenses services quotidiens aux agriculteurs. Il y a aussi un bureau de poste, qui change d'endroit au gré des élections, une salle de billard, un salon de barbier, bref les commerçants tentent d'offrir les mêmes services que l'on retrouve dans les villages du sud de la province. Au fur et à mesure qu'augmente la population, des commerces s'ouvrent à l'extérieur du village, dans les rangs

les plus peuplés. Plusieurs commerçants se succèdent au fil des cent ans de Fabre. Simone Turcotte en fait une bonne description.

"Concernant les commerces, il y avait Jos Pellerin et Mme Barbe, qui se faisaient une concurrence de chaque côté du chemin. Un bout de temps, Mme Barbe avait le bureau de poste, puis après, c'était au tour de Jos Pellerin. Il y avait de la politique dans l'attribution du bureau de poste. Un peu plus tard, Victor Toupin est embauché comme commis par Mme Barbe et il achète le magasin. Louis Valiquette vendait un peu de marchandises, comme des conserves, et faisait aussi le marché. Jos Turcotte tenait un petit restaurant où est l'hôtel Fabre aujourd'hui; il y avait une table de pool et un salon de barbier. Il y avait aussi le magasin à Fabre Station, opéré par Paul-O. Goulet qui était aussi l'agent de station et y tenait un bureau de poste. Il achetait beaucoup de choses, comme du bois de papier qu'il revendait et expédiait par chemin de fer. Plusieurs familles y demeuraient et il y avait une école. Au village, il y avait une fabrique de portes et fenêtres. M. Déselliers faisait des armoires, de très belles armoires, des portes et des fenêtres. Il a vendu sa boutique à Méric Lapierre fils, qui l'a exploitée quelques années, puis il est allé faire de la prospection. Ensuite, cette boutique a été abandonnée. Il y avait



1920—M. & Mme Albéric Barbe devant leur magasin général. Ils sont fiers de leur "Baby Grand Chevrolet".



Maison familiale de Louis Valiquette, habitée aujourd'hui par son petit-fils Aurèle et sa famille. À l'époque, c'était une épicerie-boucherie.

aussi la beurrerie qui était importante. Au milieu des années 1930, plusieurs familles demeuraient à Mazenod: Lavallée, Authier, Gaudet, Lacroix, Gaudreault, Charron, Drouin, Ouellette, Gauthier, Denis, Laforest (Adélarde, Trefflé et Chester) et les Martel, descendants de Rémi Martel qui demeuraient à la Pointe Martel. Joseph Authier faisait le marché. Il avait un petit magasin et tenait un petit hôtel appelé Hôtel des Pins. C'était assez important pour qu'il y ait un bureau de poste, tenu par la famille Joseph Authier, et une école qui fut active plusieurs années. [Simonne Turcotte]

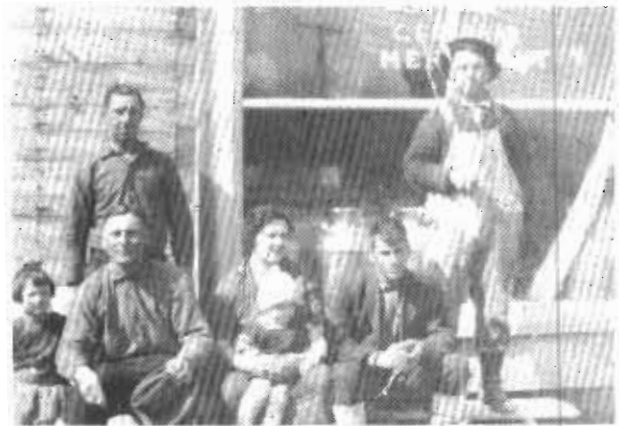


Les deux commis du coin: Léonel Toupin et Amédée Pellerin.



Paul Marsan, 17 ans, dans la "pool room" chez Eusèbe Lemieux. Elle a été détruite par un incendie en mars 1923.

Les magasins généraux et les boutiques de forge constituent les lieux de rassemblement populaire. On y discute politique, température, agriculture, chevaux, on y joue aux cartes, etc... Situés au coeur du village, ces commerces occupent aussi une place centrale dans la vie sociale de cette époque.



Paul-O. Goulet, marchand général à la station vers 1927. Debout de g. à d.: Alexandre Pellerin et Irenée Lapointe. Assis: Laurette Goulet, Paul-Oliva, Laura et son fils Léo et Raoul Peichat.



Hôtel des Pins construit au début des années 1920 par Joseph Authier et vendu par la suite à Jean-Edouard Gibson.



Jean-Edouard Gibson dans sa boutique de forge.

Fabre, son histoire et ses gens, 1890-1990

Parmi les autres types de commerces, mentionnons les maquignons qui achètent des chevaux pour les revendre. Il y a aussi des commerçants qui achètent le bois de papier et divers produits agricoles, comme le foin, le grain, les pommes de terre, et les revendent. Dans ce genre de commerce, deux noms res-

sortent davantage: Achille Verhelst et Paul-O. Goulet.

À titre indicatif, le tableau 10 mentionne les noms et types de commerces que l'on retrouve à Fabre de 1890 à 1990. Sans être exhaustif, il possède cependant l'avantage de fournir la liste des commerces de la localité.

Tableau 10: Les commerçants de Fabre

Type de commerce	Propriétaire
Magasin général magasin de meubles	Albéric Barbe; Victor Toupin. Gérard Samson.
Magasin général	Joseph-Louis Pellerin; Amédée Pellerin; Jean-Yves Pellerin.
Magasin général	Adélard Lacombe; Janel Laforest.
Magasin général (Station) dépanneur et coupons	Paul-O. Goulet. Camille Manseau.
Épicerie Ritchot	Louis Gagnon; Émilien Samson; Jean-Guy Brassard; Paul Plante; Yvonne Pineault; Émilien Lapierre; Raoul Gagnon; Richard Ritchot.
Restaurant-dépanneur devenu hôtel en 1962	Jos Turcotte; Alfred Valiquette; Yves Valiquette. Yves Valiquette; Jean-Marie Laforge; Jean-Paul Fleurent; Gaston Champion; Alfred Goulet; Ubald Riopel; Émilien Lapierre.
Hôtel des Pins	Joseph Authier
Hôtel Épicerie-boucherie	Hormidas Ouimette; Joseph Bérubé; H. Lacasse; Félix Bertrand. Hervé Pelchat; Didace Goulet; Georges Lacasse; Odias Desrochers; Yvonne Pelchat; transformée en maison privée en 1985.
Restaurant	Adélard Lacombe; Anna Roberge; Ovide Labonté; Alfred Clouâtre; Léo Desrochers; Sylvio Pelchat; André Julien; Yvonne Pineault; Raymond Demers; Roger Plante; Serge Plante; Yvon Desrochers; Donald Desrochers; Aurel Pelchat; Lotti Huser; Serge Desrochers.
Épicerie-boucherie	Louis Valiquette.
Dépanneur	Émilie Goulet; Émile Descôteaux.
Dépanneur	Olivine Gagnon.
Dépanneur	Alphonse Lapierre.
Salle de dépeçage de viande	Claude Langevin.

Coupons	Anita Bellehumeur.
Coupons	Émelda Plasse.
Coupons	Lucie Turcotte.
Boutique de forge devient garage	Pierre Gagnon. Garage Fabre; Rémi Desrochers; Gilles Paquette.
Garage	Ernest Gagné.
Garage G. Larochelle	Gilbert Larochelle.
Station Service Larochelle	Adélarde Larochelle; Réjean Larochelle.
Atelier réparations et services	Jean-Claude Drouin.
Sellier	Omer Bergegon.
Coiffeuse	Marie-Ange Laforest; Olivine Gagnon; Lise P. Perreault; Lise Plante; Thérèse Larochelle; Nicole D. Larochelle; Francine Lapierre.
Barbier	Jos Turcotte; Réal Charland; Eusèbe Lemieux; Ovide Labonté; Alfred Valiquette; Janel Laforest; André Julien; Yves Valiquette; Jean Pineault.
Forgeron	M. Lacasse; Napoléon Dallaire; Médor Godin; Médor Racicot; H. Ménard; Édouard Ringuette; Armand Gauthier; Édouard Gagnon; Jean-Édouard Gibson; Ange-Aimé Drouin.
Machines aratoires	Alfred Valiquette (Massey-Harris); Garage Fabre (Case).
Autos neuves et usagées	Garage Fabre (Studebaker).
Motoneiges	Garage Larochelle (Snow Jet); Garage Fabre (Bombardier).
Boulangier	M. Savoie; Lucien Girard; Henri Cadotte.
Manufacture portes et fenêtres	Delphis Déselliers; Mérielle Lapierre; Jean-Édouard Gibson; Elphège Provencher.
Taxi	Alfred Valiquette; Ovide Labonté; Henry Goulet.
Taxi auto-neige	Pierre Gagnon; Jean-Édouard Gibson; Paul-O. Goulet.
Bureau de poste	Joseph-Louis Pellerin; Albéric Barbe; Victor Toupin; Joseph Authier; Paul-O. Goulet; André Charland; Marie-Rose Lapierre; Yvonne Pelchat.
Cordonnerie	Isidore Beauchamp.
Boucherie	Didace Goulet.
Cribblage des semences	Félix Lapierre.
<i>Compilation: Comité du Centenaire de Fabre.</i>	

Fabre, son histoire et ses gens, 1890-1990

Avec l'évolution technologique, certains commerçants doivent réajuster leur tir en fonction des demandes nouvelles. Au tournant des années 1930 et 1940, le métier de forgeron n'est plus aussi essentiel qu'il l'était une décennie auparavant. Pierre Gagnon, qui achète une boutique de forge en 1930, doit, un peu plus tard, laisser cette pratique traditionnelle au profit du métier de mécanicien. Les automobiles et la machinerie agricole remplacent alors l'utilisation de chevaux et voitures. Leur entretien diffère considérablement.

À compter du début des années 1950, les données changent quelque peu pour le commerce à Fabre. Ainsi, au début des années 1960, le magasin de Fabre Station doit fermer ses portes à la suite du départ de plusieurs

familles de cet endroit. Avec la fermeture de ce commerce, c'est toute une page d'histoire de la vie socio-économique de Fabre Station qui est tournée.

En 1962, la localité de Fabre compte deux marchands généraux, trois épiceries, deux garages, un marchand de meubles, un restaurant, un hôtel, deux barbiers, une buanderie coopérative et une caisse populaire.

De tous les commerces de Fabre fondés au début du siècle, un seul demeure encore aujourd'hui une entreprise familiale: le magasin Pellerin, propriété actuellement de Jean-Yves Pellerin. Il s'agit de la troisième génération à exploiter ce commerce, qui s'élève sur le site original du tout premier magasin général, ouvert en 1903.



1949—Épicerie d'Hervé Pelchat, transformée en résidence familiale depuis 1985.



Magasin général opéré par Pierrette et Jean-Yves Pellerin.



Magasin de Germaine et Louis Gagnon en 1950. Vendu à Léoze et Emilien Samson, ce commerce est aujourd'hui géré par Gilberte et Richard Ritchot.



Gilberte et Richard Ritchot, propriétaires de cette épicerie.



Restaurant Fabre, propriété de Serge Desrochers.



Manoir Fabre, propriété d'Emilien et Yoette Lapierre.



Station Service Larochelle, propriété de Réjean Larochelle.



Garage Fabre, propriété de Stéfanie Riedel et Gilles Paquette.



Atelier de réparation et service, propriété de Jean-Claude Drouin.



Transport B. Desrochers Inc., propriété de Bernard Desrochers et Nicole Goulet.



Gilles et Roch posent fièrement sur le tracteur "Case". Le garage Fabre a été aussi concessionnaire de voitures "Studebaker" et de motoneige "Bombardier".



La machinerie de Gilbert Larochelle, entrepreneur de chemins d'hiver.



La compagnie de transport Lapierre (Fabre) Inc. Les conducteurs sont de g. à d.: Denis Lapierre, Richard Perron, Léon Larochelle et Victor Lapierre.

5.2. Les transports publics.

Deux secteurs retiennent ici l'attention: la navigation et le chemin de fer. Tous deux jouent un rôle de premier plan dans le développement socio-économique de Fabre. Ils permettent l'échange de marchandises entre les villages du Témiscamingue.

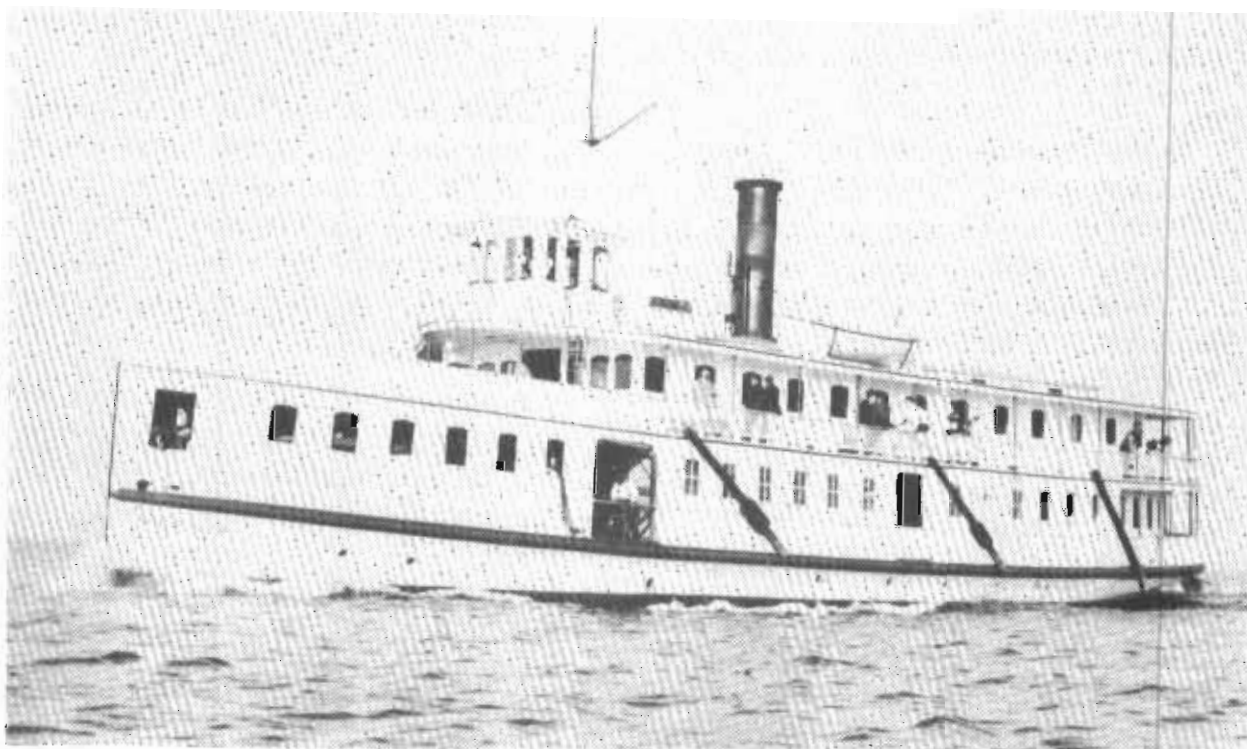
5.2.1. La navigation.

La navigation commerciale sur le lac Témiscamingue débute avec la mise en service du Mattawan en juin 1882 par Olivier Latour. Ce bateau à vapeur transporte les marchandises et les passagers en plus de servir au remorquage du bois. Lorsque débute la colonisation du Témiscamingue en 1886, Latour met en service un autre bateau à vapeur pour le transport des colons, cette fois-ci sur le lac Sept-Lieues, entre Mattawa et Témiscaming. Pendant l'hiver 1886-1887, la Société de colonisation du lac Témiscamingue fait construire

un bateau à vapeur dans le but de transporter colons et marchandises. Il entre en opération en 1887 et porte le nom de *La Minerve*.

Après une saison de navigation, la Minerve s'échoue et subit quelques dommages. La Société de colonisation le vend à Alex Lumsden, qui lui apporte plusieurs modifications pendant l'hiver 1887-1888. Lumsden fait enlever la roue arrière et la remplace par un propulseur, fait agrandir la cabine principale et ajouter des salles de réception sur le pont supérieur. Il rebaptise le bateau du nom de *Météor*. Celui-ci devient la pièce principale de sa compagnie de navigation qui porte le nom de *Lumsden Steamboat Line Limited*. Lumsden possède également un autre bateau, *L'Argo*. Il acquiert le *Temiskaming* en 1898.

En 1904, après le décès d'Alex Lumsden, la Temiskaming Navigation Company acquiert ses bateaux de transport de marchandises et de passagers, tandis que la I.C.O. achète ses



Le Météor fait le transport des passagers et de la marchandise sur le lac Témiscamingue.

5.2.2. Le chemin de fer.

La construction du chemin de fer au Témiscamingue se fait en trois étapes. D'abord, la Société de colonisation fonde une filiale dont le but est de construire de petites voies ferrées en bois le long des rapides entre Mattawa et Témiscaming. Cette compagnie voit le jour en 1886 et porte le nom de la Compagnie de chemin de fer de Témiscamingue. Ce système de voie ferrée fonctionne de façon artisanale puisque des chevaux tirent les tramways le long des rapides. L'ouverture officielle de l'ensemble de cette ligne date du 9 juin 1888. Le 29 juillet 1891, le Canadian Pacific Railway (CPR) se porte acquéreur de l'ensemble de ces infrastructures. Il continue de les utiliser, parallèlement aux travaux de construction d'une voie ferrée standard qui débutent en 1894. À l'automne 1895, le CPR inaugure sa nouvelle ligne qui relie désormais directement Mattawa à Témiscaming. En 1896, il fait construire un tronçon entre Témiscaming et Kipawa.

Ensuite, en 1901, le CPR fonde une filiale, nommée l'Interprovincial & James Bay Railway (I. & J.B.R.), dans le but de continuer la voie ferrée de Témiscaming à la rivière des Quinze. Sa charte l'autorise également à poursuivre cette voie ferrée jusqu'au lac Abitibi et de là, à la baie James. Il faut attendre jusqu'en 1912 avant que des travaux ne démarrent. Cette année-là, l'I. & J.B.R. reçoit une subvention du gouvernement fédéral pour poursuivre la voie ferrée jusqu'à Ville-Marie, en passant par Fabre. En septembre, la compagnie alloue un premier contrat qui prévoit la construction sur une distance de 10 milles, soit de Témiscaming à Opémican. Par la suite, le déclenchement de la Première Guerre mondiale met en veilleuse la poursuite du projet.

Finalement, au début des années 1920,

l'I. & J.B.R. entreprend la construction de la voie ferrée jusqu'à Angliers. À cette époque, plusieurs facteurs motivent ces travaux, dont la construction du moulin de pâtes à papier à Témiscaming. Il n'y a aucune route reliant Témiscaming à Ville-Marie et la compagnie papetière, la Riordon Pulp & Paper Co., doit expédier beaucoup de marchandises à son dépôt d'Angliers. Également, le chemin de fer permet à cette compagnie d'acheter le bois de papier coupé sur les boisés des agriculteurs de la région. Elle fait construire plusieurs voies d'évitement le long du trajet et y laisse des wagons dans lesquels les agriculteurs mettent leur bois. Les travaux de construction de la voie ferrée de Témiscaming à Angliers, avec un embranchement à Ville-Marie débutent en 1921. En octobre 1922, 1 200 travailleurs s'affairent à ce projet. Le 1er juillet 1922, l'I. & J.B.R. cède sa charte au CPR, qui reçoit l'autorisation d'ouvrir cette nouvelle ligne de chemin de fer le 12 décembre 1923. Le CPR exploitera ce chemin de fer jusqu'au début des années 1980.

Un des impacts les plus importants du chemin de fer pour les agriculteurs s'avère l'ouverture d'un marché pour le bois à papier, jusque-là, inexistant. En effet, avec le prolongement de la voie ferrée sur le territoire témiscamien, les agriculteurs de Fabre peuvent désormais couper le bois de papier sur leur lot et le vendre au moulin à Témiscaming. Ces marchés potentiels existent depuis la construction de ce moulin en 1917, sauf qu'aucun moyen de transport n'était mis à la disposition des agriculteurs. Au lieu d'aller aux chantiers pendant l'hiver et de laisser leur femme et leurs enfants seuls avec la ferme, les agriculteurs peuvent rester chez eux et bûcher sur leur lot.

Le chemin de fer facilite l'expédition et la réception des marchandises pour les agriculteurs et les commerçants. Sans ouvrir de

Commerce, communications et services

nouveaux débouchés, le chemin de fer possède au moins l'avantage de fonctionner à l'année longue et de briser l'isolement que vivait Fabre à chaque printemps et à chaque automne.

Les premières retombées économiques de la construction du chemin de fer ne tardent pas à se faire sentir à Fabre. Quelques personnes s'embauchent pour la construction de la voie ferrée et se joignent au groupe d'immigrants, déjà au service de la compagnie ferroviaire. Des agriculteurs, comme Jean Gagnon par exemple, vendent du foin, de l'avoine et des pommes de terre aux entrepreneurs, pour nourrir leurs animaux et leurs employés. D'autres transportent du matériel, avec leurs chevaux, pour le compte de la compagnie.

À son retour des chantiers avec sa femme au printemps 1922, Paul-O. Goulet décide de construire une maison de pension près de l'emplacement de la future gare. Il érige une maison à deux étages et le jeune couple, qui

compte alors un enfant, héberge les travailleurs de la voie ferrée. Mme Goulet, Laura Pellerin de son nom de fille, garde les ingénieurs et les travailleurs en pension tandis que Paul fait du taxi avec sa Ford. Les débuts de la maison de pension Goulet s'avèrent très modestes. Mme Goulet garde de 20 à 30 hommes, à qui elle doit faire les repas. Elle possède un poêle à deux ponts et, comme *frigidaire*, un amas de blocs de glace enfouis dans du bran de scie à l'intérieur d'une remise en arrière de la maison. Les ingénieurs de la compagnie lui donnent par la suite, un grand poêle à six ronds. Les armoires sont assez rudimentaires: des caisses d'oranges vides, empilées les unes sur les autres. Il n'y a pas de chambre de bain, les hommes font leur toilette dans le ruisseau qui passe à proximité. L'automne marque la fin des travaux et la fermeture temporaire de la maison de pension Goulet. Paul et Laura retournent aux chantiers pour faire la cuisine et se ramasser un peu d'argent pour investir dans la maison de pension.



Fabre, son histoire et ses gens, 1890-1990

Aux premiers beaux jours du printemps 1923, ils retournent à la station, reprendre leur besogne. À la maison de pension, ils ajoutent un commerce. On y retrouve un restaurant, une épicerie avec quelques tablettes et un comptoir. Les pensionnaires se font de l'alcool dans les bois, ce qui amène souvent de la bataille entre les travailleurs de différentes nationalités: Italiens, Finlandais, Russes, Canadiens-anglais. Les gens gagnent de bons salaires et il n'y a pas beaucoup d'endroits où dépenser leur argent. Ils travaillent 10 heures par jour et fournissent un bon coup de main aux Goulet: ils apportent des lits pour les pensionnaires, séparent la maison en deux par une cloison, une moitié pour le magasin et une autre pour la maison. Au deuxième, une pièce est fermée pour en faire une chambre à coucher. À l'automne, les travaux cessent à nouveau et les pensionnaires s'en vont. Avec l'argent gagné, les Goulet épaississent les murs

de la maison et achètent un peu de marchandise pour le magasin. C'est ainsi que démarrent la maison de pension et le magasin Goulet. Un peu plus tard, s'ajoute la gare du chemin de fer. Par la suite, les affaires marchent rondement et Fabre Station devient un endroit très fréquenté.

La construction du chemin de fer se termine en 1923 et Paul-O. Goulet est nommé surveillant pour le fret, agent d'express pour un train par jour et responsable pour l'entretien de la station. Cela attire des clients pour le commerce, puisqu'à compter de l'ouverture de la ligne de chemin de fer, en 1923, tout le transport des marchandises se fait par train. Les gens se rendent à Fabre Station pour expédier ou recevoir de la marchandise et profitent de l'occasion pour arrêter au magasin Goulet. Paul-O. Goulet vend également du bois à papier à la C.I.P. Il achète le bois des



5.2. Les transports publics.

Deux secteurs retiennent ici l'attention: la navigation et le chemin de fer. Tous deux jouent un rôle de premier plan dans le développement socio-économique de Fabre. Ils permettent l'échange de marchandises entre les villages du Témiscamingue.

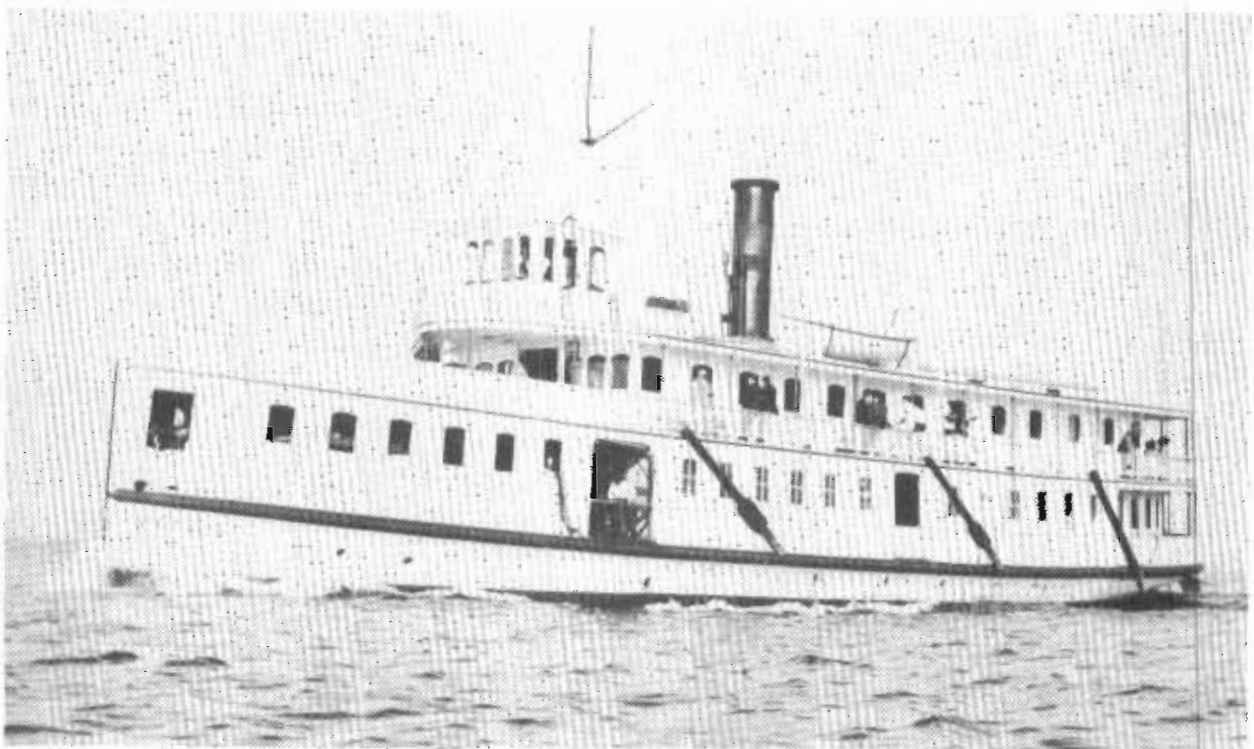
5.2.1. La navigation.

La navigation commerciale sur le lac Témiscamingue débute avec la mise en service du Mattawan en juin 1882 par Olivier Latour. Ce bateau à vapeur transporte les marchandises et les passagers en plus de servir au remorquage du bois. Lorsque débute la colonisation du Témiscamingue en 1886, Latour met en service un autre bateau à vapeur pour le transport des colons, cette fois-ci sur le lac Sept-Lieues, entre Mattawa et Témiscaming. Pendant l'hiver 1886-1887, la Société de colonisation du lac Témiscamingue fait construire

un bateau à vapeur dans le but de transporter colons et marchandises. Il entre en opération en 1887 et porte le nom de *La Minerve*.

Après une saison de navigation, la *Minerve* s'échoue et subit quelques dommages. La Société de colonisation le vend à Alex Lumsden, qui lui apporte plusieurs modifications pendant l'hiver 1887-1888. Lumsden fait enlever la roue arrière et la remplace par un propulseur, fait agrandir la cabine principale et ajouter des salles de réception sur le pont supérieur. Il rebaptise le bateau du nom de *Météor*. Celui-ci devient la pièce principale de sa compagnie de navigation qui porte le nom de *Lumsden Steamboat Line Limited*. Lumsden possède également un autre bateau, *L'Argo*. Il acquiert le *Temiskaming* en 1898.

En 1904, après le décès d'Alex Lumsden, la Temiskaming Navigation Company acquiert ses bateaux de transport de marchandises et de passagers, tandis que la I.C.O. achète ses



Le Météor fait le transport des passagers et de la marchandise sur le lac Témiscamingue.



Mme Médor Racicot (Joséphine Joly) travaille sur le Météor avec ses filles. De g. à d.: Gracioza, Lucienne, Desneiges et une cousine Racicot.



Lucienne Racicot, à gauche, et Marie Laforest, deux employées sur le Météor vers 1917.

bateaux de drave. La Temiskaming Navi. Co. regroupe des intérêts financiers ontariens et québécois. Elle opère les bateaux sur le lac Témiscamingue jusqu'en 1916, lorsqu'elle les vend à la Compagnie de Navigation de Ville-Marie.

Selon un horaire publié par la Compagnie de Navigation de Ville-Marie en 1916, le Météor fait trois voyages par semaine entre Haileybury et Témiscaming. Ces voyages se font les lundis, mercredis et vendredis. Ces journées-là, le Météor part d'Haileybury à 7h30 en direction de Ville-Marie. De là, il continue son parcours et arrête successivement à Fabre, à la rivière Montréal, à Silver Centre, à McLaren's Bay et arrive finalement à Témiscaming vers 14h00. Les mardis et les jeudis, le Météor part de Témiscaming, en direction d'Haileybury, après l'arrivée du train du matin. Les samedis, il quitte le quai de Témiscaming à 12h00, fait escale aux localités mentionnées précédemment et amarre à Haileybury vers 18h00. Les dimanches, le

Météor fait la navette entre Haileybury et Ville-Marie seulement; il quitte alors la première localité à 13h00, puis repart de Ville-Marie à 18h00. Des repas sont servis pendant le trajet.

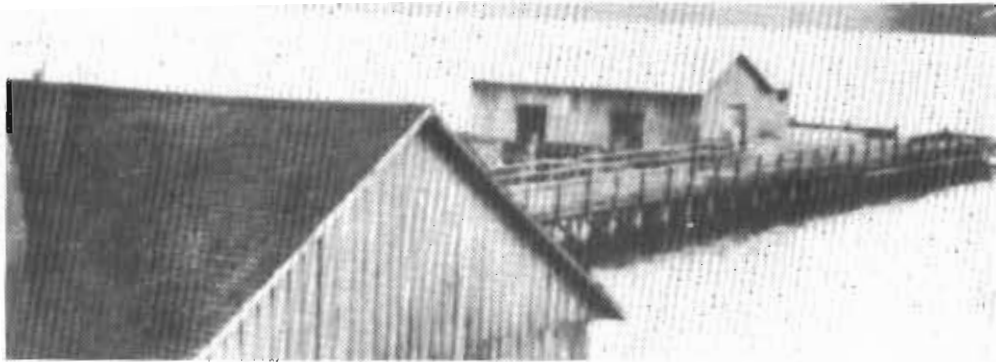
La vie sociale est aussi active sur le Météor. Les propriétaires du bateau organisent chaque fin de semaine une croisière de nuit, communément appelée *Moonlight Party*. Des gens de l'Ontario et du Québec s'y retrouvent et naviguent au son de la musique de 18h00 à 23h00.

Le gouvernement fédéral fait construire le quai de Fabre en 1906. Il prend cette décision à la suite de l'augmentation du volume de marchandises et du nombre de passagers qui transigent à Fabre. Auparavant, les employés des bateaux déposaient tout leur chargement sur la grève. Les colons s'y rendaient pour prendre leur marchandise. Le gouvernement nomme un agent de la navigation en 1906, Auguste Pellerin. Il se crée un centre nerveux socio-économique autour du nouveau quai.

Auguste Pellerin démarre un commerce de grain, de foin, de farine, de pommes de terre et d'animaux près du quai. Amédée Pellerin et sa femme y ouvrent une maison de pension pour accueillir les visiteurs et les passants, principalement des prospecteurs miniers et des commerçants. Le gouvernement fédéral érige aussi des entrepôts pour abriter les marchandises et les animaux qui arrivent ou qui partent avec le bateau. Le temps fort des activités commerciales au quai de Fabre se situe à l'automne avec l'expédition des produits de la ferme en direction d'Haileybury, de Silver Centre ou de Témiscaming. Pendant l'été, les équipes de baseball prennent le

bateau pour rendre visite à leurs compétiteurs. Les équipes de Fabre et de Silver Centre s'affrontent à plusieurs reprises et de nombreux partisans accompagnent leur équipe lors des voyages.

La navigation commerciale sur le lac Témiscamingue décline au début des années 1920, devant l'arrivée du chemin de fer sur le territoire témiscamien. Le transport par chemin de fer s'avère plus pratique et de plus, les bateaux de bois prennent de l'âge et nécessitent de coûteux investissements pour les maintenir en activité. L'arrivée du chemin de fer entraîne la disparition de la navigation commerciale dans la région.



Le quai de Fabre sur la terre d'Amédée Pellerin (père) au début du siècle. On y ajoute ensuite un grand hangar pour les marchandises.



Quai de Fabre, où sont arrivés plusieurs des nos défricheurs.

5.2.2. Le chemin de fer.

La construction du chemin de fer au Témiscamingue se fait en trois étapes. D'abord, la Société de colonisation fonde une filiale dont le but est de construire de petites voies ferrées en bois le long des rapides entre Mattawa et Témiscaming. Cette compagnie voit le jour en 1886 et porte le nom de la Compagnie de chemin de fer de Témiscamingue. Ce système de voie ferrée fonctionne de façon artisanale puisque des chevaux tirent les tramways le long des rapides. L'ouverture officielle de l'ensemble de cette ligne date du 9 juin 1888. Le 29 juillet 1891, le Canadian Pacific Railway (CPR) se porte acquéreur de l'ensemble de ces infrastructures. Il continue de les utiliser, parallèlement aux travaux de construction d'une voie ferrée standard qui débutent en 1894. À l'automne 1895, le CPR inaugure sa nouvelle ligne qui relie désormais directement Mattawa à Témiscaming. En 1896, il fait construire un tronçon entre Témiscaming et Kipawa.

Ensuite, en 1901, le CPR fonde une filiale, nommée l'Interprovincial & James Bay Railway (I.& J.B.R.), dans le but de continuer la voie ferrée de Témiscaming à la rivière des Quinze. Sa charte l'autorise également à poursuivre cette voie ferrée jusqu'au lac Abitibi et de là, à la baie James. Il faut attendre jusqu'en 1912 avant que des travaux ne démarrent. Cette année-là, l'I.&J.B.R. reçoit une subvention du gouvernement fédéral pour poursuivre la voie ferrée jusqu'à Ville-Marie, en passant par Fabre. En septembre, la compagnie alloue un premier contrat qui prévoit la construction sur une distance de 10 milles, soit de Témiscaming à Opémican. Par la suite, le déclenchement de la Première Guerre mondiale met en veilleuse la poursuite du projet.

Enfin, au début des années 1920,

l'I.&J.B.R. entreprend la construction de la voie ferrée jusqu'à Angliers. À cette époque, plusieurs facteurs motivent ces travaux, dont la construction du moulin de pâtes à papier à Témiscaming. Il n'y a aucune route reliant Témiscaming à Ville-Marie et la compagnie papetière, la Riordon Pulp & Paper Co., doit expédier beaucoup de marchandises à son dépôt d'Angliers. Également, le chemin de fer permet à cette compagnie d'acheter le bois de papier coupé sur les boisés des agriculteurs de la région. Elle fait construire plusieurs voies d'évitement le long du trajet et y laisse des wagons dans lesquels les agriculteurs mettent leur bois. Les travaux de construction de la voie ferrée de Témiscaming à Angliers, avec un embranchement à Ville-Marie débutent en 1921. En octobre 1922, 1 200 travailleurs s'affairent à ce projet. Le 1er juillet 1922, l'I.&J.B.R. cède sa charte au CPR, qui reçoit l'autorisation d'ouvrir cette nouvelle ligne de chemin de fer le 12 décembre 1923. Le CPR exploitera ce chemin de fer jusqu'au début des années 1980.

Un des impacts les plus importants du chemin de fer pour les agriculteurs s'avère l'ouverture d'un marché pour le bois à papier, jusque-là, inexistant. En effet, avec le prolongement de la voie ferrée sur le territoire témiscamien, les agriculteurs de Fabre peuvent désormais couper le bois de papier sur leur lot et le vendre au moulin à Témiscaming. Ces marchés potentiels existent depuis la construction de ce moulin en 1917, sauf qu'aucun moyen de transport n'était mis à la disposition des agriculteurs. Au lieu d'aller aux chantiers pendant l'hiver et de laisser leur femme et leurs enfants seuls avec la ferme, les agriculteurs peuvent rester chez eux et bûcher sur leur lot.

Le chemin de fer facilite l'expédition et la réception des marchandises pour les agriculteurs et les commerçants. Sans ouvrir de

nouveaux débouchés, le chemin de fer possède au moins l'avantage de fonctionner à l'année longue et de briser l'isolement que vivait Fabre à chaque printemps et à chaque automne.

Les premières retombées économiques de la construction du chemin de fer ne tardent pas à se faire sentir à Fabre. Quelques personnes s'embauchent pour la construction de la voie ferrée et se joignent au groupe d'immigrants, déjà au service de la compagnie ferroviaire. Des agriculteurs, comme Jean Gagnon par exemple, vendent du foin, de l'avoine et des pommes de terre aux entrepreneurs, pour nourrir leurs animaux et leurs employés. D'autres transportent du matériel, avec leurs chevaux, pour le compte de la compagnie.

À son retour des chantiers avec sa femme au printemps 1922, Paul-O. Goulet décide de construire une maison de pension près de l'emplacement de la future gare. Il érige une maison à deux étages et le jeune couple, qui

compte alors un enfant, héberge les travailleurs de la voie ferrée. Mme Goulet, Laura Pellerin de son nom de fille, garde les ingénieurs et les travailleurs en pension tandis que Paul fait du taxi avec sa Ford. Les débuts de la maison de pension Goulet s'avèrent très modestes. Mme Goulet garde de 20 à 30 hommes, à qui elle doit faire les repas. Elle possède un poêle à deux ponts et, comme *frigorifère*, un amas de blocs de glace enfouis dans du bran de scie à l'intérieur d'une remise en arrière de la maison. Les ingénieurs de la compagnie lui donnent par la suite, un grand poêle à six ronds. Les armoires sont assez rudimentaires: des caisses d'oranges vides, empilées les unes sur les autres. Il n'y a pas de chambre de bain, les hommes font leur toilette dans le ruisseau qui passe à proximité. L'automne marque la fin des travaux et la fermeture temporaire de la maison de pension Goulet. Paul et Laura retournent aux chantiers pour faire la cuisine et se ramasser un peu d'argent pour investir dans la maison de pension.



La gare a été construite en 1923. Elle est démolie au début des années 1970. Nous apercevons Marie-Louise et Albert Gamelin sur le quai de la gare.

Aux premiers beaux jours du printemps 1923, ils retournent à la station, reprendre leur besogne. À la maison de pension, ils ajoutent un commerce. On y retrouve un restaurant, une épicerie avec quelques tablettes et un comptoir. Les pensionnaires se font de l'alcool dans les bois, ce qui amène souvent de la bataille entre les travailleurs de différentes nationalités: Italiens, Finlandais, Russes, Canadiens-anglais. Les gens gagnent de bons salaires et il n'y a pas beaucoup d'endroits où dépenser leur argent. Ils travaillent 10 heures par jour et fournissent un bon coup de main aux Goulet: ils apportent des lits pour les pensionnaires, séparent la maison en deux par une cloison, une moitié pour le magasin et une autre pour la maison. Au deuxième, une pièce est fermée pour en faire une chambre à coucher. À l'automne, les travaux cessent à nouveau et les pensionnaires s'en vont. Avec l'argent gagné, les Goulet épaississent les murs

de la maison et achètent un peu de marchandise pour le magasin. C'est ainsi que démarrent la maison de pension et le magasin Goulet. Un peu plus tard, s'ajoute la gare du chemin de fer. Par la suite, les affaires marchent rondement et Fabre Station devient un endroit très fréquenté.

La construction du chemin de fer se termine en 1923 et Paul-O. Goulet est nommé surveillant pour le fret, agent d'express pour un train par jour et responsable pour l'entretien de la station. Cela attire des clients pour le commerce, puisqu'à compter de l'ouverture de la ligne de chemin de fer, en 1923, tout le transport des marchandises se fait par train. Les gens se rendent à Fabre Station pour expédier ou recevoir de la marchandise et profitent de l'occasion pour arrêter au magasin Goulet. Paul-O. Goulet vend également du bois à papier à la C.I.P. Il achète le bois des



Fabre Station en 1936. De g. à d.: les maisons des familles Irénée Lapointe, Ernest Demers et Paul-O. Goulet. À l'arrière-plan, la gare.

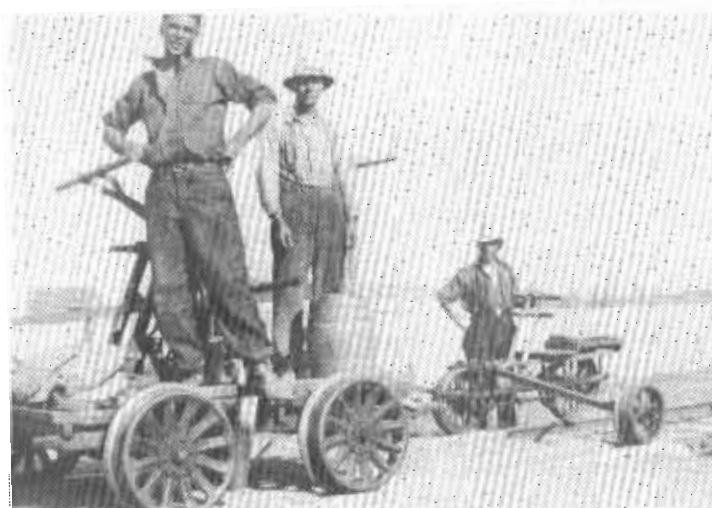
agriculteurs et le revend à cette compagnie. Des gens des localités avoisinantes se rendent à Fabre Station pour troquer le bois contre de la marchandise au magasin général. L'été, Paul-O. Goulet achète des bleuets qu'il expédie sur les marchés d'Ottawa et de Toronto. Il fait aussi le commerce du foin. Un bureau de poste est aménagé dans un coin du magasin. Situé à un endroit stratégique, le commerce Goulet prend ainsi rapidement de l'essor. Le magasin et la maison de pension Goulet deviennent rapidement un point de rassemblement, comme le raconte Mme Goulet, dans ses notes manuscrites.

"Comme tous les magasins de campagne du temps, le magasin Goulet est un lieu de rendez-

vous, où les hommes surtout passent leur soirée. Au programme, les cartes sont toujours les plus populaires et les parties se poursuivent souvent toute la nuit. On libère la table de cuisine le matin quand les enfants la réclament pour déjeuner. Alphonse Lessard raconte ses histoires de chasse; Albert Roberge, les Dumont, Desmarais, Lapointe, Demers, sont des joueurs de cartes, en plus des passants qui s'arrêtent pour une nuit. Les Bégin et Manseau jouent du violon et un peu de piano. La gigue à Mousseau, jouée et rejouée à deux violons. Les deux institutrices viennent mettre plus de colori à ces rencontres répétées. Ceci se passe autour de 1935. À son retour de Témiscaming par chemin de fer, le dentiste Lebrun arrête à Fabre Station et les gens en profitent pour aller le voir pour se faire arracher les dents." [Laura Goulet]



La maison du concessionnaire de la gare.



Irenée Lapointe, Louis Goulet et Henry Bean, employés du C.P.R.

Fabre, son histoire et ses gens, 1890-1990

En décembre 1957, le journal *La Frontière* souligne la retraite d'un employé du Canadien Pacifique, Irénée Lapointe. Ce dernier, âgé de 65 ans, annonce qu'il prend sa retraite, après 33 ans de travail à l'emploi de cette compagnie. Il demeure à Fabre Station. D'autres Fabriens consacrent également plusieurs années de leur vie au service du C.P.R.. Citons entre autres: Louis Goulet, John Chali-foux, Antoine Manseau, Charles Desmarais, Albert Goulet.

Fabre Station connaît son apogée dans les années 1930 et 1940. Dans les années 1950, l'exode des familles d'agriculteurs de Fabre

entraîne la fermeture de la maison de pension et du magasin Goulet. Dans les années 1960 et 1970, le transport par chemin de fer décline constamment. Puis, au début des années 1980, le Canadien Pacifique demande à la Commission des transports du Canada de démanteler sa voie ferrée au Témiscamingue. Il obtient une réponse favorable et débute peu après les travaux d'enlèvement de la voie ferrée. Les anciennes gares sont vendues à des particuliers, qui les transforment en résidences privées. La gare de Fabre a été vendue à Antonio Beaudoin, qui l'a démolie au début des années 1970.



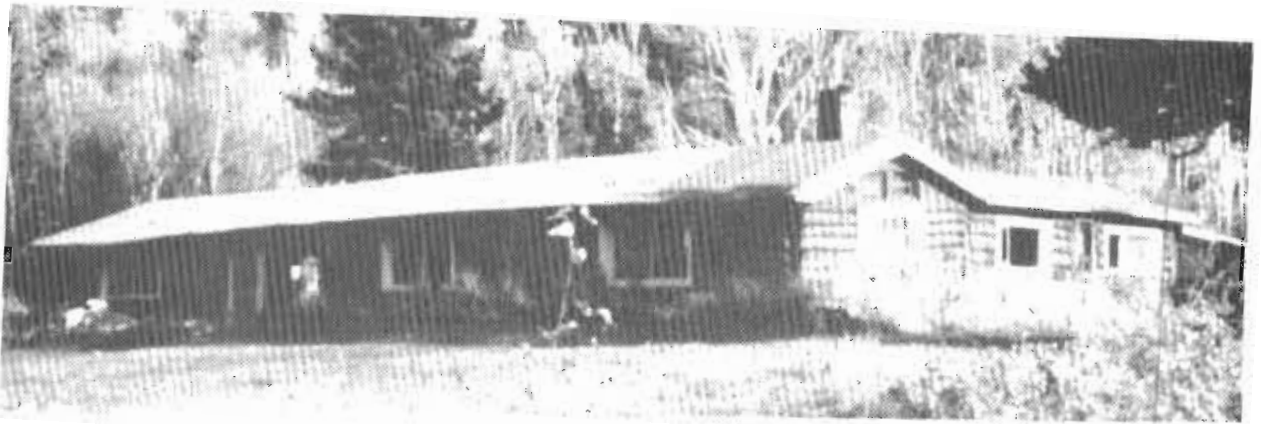
1942—Le train de marchandises arrive à la gare. Les services ferroviaires cesseront vers 1968.

5.3. Le site Topping et le tournage de films.

Le site communément appelé aujourd'hui Chez Topping n'a pas toujours porté ce nom et n'a pas toujours appartenu à la famille Topping. Au début du siècle, ce site appartient à la famille Fleury, de Ville-Marie, qui vient y passer ses étés. M. Fleury fait du trappage pendant ce temps dans le secteur de l'embouchure de la rivière Kipawa. Les Fleury demeurent propriétaires de ce site environ sept ans, soit de 1908 à 1915. Ils vendent cette

propriété à un Américain du nom de Fred Arnott.

M. Arnott change considérablement la vocation de ce site. Demeurant à New York, il possède de bons contacts avec les cinéastes, qu'il réussit à attirer pour tourner des films sur ce site à proximité de l'embouchure de la rivière Kipawa et du lac Témiscamingue. Deux films seront réalisés à cet endroit dans les années 1920 et 1930: *Silent Enemy*, par la Burden Pictures, et *Snow Bride*, par la Paramount Pictures.



Le camp original "Chez Topping".



Les Arnott sont les premiers propriétaires américains du site. De g. à d.: Jos Dallaire, Mme Arnott, Euclide Goulet, M. Arnott et M. Mackenzie, comptable.



Les grandes chutes.



Quelques étudiants traversent le pont du sentier écologique.



André Pineault et son neveu Sylvain se reposent dans une des Marmites Géantes.

5.4. La coopération et la Caisse populaire de Fabre.

5.4.1. Le développement de la coopération.

Dans les années 1930 et 1940, le clergé lance une offensive visant la promotion de la coopération. Il propose la formule coopérative comme stratégie de développement socio-économique. Le premier secteur cible concerne l'épargne et le crédit. À cette époque, les agriculteurs n'ont pas accès au crédit des banques à charte, seuls les commerçants jouissent alors de ce privilège. Le but du clergé est simple et efficace à la fois: drainer l'épargne des villageois et des agriculteurs et la rendre disponible à ceux qui en ont besoin, sous forme de prêts. Ainsi, l'argent circule à l'intérieur d'une localité et profite à l'ensemble des sociétaires, qu'ils soient agriculteurs, journaliers, menuisiers ou autres. L'idée qui soutient ce projet est la reprise en main de l'économie locale par les gens de la localité. Le slogan est assez révélateur à ce sujet: «*Mêlez-vous de vos affaires!*» Le clergé ne se limite pas uniquement au secteur de l'épargne et du crédit. En effet, au début des années 1940, il fait la promotion de la coopération dans les secteurs de l'agriculture, de la forêt et de l'électricité.

Le clergé bénéficie de plusieurs appuis dans la diffusion du coopératisme: les agronomes en poste à l'École d'agriculture Moffette et au bureau du ministère de l'Agriculture à Ville-Marie, les cercles locaux de l'Union catholique des cultivateurs, le journal *La Frontière* et une partie de la population. Précisons que l'idée de la coopération est lancée par le clergé, mais que son succès dépend uniquement de la participation populaire. Il revient ainsi aux groupes locaux d'endosser ou non ce projet et, s'il y a lieu, de fonder des coopérati-

ves. À Fabre, la population endosse rapidement cette idéologie et on assiste à la fondation de quelques coopératives, notamment la caisse populaire et la beurrerie, en plus de participer à la mise sur pied de la Coopérative d'électricité du Témiscamingue.

Dans le domaine agricole, il existe une coopérative régionale à Ville-Marie. On y retrouve plusieurs services: vente de marchandises en gros, d'épicerie, de produits agricoles et, dans les années 1950, de machineries agricoles et d'automobiles. Elle vend, de plus, les animaux des agriculteurs membres.

Si la beurrerie coopérative de Fabre connaît beaucoup de succès, on ne peut toutefois pas en dire autant du secteur forestier et des chantiers coopératifs. En effet, la formule coopérative gagne aussi les chantiers forestiers. Un chantier coopératif voit le jour à Fabre en 1948, mais il n'obtient aucun contrat de coupe d'arbres des compagnies actives au Témiscamingue, comme il en était question dans une section précédente. C'est également par la formule coopérative que se réalise l'électrification des campagnes témiscamiennes et de Fabre. À cet égard, il s'agit aussi d'une réussite.

Quel bilan peut-on tracer de la coopération au Témiscamingue et à Fabre en particulier? Le bilan est, en général, assez positif. En l'espace de 10 ans, trois associations coopératives voient le jour à Fabre, soit de 1939 à 1949. Ces initiatives visent l'amélioration des conditions matérielles de la population et des agriculteurs, en particulier. Ces succès sont par contre de courte durée. L'âge d'or des coopératives au Québec se situe dans les années 1940 et 1950. Par la suite, elles connaissent de sérieuses difficultés et doivent fermer leurs portes. À Fabre, le même phénomène se répète. La beurrerie coopérative locale ferme

ses portes et se fusionne à un regroupement régional au début des années 1960 qui, après une courte lutte face à une entreprise privée, doit aussi mettre un terme à ses activités. La Coopérative d'électricité du Témiscamingue fonctionne une dizaine d'années puis est nationalisée et intégrée à Hydro-Québec. Sans parler de l'échec du chantier coopératif de Fabre. Finalement, un seul secteur poursuit sa lancée, celui de l'épargne et du crédit, représenté par la Caisse populaire de Fabre.

5.4.2. La Caisse populaire de Fabre.

Une première caisse populaire voit le jour à Fabre à l'automne 1911, à la suite d'une tournée en région d'Alphonse Desjardins. D'autres caisses populaires sont fondées à: St-Bruno-de-Guigues, Ville-Marie, Lorrainville, Laverlochère, St-Eugène-de-Guigues et Notre-Dame-du-Nord.

La fondation de la Caisse populaire de Fabre date du 26 octobre 1911. Quatre-vingt-huit personnes signent alors la Déclaration de fondation, dont 81 agriculteurs, deux journaliers, un manufacturier, un fromager, un forgeron, un menuisier et le curé, P.-A. Mouttet. Sur ce nombre, se trouvent 62 hommes et 26 femmes. Le coût de la part sociale s'élève à 5\$.

Le conseil d'administration regroupe: P.-A. Mouttet, curé, président, Octave Labbé, vice-président, Napoléon Demers, secrétaire-gérant, Jean Gagnon et Napoléon Desjardins. La Commission de crédit comprend: Alphonse Pellerin, président, Clovis Larochelle et Adélarde Demers. Finalement, au Conseil de surveillance, siègent: Eugène Charland, Delphis Roberge et Delphis Déselliers. Alphonse Desjardins est nommé président d'honneur.

Mais à l'instar des autres caisses populaires du Témiscamingue, la Caisse populaire de Fabre ferme ses portes quelques années plus

tard. Mais ce n'est que partie remise... La crise économique de 1929 et la montée du mouvement coopératif dans les années 1930 et 1940 rendent possible la fondation d'une nouvelle caisse populaire à Fabre.

Au milieu des années 1930, l'idée de fonder de nouvelles caisses populaires au Témiscamingue refait surface; l'abbé Louis-Zéphirin Moreau, curé de la paroisse de Saint-Bruno-de-Guigues, en est un des principaux promoteurs dans la région. De 1936 à 1938, 11 caisses populaires voient le jour au Témiscamingue: celles de Guigues, Notre-Dame-du-Nord, Nédelec, Béarn, Ville-Marie, Lorrainville, Fugèreville, Guérin, Laverlochère, Saint-Eugène et Latulipe.

En mars 1939, J. L. Pellerin, de Fabre, écrit au curé Moreau et lui demande des renseignements sur la façon de fonder une caisse populaire, spécifiant qu'il attend depuis deux ans que quelqu'un prenne le leadership dans ce dossier. Puis quelques jours plus tard, MM. Pellerin et Alphonse Labbé organisent une soirée d'information sur les bienfaits d'une caisse populaire et mentionnent les bons résultats obtenus par les caisses populaires de Guigues et de Béarn. M. Pellerin mentionne dans une seconde lettre que 43 personnes assistent à cette réunion et en repartent très enthousiastes à l'idée de fonder une caisse populaire. MM. Pellerin et Labbé sont alors convaincus qu'une caisse populaire obtiendrait beaucoup de succès à Fabre. Finalement, le 27 août 1939, 57 personnes se réunissent après la messe et signent la Déclaration de fondation de la Caisse populaire de Fabre. Parmi les signataires, il y a deux femmes.

En 1939, le premier conseil d'administration comprend: Henri Turcotte, président fondateur, Arthur Desrochers, vice-président, Charles Larochelle et Hervé Pelchat, administrateurs, J.A. Labbé, gérant fondateur; la

commission de crédit: Alphonse Lapierre, président, Paul-O. Goulet et Léopold Demers; et le conseil de surveillance: Wellie Toupin, Amédée Pellerin, Honoré Charland. Le propagandiste fondateur est Robert Pelletier, de l'Union régionale de Montréal.

À ses débuts, la Caisse populaire loge dans la résidence du gérant. Ainsi, la première caisse populaire se situe chez Alphonse Labbé, en face de son emplacement actuel, où demeure aujourd'hui Raymond Delorme. M. Labbé était aussi secrétaire de la municipalité et de la commission scolaire; c'était un endroit très fréquenté, carrefour idéal pour implanter une caisse populaire. À la suite de la nomination d'un nouveau gérant, en l'occurrence M. Janel Laforest, la Caisse populaire déménage chez lui, à côté de l'église; il était aussi restaurateur et barbier. Le coût du loyer chez Janel Laforest est de 3\$ par mois. Au milieu des années 1940, les administrateurs déménagent la Caisse populaire au sous-sol de la salle paroissiale. Le coût du loyer s'élève à 30\$ par année, incluant le chauffage, l'éclairage et le téléphone.

En août 1967, on décide de construire une bâtisse pour relocaliser la Caisse populaire. M. Camil Pellerin effectue les plans et devis;

la municipalité fait construire la bâtisse grâce à un projet Canada au Travail, connu sous le nom de Travaux d'hiver. On y emménage à la fin du printemps 1968. La Caisse populaire rembourse à la municipalité le coût de la construction, moins les subventions reçues: le coût de la bâtisse s'élève à 19 500\$, le terrain à 500\$, et les frais divers à 5 300\$. En mars 1988, on procède à l'agrandissement des locaux; la facture monte à 67 000\$.

Le 14 octobre 1973, le conseil d'administration adopte une résolution à l'effet d'ouvrir un compte gratuitement (don d'une part sociale de 5\$) à tous les nouveau-nés de la localité de Fabre. En septembre 1978, on décide de relancer la caisse scolaire. Au sujet des services offerts par la Caisse populaire de Fabre, mentionnons que des coffrets de sûreté sont à la disposition des sociétaires depuis 1968. Aujourd'hui, en 1990, les nouveaux services comprennent: la vente d'assurances générales, la carte de Guichet automatique, le compte à rendement croissant, les REER insaisissables, etc...

En 1978, on implante le système informatique à la Caisse populaire. Dernièrement, on ajoute un micro-ordinateur afin de faciliter l'entrée et la vérification des données.



La Caisse populaire de Fabre, construite en 1967 et agrandie en 1988.

Un autre point caractérise la Caisse populaire de Fabre: son implication financière et sociale dans le milieu. Au niveau local, mentionnons à titre d'exemples: le financement de Cèdre Fabre pour sa relance en 1981, le Festival de l'Érable, le parrainage d'un projet Canada au Travail, le prix Alphonse-Labbé remis lors de la soirée du citoyen de l'année et, en janvier 1988, la Caisse populaire remettait une somme de 10 000\$ à la municipalité, au lieu de ristourner, pour doter la salle paroissiale d'équipements plus modernes (cuisine, bar, système de son). Au niveau régional, notons l'implication du directeur à la CDET, à la Salle Augustin-Chénier, à la Fondation de l'UQAT et au Sommet socio-économique.

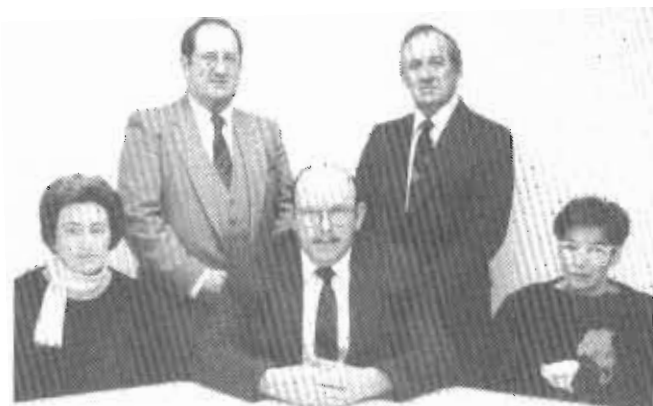
Une des principales particularités de la Caisse populaire de Fabre est sans aucun doute la présence des femmes à titre de gérantes. Ainsi, de 1940 à 1950, trois femmes se succèdent à la gérance: Marie-Ange Gagnon-Laforest (officiellement, c'est son mari, Janel Laforest qui est responsable de la Caisse populaire, mais dans les faits, c'est elle qui s'acquittait du fonctionnement), Simonne Charland et Berthe Charland. Ensuite, de mars 1973 à novembre 1974, Berthe Demers occupe le poste de gérante. Dans les années 1950 et 1960, Alphonse Labbé assure la gérance de la Caisse populaire. En 1967, il quitte son poste et est remplacé par Florian Lafond. En 1973, ce dernier quitte à son tour et Berthe Demers le remplace. Finalement, Marcelin Grenier est embauché en novembre 1974 et demeure en poste encore aujourd'hui.

Un autre point à mentionner, c'est le double emploi cumulé par le gérant ou la gérante de la Caisse populaire. Le premier gérant est Alphonse Labbé. Il occupe également le poste de secrétaire de la municipalité et celui de la commission scolaire. Puis, Marie-Ange Gagnon-Laforest et Simonne Charland cumulent les fonctions de gérante de la Caisse

populaire et de secrétaire de la beurrerie d'Euclide Goulet. Par la suite, jusqu'en janvier 1975, le gérant de la Caisse populaire travaille également comme secrétaire de la municipalité. Après cette date, la seule tâche du gérant consiste à s'occuper de la Caisse populaire.

La Caisse populaire compte trois comités pour assurer sa gestion: le conseil d'administration, la commission de crédit et le conseil de surveillance. Chaque comité fonctionne grâce à l'implication bénévole des sociétaires. Une autre particularité ressort quant à l'implication des femmes: une première femme siège au Conseil de surveillance en 1969, puis de 1969 à 1974, des femmes occupent deux des trois postes, et depuis cette date, le conseil se compose uniquement de femmes. Depuis ses débuts, la Commission de crédit regroupe uniquement des hommes; elle compte trois membres. Enfin, la première femme fait son entrée au Conseil d'administration en 1970; il s'agit de Simonne Turcotte. Mentionnons que les femmes gérantes faisaient également partie du conseil d'administration, mais à titre d'employées. Depuis, deux femmes siègent au c.a., les autres sièges étant occupés par des hommes.

En terminant, l'évolution du nombre de sociétaires mérite l'attention. En 1939, 57 personnes signent la Déclaration de fondation. Dix ans plus tard, le nombre de sociétaires dépasse les 400. À la fin des années 1950, la Caisse populaire compte 500 sociétaires, nombre qui grimpe à 650 en 1970, pour atteindre 750 en 1980 et 850 aujourd'hui. Les succès et l'évolution constante de la Caisse populaire de Fabre témoignent de l'intérêt que portent les gens de Fabre envers leur institution financière, dernier vestige de l'ère de la coopération.



Les membres du conseil d'administration (de g. à d.): Anita Pelchat, secrétaire, Raymond Toupin, Jean-Yves Pellerin, président, Raymond Clouâtre et Mariette Laforest.



Les membres de la commission de crédit (de g. à d.): Odias Desrochers, Adélar Larochelle et Denis Drouin, président.



Les membres du conseil de surveillance 1989-1990 (de g. à d.): Micheline Thérien, Yvette Gagnon et Noëlla D. Toupin.



Chapitre 6:
Histoire des affaires municipales



Le village de Fabre vers 1908.

Le mouvement de population du canton Fabre s'amorce de façon continue à compter de 1890. Une dizaine d'années plus tard, il existe un petit village à la croisée des chemins conduisant dans les différents rangs du canton. La population augmente et les gens de Fabre décident qu'il est temps de se doter d'une organisation municipale pour assumer les services courants et gérer les affaires de la localité.

6.1. La fondation et le rôle du Conseil municipal de Fabre

Au début du 20^e siècle, un canton ou une partie de canton doit compter au moins 300 habitants pour obtenir le statut de municipalité. Le processus est le suivant: les personnes intéressées à la municipalisation de leur territoire adressent une requête à ce sujet au Conseil de comté, celui-ci fait ensuite effectuer un recensement de la population du canton et, si le nombre d'habitants est suffisant, il recommande au gouvernement du Québec d'accorder l'érection civile et d'émettre une charte. La Municipalité du canton Fabre voit le jour le 15 novembre 1904. Elle joint les rangs du Conseil de comté en mars 1905. Celui-ci compte alors quatre municipalités: la municipalité du Village de Ville-Marie, celle du Canton Guigues, celle du Canton Duhamel et celle des Cantons Unis de Laverlochère & Baby.

La Municipalité du Canton Fabre tient sa première réunion le 15 novembre 1904. Le conseil municipal se compose de: Wilfrid Gagné, 1^{er} maire, Clovis Larochelle, Louis Valiquette, Achille Verhelst, John Lynch, Alexandre Lefebvre et Octave Larochelle, 1^{ers} conseillers, et Napoléon Demers agit comme secrétaire-trésorier. Les assemblées se tiennent à la résidence du secrétaire-trésorier, qui reçoit 1\$ par réunion en guise de compensa-

tion. En 1912, la Municipalité change de nom et adopte celui de Municipalité de St-Édouard-de-Fabre, qu'elle porte encore aujourd'hui.

Dès sa fondation, la Municipalité de Fabre s'occupe de plusieurs dossiers, qui se résument ainsi: l'infrastructure routière, les ponts, les services municipaux, l'implication locale et les dossiers régionaux.

6.2. Les affaires de la Municipalité.

Afin de gérer les affaires courantes, la municipalité embauche, en 1904, un secrétaire-trésorier, Napoléon Demers. Elle fixe son salaire à 35\$ par année; la résolution d'embauche stipule que la Municipalité prendra une police d'assurance de 400\$, au nom du secrétaire-trésorier, comme cautionnement. Le taux de la taxe municipale est établi à 1/2c *dans la piastre* d'évaluation, pour reprendre l'expression populaire. Le salaire du secrétaire-trésorier monte, en 1906, à 52,50\$ par année, avec l'obligation de prendre un cautionnement, qui s'élève à 4\$. En 1910, Joseph Turcotte remplace Napoléon Demers à son poste. M. Turcotte reçoit un salaire de 80\$ pour ses fonctions de secrétaire-trésorier. L'année suivante, il obtient une augmentation, qui porte son salaire annuel à 100\$. Le 3 juillet 1922, un nouveau secrétaire-trésorier est embauché: Alphonse Labbé, au salaire annuel de 250\$. Dans les années 1930, à la suite de la crise économique, le salaire de ce dernier diminue considérablement. Avant la crise, il se chiffre à 400\$ par année. Il subit des baisses dans les années 1930 pour atteindre 250\$, soit le niveau de 1922. Il faut attendre l'année 1941 avant que le salaire du secrétaire-trésorier revienne à 400\$.

Parmi le personnel politique municipal, mentionnons quelques noms qui ressortent davantage. Concernant le poste de maire,

Joseph-Louis Pellerin occupe les fonctions de maire et de préfet de comté de 1931 à 1935. Il s'agit du seul maire de Fabre élu préfet de comté. Paul-O. Goulet cumule les fonctions de maire de 1935 à 1955 et de député provincial de 1939 à 1944. En 1963, Charles Larochelle prend sa retraite à titre de conseiller municipal, après avoir siégé à la Municipalité depuis près de 40 ans. Enfin, Alphonse Labbé entre comme secrétaire-trésorier en 1922 et cède son poste en 1967, après 45 ans de travail. La dernière section de ce chapitre fournit la liste complète des maires, des secrétaires-trésoriers et des conseillers de 1904 à 1990.

Pendant les deux premières années, les sessions régulières du Conseil se tiennent le premier lundi du mois et ce, à tous les deux mois. À compter de février 1906, elles se déroulent à tous les mois. En octobre 1909, les conseillers adoptent une résolution stipulant qu'un contribuable qui demande une assemblée spéciale, doit déboursier 16\$. En 1931, on décide de numéroter les sièges des conseillers.

Au début, le local des assemblées du Conseil se situe dans les résidences privées. Par exemple, en août 1910, les assemblées se tiennent chez M. Larouche, qui reçoit une compensation de 1\$ par réunion. Par la suite, elles changent de place fréquemment. Le secrétaire-trésorier en poste érige le bureau municipal dans sa résidence privée. Les archives de la Municipalité sont entreposées à la Caisse populaire à compter de son ouverture en 1939. En 1978, la Municipalité de Fabre aménage le bureau municipal dans l'ancienne beurrerie, qui lui appartient. Elle y rapatrie tous ses documents. Le bureau municipal est établi à cet endroit depuis cette année-là.

Le rôle du secrétaire-trésorier consiste à diriger les affaires courantes de la municipalité et à acheter du matériel pour meubler la salle du Conseil. Par exemple, en mars 1906,

le secrétaire achète sept exemplaires du Code Municipal du Québec, dont le coût total s'élève à 24,50\$. En mars 1922, il procède à l'achat de 10 bancs pour meubler la salle du Conseil, au coût de 20\$. En mars 1925, le secrétaire est autorisé à acheter quatre crachoirs pour placer dans la salle des délibérations. En janvier 1927, le Conseil le mandate pour acheter un coffre-fort du bureau chef de la Banque Canadienne Nationale, au prix maximum de 150\$.

À la fin des années 1910, la Municipalité de Fabre tente d'empêcher les gageures sur les jeux de hasard. Ainsi, en août 1919, elle refuse d'émettre une licence pour une salle de billard à Eusèbe Lemieux. Par la suite, le 12 septembre de la même année, elle adopte un règlement prohibant, dans ses limites territoriales, tout établissement dans lequel se trouvent des tables de billard, des jeux de quilles, des jeux de hasard et des jeux de cartes à l'argent. Elle veut ainsi interdire tout ce qui entraîne une dépense d'argent pour s'amuser. La Municipalité abolit, en juin 1924, son règlement prohibant les salles de jeux. Elle fait lire un avis public à la porte de l'église, stipulant que moyennant une licence de 5\$, tout résident de la municipalité pourra opérer une salle de billard. Elle fixe cependant les règlements suivants: la salle devra fermer ses portes à 22h00 du lundi au vendredi inclusivement, à 23h00 le samedi, 15 minutes avant les offices du dimanche et à 22h00 ce même soir. Les contrevenants se verront retirer leur permis d'exploitation. En janvier 1937, elle amende son règlement sur les heures d'ouverture des salles de billard et permet leur ouverture jusqu'à minuit. Cette année-là, la Municipalité émet deux licences de salle de billard, une à Alfred Valiquette et une autre à Janel Laforest.

En août 1921, la Municipalité embauche son premier policier. Adélarde Demers se voit confier la responsabilité de maintenir l'ordre

dans les limites de la municipalité. Plus tard, en avril 1935, elle embauche Léopold Demers à ce poste. En janvier 1944, G. Lavoie remplit cette fonction au salaire annuel de 50\$, plus 50% des amendes. En mars 1948, elle retient les services de Félix Lapierre comme policier. Il travaille les fins de semaine seulement au salaire mensuel de 15\$. La Municipalité lui fournit un habit de policier et l'équipement nécessaire (revolver et garcette). M. Lapierre demeure en poste près de 20 ans. Lui succèdent Léo Desrochers et Léo Demers.



Félix Lapierre, policier municipal pendant 20 ans.

Avant le début des années 1960, les municipalités locales financent une partie du système de santé du Québec. Celles-ci doivent payer pour les personnes hospitalisées qui ne peuvent, en raison de leur faible revenu, acquitter leur facture. La Municipalité doit payer le tiers des coûts des soins de ces personnes nécessiteuses résidant sur son territoire. Lorsque celles-ci ne paient pas ses comptes, le gouvernement retient directement

le montant dû sur une subvention versée à la municipalité. Par exemple, dans les années 1940, les procès-verbaux rapportent que le ministère de la Voirie donne une subvention de 1 500\$ à la Municipalité de Fabre, moins 750\$ dû à l'Assistance publique, reste 750\$ pour réaliser les travaux de gravelage des chemins. Le système d'Assistance publique est fortement décrié par les municipalités locales et les conseils de comté de la province, qui désirent ne plus contribuer financièrement au système de santé.

La contribution financière de la Municipalité de Fabre se remarque, à ce niveau, dans plusieurs domaines. Ainsi, lorsqu'une épidémie frappe la localité, elle doit protéger la santé publique de ses citoyens. Comme plusieurs épidémies sévissent à Fabre et au Témiscamingue dans les années 1910, la Municipalité intervient à plusieurs reprises. À titre d'exemple, en 1911 une épidémie de diphtérie sévit à Fabre et plusieurs familles sont mises en quarantaine. La Municipalité embauche Napoléon Demers pour s'occuper de ces familles, à raison de 20¢ de l'heure et elle embauche également d'autres personnes en 1921 lors de la grippe espagnole. Également, en juin 1911, le Conseil garantit aux médecins le paiement des injections de sérum aux enfants de Fabre. Dans un autre ordre d'idée, en octobre 1918, la Municipalité de Fabre reçoit une lettre du Collège des médecins du Québec, dans laquelle il réclame 50\$ à Mme Napoléon Demers, qui est sage-femme, pour pratique illégale de la médecine.

6.3. L'infrastructure routière.

Au début de la colonie, les deux paliers de gouvernement se chargent de la construction des routes et des ponts au Témiscamingue. Puis, à la suite de la fondation de municipalités locales, le leadership de ce dossier revient aux élus municipaux. Les gouvernements

continuent de subventionner la construction et l'amélioration des routes, ponts, trottoirs et quais. Il revient aux municipalités locales d'adresser des demandes de subventions, de les gérer et de diriger les travaux. Le dossier des infrastructures routières est un des plus importants pour la Municipalité de Fabre. Il se divise en plusieurs thèmes: verbaliser (tracer le procès-verbal d'un chemin), construire et améliorer les chemins, les ponts et les cours d'eau; acheter et entretenir l'équipement routier; acheter et poser la clôture à neige; et revendiquer l'empierrement des rives du lac Témiscamingue. Examinons, dans ce contexte, le travail de la Municipalité de Fabre, de 1904 à 1990.

Dès le 12 décembre 1904, une requête est présentée au Conseil demandant la verbalisation d'un chemin, à partir du lot 47 jusqu'au lot 27, dans le rang 2; ce chemin se situe aujourd'hui de chez Léon Pellerin jusqu'au pont chez Mario Drouin. Le Conseil procède ensuite à la nomination de Joseph-Louis Pellerin à titre d'agent voyer (personne chargée de la verbalisation des chemins). Quatre inspecteurs de voirie sont aussi nommés: Delphis Roberge, Albéric Barbe, Moïse Thérien et Antoine Lacombe. Ils ont chacun la responsabilité d'un arrondissement. La Municipalité confie les travaux sur les chemins aux inspecteurs. Elle alloue à contrat, à la suite de soumissions publiques, les travaux de construction et de rénovation des ponts.

L'année suivante, la Municipalité lance des appels d'offres pour la construction et la réparation des ponts. Ainsi, en juin 1905, elle accorde le contrat des travaux sur le pont Lavallée à Napoléon Demers, dont la soumission se chiffre à 45\$. En juillet suivant, Éric Lacasse obtient le contrat de poser un pavé en épinette rouge, de deux pouces d'épaisseur par huit pieds de large, sur le pont du ruisseau Lafricain. En novembre 1905, la Municipalité

de Fabre adopte sa première réglementation concernant les chemins. Elle vote la résolution suivante: le chemin allant de Mazonod jusqu'au canton Duhamel doit avoir cinq pieds de largeur, avec une rencontre à tous les quatre acres, être bien entretenu et, l'hiver, avoir des balises à tous les 25 pieds.

En mars 1907, la Municipalité adresse, au ministère de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries, une demande de subvention pour reconstruire le pont du ruisseau Lafricain (Young à l'époque), sur le lot 48 du rang 2, ainsi qu'un pont sur le ruisseau Lavallée, sur le lot 27 du rang 2. En janvier 1909, elle demande à l'entrepreneur que le chemin soit ouvert pour l'heure à laquelle le courrier arrive à Fabre. En mai 1910, la Municipalité achète une machine pour entretenir les chemins. La Municipalité délègue, en octobre 1911, le curé de la paroisse, P.-A. Mouttet, pour aller à Québec demander une subvention au ministère de la Colonisation pour la construction de trois ponts, dont un se situe au village. À ce sujet, la résolution mentionne qu'il s'agit de construire un pont pour supprimer une coulée dangereuse qui sépare le village en deux. En janvier 1912, le conseil municipal fait *rouler* un chemin sur le lac Témiscamingue, allant du quai de Fabre à Silver Centre. L'entrepreneur doit aussi y planter les balises et entretenir ce chemin, à raison de 10\$ pour la saison.

En 1913, la Municipalité construit, à ses frais, une passerelle de 2 1/2 pieds de large pour traverser la coulée d'un côté à l'autre, au centre du village. Cette passerelle se situe en face du magasin Barbe. Il s'agit d'un pont sur chevalets pour les piétons, communément appelé *tracel*, du mot anglais *trestle-bridge*. Également, en 1912, la Municipalité de Fabre adopte un règlement concernant la construction des trottoirs. Trois ans plus tard, le 15



Le "tracel", une passerelle en bois construite par la Municipalité au début des années 1910.

mars 1915, elle accorde le contrat de construction d'un trottoir en face de l'église à Jean Gagnon. La soumission se chiffre à 80\$ et l'entretien revient à la Fabrique. Le contrat de construction des trottoirs dans le village est accordé en avril 1920. La Municipalité inclut une clause au contrat, stipulant que les travaux devront être terminés au plus tard le 1er août 1921.

Le 1er mars 1915, elle retient la soumission de Jean Gagnon, au montant de 70\$ incluant le matériel, pour la construction d'un pont au village. En janvier 1916, Jean Gagnon obtient un autre contrat de la Municipalité, cette fois-ci pour construire le pont sur le ruisseau Lavallée et le montant alloué est de 74\$. En août de la même année, la Municipalité de Fabre procède à la construction de chemins et embauche plusieurs hommes pour réaliser ces travaux. Elle fixe les salaires suivants pour une journée de 10 heures: 2,50\$ par jour

pour un homme, 3,75\$ par jour pour un homme et un cheval et 5,00\$ par jour pour un homme et deux chevaux.

La Municipalité de Fabre s'occupe également du gravelage des chemins. En juillet 1916, elle paye, à Désiré Pellerin, un compte de 6,40\$ pour 64 voyages de gravelle pour la route du rang 3. Ces travaux sont ensuite facturés à l'arrondissement du rang 3. En septembre suivant, la Municipalité abolit le chemin qui passe en arrière du magasin Albéric Barbe. Le nouveau chemin se situe désormais dans la frontière des rangs 3 et 4. En mars 1925, la Municipalité achète une nouvelle charrue à neige au prix de 40\$. Elle revend la vieille charrue 5\$. Les conseillers décident, en février 1928, de procéder au gravelage des principaux chemins. Ces travaux se feront graduellement d'une année à l'autre. La Municipalité achète, en juillet 1930, une charrue à chemins à quatre chevaux.



Les hommes travaillent avec les "scrapers" tirés par des chevaux pour remplir le chemin. À l'arrière-plan, le "tracel", le magasin Albéric Barbe, le magasin J.L. Pellerin, la boutique de forge et la maison de la famille Désiré Pellerin.

Les élus municipaux de Fabre s'intéressent également à la question du quai public. Ainsi, en octobre 1909, ils revendiquent, au gouvernement fédéral, l'agrandissement du quai, afin de pouvoir y circuler et y déposer des marchandises. La croissance de la population entraîne l'augmentation du volume d'exportation des produits des récoltes. En 1912, ils obtiennent la construction d'un hangar sur le quai et en 1917, demandent son agrandissement.

L'érosion des terres commence très tôt à causer des difficultés à la Municipalité de Fabre et aux riverains du lac Témiscamingue. En janvier 1917, la Municipalité demande au ministère des Travaux publics du Canada de réparer le chemin qui longe le lac, sur les lots 33, 34 et 42 à 45. Il a été endommagé par l'eau à certains endroits et complètement emporté à d'autres. En 1921, on y fait transporter de la pierre pour faire un mur de protection sur les lots 33 et 34. Le coût de la facture s'élève à

378\$. D'autres travaux sont effectués deux ans plus tard. Dans les deux cas, la Municipalité demande un remboursement au gouvernement fédéral. En 1930, ce dernier donne une compensation de 3 500\$ à la Municipalité de Fabre pour les dommages causés par l'eau. Avec cette somme, on construit un remblai en pierres et branches le long du lac, sur les lots 44 et 45. Pendant les étés 1936 et 1937, le ministère des Travaux publics du Canada fait effectuer des travaux de protection au bord du lac. La Municipalité revient à la charge à plusieurs reprises avec ce dossier pour obtenir l'aide financière du gouvernement fédéral. Elle fait pression à ce sujet en 1939, 1954, 1980 et encore aujourd'hui, des démarches sont en cours.

À compter des années 1930, le gouvernement provincial contribue pour 50% des dépenses relatives à l'amélioration des chemins et routes dans les limites de la Municipalité de Fabre. Ainsi, dans les procès-verbaux,

Fabre, son histoire et ses gens, 1890-1990

il est écrit que la Municipalité reçoit une subvention du ministère de la Voirie de 1 000\$, par exemple, à 50% pour le gravelage des chemins. Cette politique de financement du gouvernement provincial se poursuit dans les années 1940 et 1950. Les travaux à effectuer consistent principalement en la réfection de routes, le gravelage des chemins, la reconstruction ou la réparation des ponts et l'aménagement des cours d'eau. Notons qu'en 1928, le salaire pour l'ouvrier est de 30¢ de l'heure.

En 1930, dans le cadre des projets pour chômeurs, la Municipalité fait effectuer des travaux sur ses chemins. Elle embauche les contremaîtres suivants pour diriger ses travaux: William Gibson pour la route Turcotte; André Pellerin pour la route du Lac; et Joseph Barbe pour la route de la Station. Les salaires horaires sont fixés à 25¢ pour les ouvriers; 45¢ pour un homme et deux chevaux; 32,5¢ pour l'inspecteur; et 10¢ du voyage de 1 1/4 verge de gravelle pour le transport. En 1932, les

salaires des ouvriers subissent une nouvelle baisse de 5¢ de l'heure, pour atteindre 20¢ de l'heure. En juin 1945, à la suite de la difficulté d'embaucher de la main-d'oeuvre pour travailler sur les chemins, la Municipalité décide d'augmenter les salaires horaires aux tarifs suivants: un homme seul: 40¢; un homme et un cheval: 50¢; un homme et deux chevaux: 60¢.

La Municipalité de Fabre doit aussi acheter et faire poser de la clôture à neige le long des chemins. Le gouvernement du Québec subventionne la totalité des dépenses d'achat de ce type de clôture. En septembre de chaque année, le Conseil de comté se charge de commander de la clôture à neige, selon les besoins des municipalités. À titre indicatif, mentionnons que la Municipalité de Fabre reçoit, en 1944, une subvention de 756,67\$ pour se procurer de la clôture à neige. L'entretien régulier des chemins d'hiver débute en 1952.



Avant l'arrivée des machineries lourdes, Jos Barbe, Henry Bourgeois et Oeila Barbe coupent les buttes de terre du village, en allant vers Ville-Marie, avec des "scrapers".



Le pont étroit menant à la station est défait. Après avoir posé un tuyau recouvert d'une forme en cèdre, les hommes remplissent avec de la terre.

Dans les années 1950 et 1960, la Municipalité fait effectuer plusieurs travaux aux ponts et cours d'eau. À titre d'exemple, en 1954, elle fait réparer le pont du ruisseau Lavallée, travaux financés par le ministère des Travaux publics du Québec. En 1958, elle reçoit une subvention pour drainer le cours d'eau Loisselle et une autre pour égoutter la route 46 vis-à-vis du village de Fabre. En 1964, elle fait des appels d'offres pour la reconstruction du pont du ruisseau Lavallée. La Société d'Entreprises Générales Ltée obtient le contrat et sa soumission se chiffre à 157 360,49\$.

Au début des années 1960, les gouvernements fédéral et provincial mettent sur pied des programmes de travaux d'hiver, qui visent à résorber le chômage et à aider financièrement les municipalités locales à réaliser des projets de réfection de routes ou d'immobilisations. La Municipalité de Fabre présente plusieurs demandes de subventions dans le

cadre de ces programmes, notamment pour la construction de trottoirs. Une autre section traite de ces programmes gouvernementaux et présente de façon plus détaillée les types de projets financés par les gouvernements.

En 1976, la Municipalité décide de donner des noms aux rues de Fabre. Désormais, celles en direction nord-sud s'appellent des rues et celles en direction est-ouest, des avenues. Elles portent les noms suivants: au centre du village, la route de la Station devient l'avenue de la Gare; celle menant au lac devient l'avenue du Lac; celle longeant le stationnement de l'église, avenue de l'Église; chez Georges Martel, rue Martel; celles à l'arrière de l'église, rue Laurendeau et Gauthier; et la route 101, rue Principale. En 1980, la Municipalité adopte une résolution à l'effet que l'avenue qui mène chez Henri Laforest porte le nom de l'avenue Laforest. Enfin, on donne le nom de rue Lavallée à celle qui conduit chez Sylvio Goulet.



Le village au début des années 1950.



Vue aérienne d'une partie du village vers 1955.

6.4. Les services d'utilité publique.

L'initiative de construire un réseau d'aqueduc revient à un entrepreneur privé, Euclide Goulet, propriétaire de la beurrerie de Fabre. Au début des années 1940, les gens du village de Fabre s'approvisionnent en eau potable par des puits artésiens. En 1943, Euclide Goulet propose alors aux gens de se former en syndicat pour doter le village d'un réseau d'aqueduc. Cela réglerait le problème d'approvisionnement de la beurrerie et de ceux qui ont de la difficulté avec leur puits. La majorité des gens du village souscrivent pour devenir membres du syndicat d'aqueduc de Fabre, qui amasse 12 000\$. Les propriétaires de résidences privées doivent se procurer cinq parts de 50\$ chacune et les propriétaires de commerces et de ferme, 10 parts de 50\$ chacune. La Caisse populaire prête de l'argent à ceux qui n'ont pas la liquidité nécessaire pour acheter leur part. Le syndicat se compose de: Euclide Goulet, président, Josaphat Larochelle, Alfred Valiquette, Stephen Labbé et Honoré Barbe et Alphonse Labbé, secrétaire.

La source d'eau potable se situe à deux milles du village. Le syndicat calcule qu'il faut 16 000 pieds de tuyau pour conduire l'eau de la source aux maisons. Il achète le tuyau nécessaire à Rouyn, d'entreprises minières ayant fermé leurs portes. La source offre une capacité de 65 000 gallons d'eau par jour, qualifiée de première qualité par le ministère de la Santé. Les travaux de construction du réseau d'aqueduc débutent en juin 1943 et cessent en octobre.

Le syndicat d'aqueduc de Fabre gère ce système pendant 18 ans. Les besoins du village augmentent pendant cette période et des travaux d'amélioration s'imposent. En juin 1961, la Municipalité propose alors à ses

contribuables d'améliorer le réseau d'aqueduc et d'y greffer un système de protection contre l'incendie. Les coûts de ces projets s'élèvent à 30 000\$ au total, soit 20 000\$, pour la rénovation du réseau et 10 000\$, pour la protection contre l'incendie. Pour financer ces travaux, la Municipalité suggère d'émettre des obligations en coupures de 100\$, rapportant 6% d'intérêt par année. Les contribuables de Fabre sont alors appelés à se prononcer par référendum à ce sujet. Le référendum a lieu en juillet 1961: 100 contribuables, représentant 294 000\$ d'évaluation, votent pour le projet d'amélioration, contre 3, représentant 8 650\$ d'évaluation, qui s'y opposent; tous votent pour la protection contre l'incendie, représentant 186 900\$ d'évaluation. En octobre suivant, la Municipalité achète le réseau d'aqueduc du syndicat au prix de 8 000\$.

D'autres travaux au réseau d'aqueducs imposent dans les décennies suivantes. En 1967, la Municipalité emprunte 11 000\$ pour changer une partie des tuyaux qui conduisent l'eau au village. Également, en avril 1974, le ministre de l'Environnement et des Affaires municipales, Victor Goldbloom, annonce par l'entremise du député Jean-Guy Larivière, une subvention de 5 000\$ pour la réparation d'un réservoir à eau en béton. En mai de la même année, la Municipalité de Fabre accepte le projet soumis par la firme d'ingénieurs-conseils Côté, Langlois et Gagné pour les rénovations au réseau d'aqueduc, dont le coût initial est de 88 000\$.

En avril 1954, la Municipalité constate que la construction d'un réseau d'égouts s'impose. Elle adopte un règlement d'emprunt l'autorisant à aller de l'avant avec ce projet se chiffant à 35 000\$. Elle organise un référendum et soumet son projet aux contribuables. Il se déroule le 26 avril suivant et le projet est

rejeté, 37 personnes votent contre, représentant 60 150\$ d'évaluation, et 4 personnes pour, représentant 7 725\$ d'évaluation.

En 1957, la Municipalité de Fabre revient à la charge avec ce dossier. Le coût de la construction du réseau d'égouts s'élève cette fois-ci à 25 000\$. Il est financé au moyen de l'émission d'obligations, en coupures de 100\$ à un taux d'intérêt de 5,5% ainsi que par l'imposition d'une taxe spéciale sur les biens-fonds imposables de la municipalité, à un taux suffisant pour pourvoir au paiement en capital et intérêts, des échéances annuelles et pour l'entretien du réseau. Le ministère de la Voirie fournit les tuyaux de 24 pouces pour égoutter les rues du village et assume leur transport de Rouyn à Fabre. Les travaux commencent au printemps 1958.

En juin 1949, la Municipalité projette de doter le village d'un système de protection contre l'incendie. Elle évalue les coûts à 10 000\$, qu'elle empruntera, en prévoyant lever une taxe annuelle sur les biens-fonds pour pourvoir au paiement en capital et intérêts des échéances annuelles. Mais avant d'aller plus loin dans ce dossier, elle doit recevoir l'approbation de ses contribuables. Devant leur refus, la Municipalité se tourne du côté du gouvernement du Québec à qui elle demande, en vain, une subvention. En 1955, le coût de ce système augmente à 16 000\$ et comprend la construction de deux citernes de 30 000 gallons et l'achat d'une pompe et accessoires nécessaires à un système efficace. Finalement, la Municipalité de Fabre obtient l'accord de ses contribuables en 1961 pour emprunter 10 000\$ et réaliser les travaux nécessaires à la protection contre l'incendie. Elle achète, en 1967, un camion de pompiers et les accessoires au coût de 23 500\$.

Les chefs pompiers:



Yvon Gagnon, 1968-1969.



Gilbert Larochelle, 1969-1983.



Raymond Delorme, 1983—.



Le camion à incendie acheté en 1968 et le camion-citerne devant la caserne des pompiers.



Le 1er groupe de pompiers formé en 1968. En avant, de g. à d.: Raymond Delorme, Raymond Clouâtre, Gilbert Larochelle, chef. 2e rangée: Léo Demers, Félix Lapierre, Raymond Toupin, Adélaré Larochelle, Adrien Desrochers et Joseph Fournier. Noël Pellerin n'apparaît pas sur la photo.



Les pompiers de Fabre en habit de travail. En avant, de g. à d.: Raymond Delorme, chef, Heinz Howald, Aurèle Pineault, Ghislain Clouâtre, Aurèle Valiquette, Yvon Goupil. 2e rangée: Jean-Guy Goulet, Yvon Clouâtre, Gérard Drouin, Réjean Drouin, Joseph Fournier et Mario Drouin.

Ces dossiers montrent l'implication directe de la Municipalité de Fabre dans le domaine des services. D'un autre côté, elle participe à l'amélioration des services mais plutôt en faisant pression auprès d'instances gouvernementales. Les cas suivants illustrent cet énoncé.

En septembre 1908, la Municipalité de Fabre demande au ministre des Postes du Canada d'offrir un service postal quotidien pour le canton Fabre. Elle invoque, comme arguments, l'augmentation de la population et du volume des affaires de la localité. Soulignons qu'à cette époque, la livraison du courrier se fait trois fois par semaine, lorsque le bateau monte à Ville-Marie. Pendant l'hiver, le transport par chevaux remplace la navigation. Au printemps et à l'automne, le service postal est interrompu pendant la période de fonte et de prise des glaces sur le lac Témiscamingue. Après l'arrivée du chemin de fer, la poste continue encore d'être livrée trois fois par semaine. En 1947, la Municipalité revient à la charge avec ce dossier et revendique à nouveau un service postal quotidien. Il faudra attendre encore quelques années avant de bénéficier de ce service.

Les démarches visant à obtenir le service téléphonique à Fabre débutent au début du siècle. En 1906, la compagnie de téléphone de New Liskeard propose à la Municipalité de Fabre de construire une ligne téléphonique sur son territoire. Ce projet ne se concrétise pas. En avril 1911, la Municipalité obtient l'accord du département des Travaux publics du Canada pour faire installer une ligne téléphonique d'une longueur de trois à quatre milles. Cette ligne relie alors Fabre à Ville-Marie et est opérée par la Compagnie de téléphone du Nord. Il en coûte alors 25¢ par appel extérieur. En juin de la même année, le Conseil municipal fait planter des poteaux de téléphone du village au quai. Sept ans plus

tard, soit en avril 1918, il autorise Joseph-Louis et Auguste Pellerin à installer la ligne téléphonique du village au quai. En mai 1922, le circuit téléphonique de Fabre atteint maintenant les résidents de Fabre Station et ceux qui demeurent sur le parcours.

Plusieurs projets d'électrification circulent à Fabre au début des années 1940. Le premier date d'octobre 1940 alors que Conrad Goulet, de Rouyn, fait une offre à la Municipalité pour acheter la chute sur la rivière Lavallée, d'une superficie de six acres de terrain, pour 60\$. Il propose de construire et d'exploiter une centrale hydro-électrique pour alimenter toute la municipalité. Selon les termes de l'entente, il bénéficie d'un délai de cinq ans pour réaliser son projet, à défaut de quoi, la chute d'eau retourne à la Municipalité. Il abandonne peu après ce projet.

En mai 1941, la Compagnie Électrique de St-Eugène-de-Guigues, dirigée par le curé Philorum Jubainville, conclut une entente avec la Municipalité de Fabre pour la construction et la distribution de l'électricité dans ses limites, avec possibilité de renouvellement du contrat d'approvisionnement à tous les cinq ans. L'entente stipule que les travaux doivent débuter le 4 janvier 1942 et se terminer au plus tard le 1er janvier 1943. La pose des poteaux débute comme prévu mais la Compagnie Électrique doit cesser ses travaux à cause du rationnement imposé par le gouvernement fédéral sur le matériel et le bois pendant la Deuxième Guerre mondiale. Elle éprouve également quelques problèmes avec son barrage, situé sur la rivière Cameron. À son tour, cette compagnie abandonne le projet et joint les rangs de la Coopérative d'Électricité du Témiscamingue.

Dès le début de l'année 1944, le clergé et les maires des localités rurales, réunis au sein du

Conseil de comté, entreprennent des démarches afin d'électrifier les campagnes témiscamiennes. À cette époque, le parti libéral est au pouvoir à Québec et prépare un projet de loi sur l'électrification rurale. En avril, une délégation formée de représentants du clergé, des municipalités locales et des Chambres de commerce de Ville-Marie et de Rouyn, se rend à Québec afin de demander d'établir l'électrification rurale pour les 12 plus vieilles paroisses du Témiscamingue, soit Ville-Marie, Fabre, Béarn, Lorrainville, Laverlochère, Fugèreville, Latulipe, St-Eugène-de-Guigues, St-Bruno-de-Guigues, Notre-Dame-du-Nord, Nédelec et Guérin. On avance les arguments que ces 12 localités se situent dans un rayon de 30 milles; que dans plusieurs d'entre elles une ligne de transmission est tracée et que des poteaux sont plantés sur une distance de 25 milles.

Si le projet de loi sur l'électrification rurale est une idée libérale, il revient à l'Union nationale de l'avoir adopté. Celui-ci favorise la formation de coopératives d'électricité pour mener à bien son projet d'électrifier les campagnes québécoises. Ainsi, la Coopérative d'Électricité du Témiscamingue voit le jour le 11 septembre 1945. Le 5 novembre suivant, la Municipalité de Fabre s'engage à lui accorder l'exclusivité de l'installation et de la distribution de l'électricité dans ses limites territoriales. Le présent règlement pourra être annulé si la Coopérative ne construit pas la ligne de distribution avant deux ans. La Coopérative débute les travaux de pose de poteaux et de fils au printemps 1947 et le 1er novembre suivant, le courant arrive en permanence dans toutes les demeures de Fabre. La Coopérative achète son énergie électrique du barrage de la rivière Montréal, exploité par la Northern Ontario Power.

6.5. L'implication dans la collectivité.

La Municipalité de Fabre soutient sa population de deux façons différentes. D'abord, elle participe aux programmes gouvernementaux de lutte au chômage par la création d'emplois, ensuite elle supporte ponctuellement des projets ou des infrastructures, qu'elle met à la disposition de la collectivité.

Devant le haut taux de chômage causé par la crise économique de 1929, les gouvernements fédéral et provincial mettent sur pied des programmes de création d'emplois. Pour administrer ce budget, le gouvernement crée des comités de chômage dans chaque province. Le comité du Québec met l'accent sur l'embauche de chômeurs industriels et émet des directives aux municipalités à cet effet. La Municipalité répond qu'il existe très peu de ce type de chômeurs à Fabre et demande la permission d'embaucher des chômeurs colons, puisqu'ils souffrent autant que les autres des effets de la crise économique. En décembre 1930, le comité de chômage du Québec accorde une subvention de 5 000\$ à la Municipalité de Fabre pour construire et améliorer les chemins. La Municipalité doit fournir 400\$. Elle embauche Joseph Drouin et William Gibson pour diriger ces travaux. Arthur Drouin mentionne que les salaires sont de 80¢ par jour pour un homme et de 1,60\$ pour un homme avec une paire de chevaux. En mars 1931, des agriculteurs commandent du grain et de pommes de terre de semence par l'intermédiaire du Conseil.

En août 1932, la Municipalité reçoit une autre subvention pour réaliser des travaux d'hiver. Le gouvernement fédéral donne 1 516,37\$ et le gouvernement provincial fournit aussi la même somme d'argent. La subvention du fédéral sert à embaucher des bûcheurs pour couper du bois pour la Municipalité.

J. R. Booth Company donne une zone de coupe de bois sur ses limites pour réaliser ce projet. La subvention du provincial sert à améliorer le chemin de Mazenod. Joseph Barbe dirige ce travail. La Municipalité lève une taxe spéciale pour financer ces travaux, en attendant les subventions gouvernementales.

En 1934, la Municipalité de Fabre se joint à d'autres groupes du Témiscamingue, notamment les autres municipalités locales, la Société Saint-Jean-Baptiste et le clergé, et réclame un vaste programme de colonisation pour les fils d'agriculteurs et les chômeurs urbains. Une des mesures de ce programme vise l'ouverture de colonies forestières pour y installer les fils d'agriculteurs et la construction de routes pour s'y rendre. Ce projet se ferait en coopération avec les compagnies forestières. Le but visé est la formation des travailleurs forestiers. Ce programme requiert, selon ces intervenants, un budget aussi considérable que celui du ministère de la Voirie. Le gouvernement provincial répond à cette demande en instituant le programme de colonisation Vautrin.

Le déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale et la fin de ce conflit entraînent une reprise économique et une baisse du taux de chômage. Les effets de cette reprise économique durent une dizaine d'années à peine. Dès 1957, l'économie du pays connaît une période de dépression, faisant augmenter à nouveau le taux de chômage. Les gouvernements réagissent alors en mettant sur pied d'autres programmes de lutte au chômage. Ces programmes portent le nom, dans les années 1960, des Travaux d'hiver. Ils changent d'appellation, dans les années 1970, pour Canada au Travail et dans les années 1980, ils se nomment Programme de création d'emploi. La Municipalité de Fabre participe à tous ces programmes et réalise ainsi de nombreux

travaux dans la localité. Examinons brièvement la nature de ces travaux.

Le programme des Travaux d'hiver débute en 1960-1961. Il est financé à 50% par le gouvernement fédéral, 40% par le gouvernement provincial et 10% par la municipalité. Le projet présenté par la Municipalité de Fabre prévoit la réalisation de travaux d'amélioration à la salle municipale: creuser un soubassement, aménager une salle de délibérations pour les réunions du Conseil, un bureau, une chambre de toilettes, des armoires et raccorder les égouts au réseau. Le coût total s'élève à 7 000\$, ainsi répartis: fédéral, 2 500\$, provincial, 2 000\$, Municipalité de Fabre, 500\$ plus 2 000\$ pour les matériaux. Napoléon Pelchat exécute les plans et devis, en plus de coordonner les travaux. Les salaires horaires sont de 1,70\$ pour le contremaître, 1,40\$ pour le menuisier et 1,00\$ pour les manoeuvres ordinaires.

Par la suite, la Municipalité de Fabre présente à chaque année des projets dans le cadre des Travaux d'hiver. Dans les années 1960, elle profite de ces subventions pour construire des trottoirs, améliorer le terrain de jeu municipal, défricher un chemin de pénétration jusqu'au lac Lavallée, rénover l'intérieur de la salle municipale, construire un garage pour le service des incendies, aménager une salle de quilles en collaboration avec le comité des loisirs, entretenir les trottoirs l'hiver et construire deux citernes pour la réserve d'eau.

Dans les années 1970, la Municipalité de Fabre réalise d'autres travaux d'aménagement de ses infrastructures à l'aide de subventions gouvernementales: Canada au Travail et Jeunesse Canada au Travail du gouvernement fédéral, ainsi que les Projets d'initiatives locales du gouvernement du Québec. Ces travaux consistent dans la rénovation extérieure de la salle de quilles, la réalisation de travaux di-

vers aux trottoirs, à la patinoire et au terrain de balle, l'aménagement d'un local pour le club de l'Age d'Or à l'intérieur de la salle paroissiale, l'aménagement d'un centre d'artisanat, la création d'un parc de repos et d'amusement financé en partie par l'Age d'Or, l'aménagement d'un salon funéraire financé par la Fabrique St-Edouard-de-Fabre, l'identification des rues et des résidences, l'embellissement du cimetière, l'animation auprès des enfants, l'étude sur l'utilisation des déchets de Cèdre Fabre, l'entretien des équipements de loisirs et la réparation du toit des bâtisses publiques.

Ces divers projets gouvernementaux s'avèrent très utiles et importants pour les municipalités. Ils permettent de créer de l'emploi dans la localité et d'exécuter des travaux qui ne se réaliseraient probablement pas sans l'aide gouvernementale. Parallèlement à ces programmes, la Municipalité de Fabre apporte un soutien ponctuel aux organismes locaux dans le domaine des loisirs et des sports.

En 1936, la Municipalité de Fabre entreprend la construction d'une salle municipale. Elle en évalue le coût à 3 000\$. Elle finance ces travaux à l'aide de deux emprunts à des particuliers, un de 1 800\$ à Mme Émilien Bibeau et un autre de 1 200\$ à Napoléon Demers, à un taux d'intérêt de 5%. Mme Topping fait un don de 50\$ à la Municipalité pour la réalisation de ce projet. Les plans et devis sont effectués par Aimé Goulet, Elphège Provencher et Henri Gagnon. La salle municipale s'élève sur un terrain acheté de Napoléon Demers, au montant de 175\$. Napoléon Dallaire obtient le contrat de construction. La salle est terminée en août 1936 et la facture finale s'élève à 3 200\$, plus 220\$ pour les modifications de dernières minutes apportées au plan initial. Le conseil fixe à 10\$ le prix de location de la salle. En août 1944, on

Fabre, son histoire et ses gens, 1890-1990

aménage une classe dans la salle municipale. Il en coûte alors 603,67\$ pour isoler la salle pour qu'elle soit habitable l'hiver.

En septembre 1944, la Municipalité accorde 200\$ à l'Association des loisirs pour l'aménagement d'un terrain de balle, mis à la disposition de toutes les organisations sportives de la localité. Amédée Pellerin est alors le président de cette association. La subvention de la Municipalité sert à payer l'achat du terrain et l'Association investit 300\$ pour l'aménagement. La Municipalité de Fabre s'engage aussi à faire la clôture et à entretenir le terrain. En octobre 1957, la Municipalité verse 100\$ à l'Association sportive pour les aider à organiser une patinoire au village. En 1964, elle donne 100\$ à cette organisation pour la cabane de la patinoire.



La Salle municipale, rénovée en 1988.

Dans le domaine des loisirs, la Municipalité participe à la fondation de la bibliothèque municipale. Celle-ci est inaugurée le 26 octobre 1978. Elle se situe d'abord au sous-sol de l'église. Elle est affiliée à la Bibliothèque centrale de prêt de l'Abitibi-Témiscamingue. En janvier 1984, la Municipalité demande une subvention, dans le cadre du Plan Gendron, afin de relocaliser et d'aménager un nouveau local pour la bibliothèque municipale. Elle obtient cette subvention en mars 1984. Un nouveau local est alors aménagé au-dessus de l'entrepôt municipal.



Cet édifice municipal regroupe les services suivants: en bas à gauche, le bureau municipal, au centre, l'atelier de l'inspecteur municipal, en haut en avant, la bibliothèque municipale et à l'arrière, l'atelier des tisserandes.



Inauguration des nouveaux locaux de la bibliothèque, le 1er décembre 1984. En avant de g. à d.: Normand Fink, administrateur délégué de la B.C.P., Jacques Roux, curé de Ville-Marie, Carmen Ouellette, responsable, Aurèle Valiquette, maire, Gilles Baril, député provincial. 2e rangée: Léon Desrochers, André Simard et Raymond Delorme, conseillers municipaux.



Comité de la bibliothèque 1989-1990. Assises de g. à d.: Ginette Drouin, responsable, Michelle Goulet, Thérèse Desrochers et Adrienne Clouâtre. 2e rangée: Jeanne Samson, Claudette Goulet, Jeanne Delorme, Sylvie Delorme, Andrée Delorme, Anita Pechat, secrétaire, et Anita Goulet.

6.6. Les dossiers à caractère régional

Peu de temps après sa fondation en 1904, la Municipalité de Fabre est sollicitée par des organismes régionaux pour appuyer leurs projets. Ainsi, elle participe au développement socio-économique du Témiscamingue, tantôt en appuyant des dossiers, tantôt en s'impliquant concrètement. Cette implication se fait dans plusieurs secteurs d'activités socio-économiques. En voici quelques exemples.

D'abord, en 1908, la Municipalité appuie la demande de séparer le Témiscamingue du comté de Pontiac, pour en faire un comté indépendant aux niveaux politique et judiciaire. Elle délègue le maire, Achille Verhelst, pour signer une requête préparée à cette fin par le notaire Guay, de Ville-Marie, et accompagner la délégation qui se rendra à Québec rencontrer les ministres concernés.

En octobre 1911, une autre délégation est organisée par des groupes du Témiscamingue pour revendiquer le prolongement de la voie ferrée de Témiscaming à Ville-Marie. La Municipalité de Fabre appuie cette initiative et délègue le père Mouttet pour la représenter au sein de ce groupe.

Un autre dossier concerne la navigation. La Municipalité s'élève contre la Temiskaming Navigation Company qui projette de ne pas opérer ses bateaux sur le lac Témiscamingue pendant l'été 1915. Elle envoie une résolution au ministère des Chemins de fer et des canaux du Canada, protestant contre cette décision de la compagnie de navigation. Selon la Municipalité, cela causerait un grand tort aux colons qui n'ont pas d'autres moyens de transport que le bateau pour écouler leurs produits et commander des marchandises.

Le dossier de la prohibition s'avère lui aussi intéressant. Le Conseil de comté du Témiscamingue adopte, en 1917, un règlement prohibant la vente d'alcool dans les limites du comté. À chaque année, les municipalités locales se prononcent à ce sujet, soit pour le maintien de la prohibition, soit pour son abrogation. Ce règlement est maintenu en vigueur jusqu'en 1961, à la suite d'un référendum populaire. Même en vigueur, il est contesté et surtout, n'est pas toujours respecté. Chaque village compte un ou des trafiquants d'alcool, communément appelés *bootlegger*. La Municipalité de Fabre appuie le règlement sur la prohibition. En 1950, elle refuse d'appuyer, à l'instar des autres municipalités, un groupe de citoyens de Ville-Marie qui demande une charte de ville pour la localité. La principale raison invoquée concerne la prohibition: ayant une charte de ville, Ville-Marie pourrait émettre des permis d'alcool et ainsi se soustraire au règlement de la prohibition. La prohibition est abolie à Fabre et au Témiscamingue en 1961.

En mars 1945, la Municipalité appuie la demande de la Chambre de commerce de Ville-Marie concernant l'ouverture d'un sanatorium dans cette localité. La Municipalité demande au député provincial, Nil E. Larièvre, de faire les démarches nécessaires auprès du Ministère de la Santé pour la réalisation immédiate de ce projet.

En février 1978, la Municipalité de Fabre appuie unanimement la demande du Comité municipal de Laniel revendiquant la juridiction au complet des cantons Shehyn et Tabaret, le reste du canton Mazenod et une distance d'un mille dans la limite ouest du canton Bruchésie. Le Conseil de Fabre se dit intéressé à poursuivre, avec ce Comité, l'étude du projet d'annexion de Laniel à sa municipalité. Mais, en novembre, après une discussion

avec les membres du Comité municipal de Laniel, les deux parties s'entendent pour que Fabre refuse d'annexer Laniel.

Finalement, mentionnons qu'en 1980, la Municipalité s'engage à confier à la Corporation de développement économique du Témiscamingue (CDET) le mandat de promouvoir le développement industriel sur le territoire du Témiscamingue et à donner 1\$ par habitant par année, versé en quatre versements égaux. Daniel Brassard est délégué pour siéger sur le conseil de la CDET. La Municipalité participe également au financement de l'Office du tourisme du Témiscamingue à la fin des années 1980.



Paul-O. Goulet, maire de Fabre de 1935 à 1955 et député provincial de Rouyn-Noranda-Témiscamingue de 1939 à 1944 et de 1952 à 1956.

6.7. Les finances municipales.

Peu après sa fondation, la Municipalité de Fabre entreprend l'évaluation municipale et l'élaboration de son budget. En mars 1905, elle embauche trois évaluateurs: Mérielle Lapierre, Clément Bourdon et Napoléon Demers, au salaire quotidien de 1\$ chacun. La personne chargée d'écrire le rapport reçoit en surplus 1\$. Elle nomme également deux auditeurs des livres, Joseph-Louis Pellerin et Alcide Gagné.

La Municipalité de Fabre finance ses activités et travaux en partie avec les taxes municipales. Parmi les types de taxes, mentionnons la taxe sur les commerces. En 1910, elle se chiffre à 5\$ par année pour les commerçants de Fabre, à 15\$ pour les colporteurs et à 40\$ pour les colporteurs en voiture. Mentionnons également la taxe foncière. Afin de se faire payer cette taxe, la Municipalité utilise quelques recours. Ainsi, en juin 1906, elle charge un intérêt de 8% par année pour les arrérages de taxes. Également, en 1930, elle décide de retenir les taxes dues sur les salaires de ses travailleurs, y compris ceux des fils demeurant encore à la maison paternelle.

Lorsqu'elle manque de liquidité, elle négocie un emprunt. Au cours de ses premières années de fonctionnement, la Municipalité emprunte de l'argent auprès de particuliers de la localité. Par exemple, en 1906, Louis Venne prête 200\$ à la Municipalité, à un taux d'intérêt de 6%. En 1915, elle fait un autre emprunt à un particulier d'un montant de 600\$ à un taux de 10% cette fois-ci. Cette même année, la Municipalité de Fabre emprunte, pour la première fois, à la Caisse populaire. Rappelons qu'une première Caisse populaire est fondée à Fabre en 1911 et poursuit ses opérations quelques années. En 1921, la Fabrique prête 350\$ à 7% au Conseil municipal. Fait cocasse, en 1924, la Municipalité

négoce un emprunt de 9 000\$ à Émilie Demers pour rembourser Albéric Barbe. Soulignons que Mme Demers est en fait l'épouse de M. Barbe.

En 1927, les élus municipaux recourent à un autre type de financement, l'émission d'obligations. Ainsi, la Municipalité de Fabre émet des obligations pour un montant de 9 000\$, pour une durée de 12 ans et qui rapportent 6% d'intérêt par année. Ce mode de financement sera fort utilisé par la Municipalité tout au long de son histoire.

Terminons cette section avec le taux de la taxe foncière et le budget municipal au fil des ans. Le tableau 11 fournit des renseignements sur l'évolution de la taxe foncière et sur le budget municipal de 1923 à 1990.



Le Conseil municipal en 1990. Assis de g. à d.: Noëlla D. Toupin, Aurèle Valiquette, maire, Suzanne Langevin, Anita Pelchat, secrétaire-municipale. 2e rangée: Gérard Drouin, inspecteur municipal, Mario Drouin, Yvon Clouâtre, Raymond Delorme, pro-maire, et André Simard.

Tableau 11: Taxe foncière et budget municipal

Année	Taxe foncière (du 100\$)	Budget municipal
1923	0.75\$	1,732.00\$
1925	1.00\$	3,302.45\$
1926	0.95\$	3,303.95\$
1927	1.25\$	4,322.44\$
1928	2.25\$	8,220.38\$
1929	1.60\$	5,845.60\$
1931	1.60\$	5,676.72\$
1932	0.55\$	3,551.55\$
1934	0.70\$	2,227.82\$
1935	0.70\$	2,231.32\$
1937	1.10\$	3,530.30\$
1940	1.10\$	3,574.60\$
1941	1.60\$	4,124.60\$
1942	1.50\$	5,424.52\$
1943	1.50\$	5,064.00\$
1952	1.75\$	7,313.24\$
1955	1.75\$	13,495.93\$
1960	1.75\$	16,504.56\$
1961	1.75\$	14,950.94\$
1962	1.75\$	15,455.91\$
1963	1.75\$	18,067.17\$
1965	1.75\$	21,403.66\$
1966	1.75\$	23,008.55\$
1968	1.95\$	28,066.35\$
1969	1.95\$	32,414.04\$
1970	1.95\$	30,752.75\$
1972	1.95\$	33,008.00\$
1974	3.25\$	45,223.00\$
1975	1.50\$	47,097.50\$
1976	1.50\$	52,955.90\$
1977	1.50\$	72,331.80\$
1978	1.00\$	82,727.00\$
1979	1.40\$	93,172.00\$
1980	1.50\$	120,456.00\$
1981	2.00\$	118,447.00\$
1982	2.00\$	134,742.00\$
1983	2.00\$	150,308.00\$
1984	0.64\$	150,760.00\$
1985	0.73\$	154,875.00\$
1986	0.99\$	176,096.00\$
1988	1.00\$	189,500.00\$
1989	1.00\$	214,000.00\$
1990	1.00\$	228,350.00\$

Source: Archives de la Municipalité de Fabre, Registre des procès-verbaux 1923-1943. Compilation: Anita Pelchat et Marc Riopel.

6.8. Le personnel politique municipal de Fabre.

<i>Tableau 12: Les maires de Fabre, 1904-1990</i>	
Nom du maire	Mandat
Wilfrid Gagné	Novembre 1904 à janvier 1909 Février 1913 à février 1915 Janvier 1921 à décembre 1923
Achille Verhelst	Janvier 1909 à janvier 1911 Janvier 1912 à février 1913 Août 1916 à janvier 1921
J.L. Pellerin	Janvier 1911 à janvier 1912 Janvier 1927 à janvier 1935
Napoléon Demers	Février 1915 à août 1916
Adélarde Demers	Décembre 1923 à janvier 1925
Méridée Lapière	Janvier 1925 à janvier 1927
Paul-O. Goulet	Janvier 1935 à mai 1955
Chester Laforest	Mai 1955 à mai 1961
Wellie Toupin	Mai 1961 à mars 1967
Adrien Desrochers	Mars 1967 à avril 1976 Octobre 1979 à août 1980
Denis Drouin	Avril 1976 à octobre 1979
Aurèle Valiquette	Août 1980—

<i>Tableau 13: Les secrétaires-trésoriers, 1904-1990</i>	
Nom	Mandat
Napoléon Demers	Novembre 1904 à juillet 1910
Joseph Turcotte	Juillet 1910 à juillet 1922
Alphonse Labbé	Juillet 1922 à février 1967
Florian Lafond	Février 1967 à mars 1973
Berthe Demers	Mars 1973 à décembre 1974
Yves Valiquette	Janvier 1975 à décembre 1975
Anita Pelchat	Janvier 1976 à octobre 1979
Carole Lapière	Octobre 1979 à février 1981
Hélène Clouâtre	Février 1981 à mars 1982
Micheline Demers	Mars 1982 à juillet 1986
Anita Pelchat	Juillet 1986
<i>Les secrétaires-adjoint(e)s</i>	
André Simard	1966-1967
Thérèse Larochelle	1981
Sylvie Delorme	1986
Roseline Desrochers	1989

Tableau 14: Les conseillers municipaux, 1904-1990

Nom	Mandat	Nom	Mandat
Clovis Larochelle	1904 à 1909	Henri Turcotte	1917 à 1922,
Octave Larochelle	1904-1905		1928-1929-
John Lynch	1904 à mars 1906		1939-1940-
Alexandre Lefebvre	1904 à 1906		1943-44
Achille Verhelst	1904 à 1908,	Elzéar Pineault	1918-1919
	1911-1921	Didace Wilcott	1918
Louis Valiquette	1904 à 1907,	Georges Barbe	1918 à 1921
	1917-1918	Napoléon Desjardins	1919
Jean Gagnon	1906 à 1908	Honoré Charland	1919-1920-1926
Alexandre Caya	Mars 1906 à 1910	Jean-Baptiste Delorme	1920-1921
Eugène Robert	1907	Alphonse Pellerin	1920-1921
William Gibson	1907 à 1909	Joseph Authier	1920-1921
Adélarde Demers	1908 à 1913,	Oscar Lavoie	1920
	1922-1923	Joseph Chénier	1921
Joseph Pellerin	1909-1910	Désiré Pellerin	1922 à 1925
Alphonse Lessard	1909 à 1911	Georges Denis	1922-1923
Adelard Laforest	1910 à 1912,	Josaphat Larochelle	1922-1927-
	1926-1927		1928-1934-
Ludger Turcotte	1910 à 1912		1935-1945-
Théophile Goulet	1911 à 1913	Noël Ladouceur	1923-1924
Paul Wilcott	1912 à 1914,	Euclide Goulet	1923
	1919-1920	Wellie Toupin	déc. 1923 à 1926,
Louis Venne	1912 à 1914		1930-1931-
Eugène Charland	1912		1941-1942
Julien Denis	1913 à 1915	Rodolphe Lessard	1924
Louis Fournier	1913-1917-1918	Arthur Laforest	1924-1925-
Harry Bourgeois	1913 à 1915		mai 1940 à 1943
Francis Gagnon	1914 à 1916,	Charles Larochelle	1924 à 1926,
	1927-1928		1930 à 1935,
Napoléon Demers	1914-1919-		1938 à 1963
	1926-1927	Josaphat Cadotte	1924-1925
Wilfrid Gagné	1915	François Grenier	1925-1926-
Joseph Cadotte	1915-1916		1938 à 1940
André Pellerin	1915 à 1917	Joseph Drouin	1926-1931 à 1934
Damase Samson	1916-1917,	Arthur Desrochers	1926-1927,
	1922 à 1924		1932 à 1935,
Joseph Pelchat	1916		1939-1940-1943
Zoël Langlois	1916	J.O. Bonin	1927-1928
Alphonse Lapierre	1917 à 1919	Edouard Ringuette	1928-1929

Tableau 14: Les conseillers municipaux, 1904-1990 (suite)

Nom	Mandat	Nom	Mandat
Henri Goulet	1928-1929	Adélarde Larochelle	1955 à 1960
Henri Gagnon	1928-1936-1937	Lucien Fournier	1956 à 1969
Paul-O. Goulet	1929-1932	René Desrochers	1959-1960
Trefflé Laforest	1929-1930	Gérard Samson	1960
Azarie Paquin	1929-1930- 1937-1938	Aurèle Valiquette	1961 à 1967
Alfred Valiquette	1930 à 1933, 1946-1947	Damien Delorme	1961 à 1974
Philippe Turcotte	1931 à 1936, 1944 à 1952	Adrien Desrochers	1964 à 1966
Albert Gagnon	1933 à 1936	Louis Clouâtre	1967 à 1973 1976-1977
Elphège Provencher	1935-1936 1938 à 1940	Adrien Clouâtre	1967 à 1974
Désiré Larochelle	1936-1937 1942 à 1945	André Toupin	1968
Hervé Pelchat	1936-1937	Gilbert Larochelle	1969 à 1972
Ovila Denis	1937-1938	Raymond Toupin	1969 à 1978
Arthur Pellerin	1937-1938	Jean-C. Desrochers	1972-1973
Alphonse Ouellette	1939-1940	Jean-Yves Pellerin	1972 à 1974
Joseph Samson	1940-1941	Yvon Goupil	1974 à 1977
Chester Laforest	1941 à 1954	Denis Drouin	1974-1975- 1979-1980
Thomas Simard	1941-1942	Jacques Gagnon	1974-1975
Evangéliste Goulet	1943-1944	Maurice Desmarais	1975-1976
Joseph Lapierre	1944 à 1947 1950 à 1953	Raymond Delorme	1975-
Paul-Roland Delorme	1944 à 1946	Michel Bélair	1976
Armand Desrochers	1947 à 1954	Lucina Gamelin	1976 à 1979
Arthur Drouin	1948-1949 1954 à 1968	Daniel Brassard	1977 à 1980
Honoré Barbe	1948-1949	Roger Paré	1978-1979
Stephen Labbé	1950 à 1955	André Simard	1978-
Raymond Simard	1953-1954- 1970-1971	Micheline Demers	1980-1981
Adélarde Venne	1955 à 1958	Aimé Langevin	1980 à 1985
Léon Lapierre	1955 à 1967	Suzanne Langevin	1981-
		Yvon Clouâtre	1981-1982-1985-
		Henri Laforest	1982-1983
		Léon Desrochers	1983-1984
		Marcel Gélinas	1984 à 1986
		Noëlla D. Toupin	1986-
		Mario Drouin	1987-



Wilfrid Gagné



Achille Verhelst



J.L. Pellerin



Napoléon Demers



Adélarde Demers



Mériele Lapierre



Paul-O. Goulet



Chester Laforest



Wellie Toupin



Adrien Desrochers



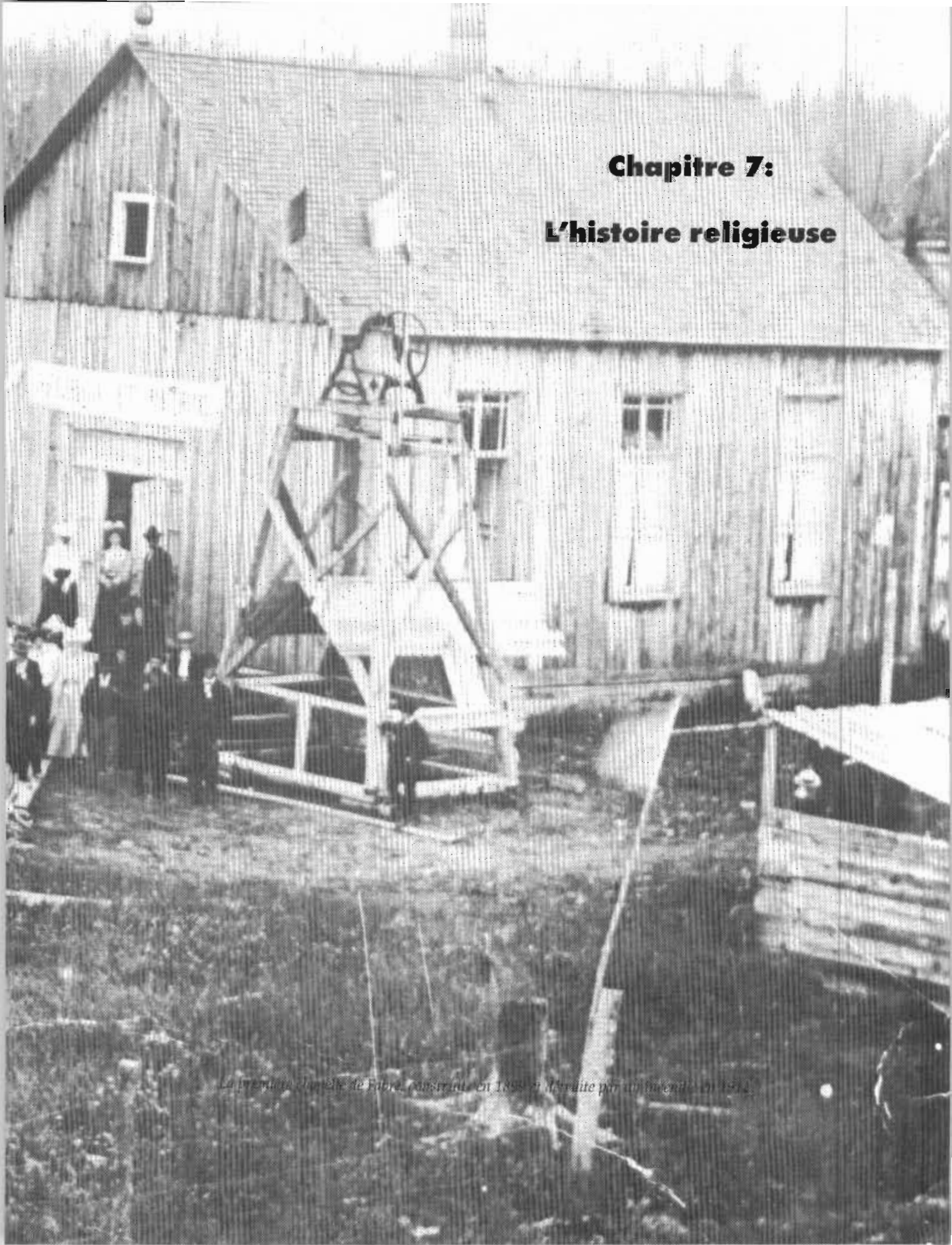
Denis Drouin



Aurèle Valiquette



Chapitre 7: L'histoire religieuse



La première chapelle de Fabre, construite en 1898 et détruite par un incendie en 1912.

Le clergé catholique joue un rôle important dans le développement socio-économique du Témiscamingue et de Fabre. Les missionnaires Oblats de Marie-Immaculée encadrent le mouvement de colonisation, dirigent les colons vers les cantons et leur apportent le support moral qu'ils désirent. Une fois la population de la mission du canton Fabre jugée suffisante, on procède à la fondation d'une paroisse. On voit ensuite à l'organisation matérielle de cette nouvelle paroisse, en la dotant d'une église, d'un presbytère et d'un cimetière. À ces infrastructures, s'ajoutent la mise sur pied de la fabrique, l'organisation d'une chorale et la planification des fêtes religieuses. Une fois la paroisse bien structurée, le curé, de concert avec le diocèse, travaille à l'amélioration des conditions matérielles de ses paroissiens. Une vision précise du développement de la société rurale prend alors forme. Ce chapitre vise à faire connaître ces éléments de l'histoire religieuse de Fabre.

7.1. L'époque de la mission du canton Fabre.

La présence religieuse sur les rives du lac Témiscamingue date de 1863, alors que trois missionnaires Oblats de Marie-Immaculée obtiennent la permission de s'établir en permanence, après une vingtaine d'années de missions ambulantes. En 1866, trois soeurs Grises de la Croix de Montréal viennent les rejoindre pour les assister. Leur établissement se nomme la mission Saint-Claude et se situe en face du Fort-Témiscamingue. Pendant une vingtaine d'années, les missionnaires desservent, à partir de cet endroit, les Algonquins, les bûcherons et les quelques colons du lac Témiscamingue. En 1887, la mission Saint-Claude déménage à Ville-Marie. Les missionnaires Oblats poursuivent, à partir de là, leurs visites des missions. Les

soeurs Grises y organisent et maintiennent en service un hôpital pour la colonie du Témiscamingue.

C'est dans le contexte de la mission Saint-Claude que les missionnaires visitent les quelques familles de colons du canton Fabre, établies depuis le début des années 1870: les Saucier, Quinn, Lavallée, Caya, Lafricain, Martel et autres. Il se forme ainsi une communauté catholique autour de cette mission. Les gens se rendent à la mission Saint-Claude pour assister à la messe et pour rencontrer les pères et les soeurs. Les missionnaires arrêtent chez ces familles lorsqu'ils partent ou reviennent de leur longue mission chez les Algonquins, l'été, ou des chantiers forestiers, l'hiver. Lorsque débute la colonisation agricole du canton Fabre, les missionnaires poursuivent le même rôle qu'ils remplissaient auparavant.

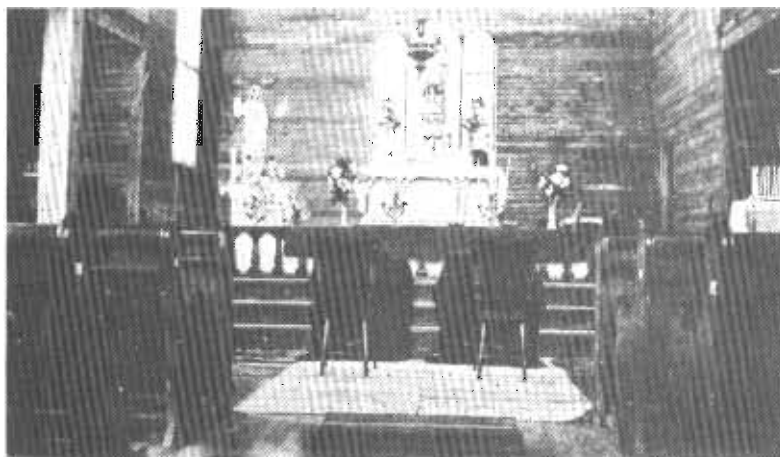
La mission du canton Fabre se poursuit de 1890 à 1912, soit de l'arrivée des premières familles à l'érection canonique de la paroisse. La mission est desservie par les pères Oblats de Ville-Marie. Quelques-uns se succèdent comme missionnaires: de 1890 à 1901, on retrouve successivement le père Perreault, le père Mourier, le père Valiquette, le père Bernier, le père Évain, le père Hénault, et à compter de 1901, cette mission est confiée au père Pelletier. De 1890 à 1896, les missionnaires se rendent sporadiquement chez les familles du canton Fabre. En 1896, le père Perreault évalue la population catholique de ce canton à 14 familles et 56 âmes. Cette année-là, la mission se fait sur une base régulière, d'abord à tous les mois, puis à tous les 15 jours à compter de 1897. Le 9 février de cette année-là, le père note le décès de la vieille madame Lavallée, mère de Jean-Baptiste, et souligne que pour la première fois, il y aura du noir dans les fenêtres, à l'occasion du service de Mme Lavallée.

À cette époque, le missionnaire chante la messe dans les résidences des colons, notamment chez Napoléon Demers, Wilfrid Gagné et Clovis Larochelle. Il passe la nuit chez une famille de colons. On raconte que pour convoquer les gens, le curé sort devant la maison et, à l'aide d'un porte-voix fait en écorce de bouleau, lance un appel à tous pour le début de la messe. Cet appel s'adresse aux colons demeurant dans les maisons voisines. Le buffet de la cuisine sert d'autel, les quelques chaises, le coffre ainsi que la boîte à bois servent de bancs. Lors d'une mission, qui peut durer quelques jours, le missionnaire en profite pour rendre visite à la majorité des familles, chanter des messes à plusieurs endroits dans le canton et baptiser les nouveaux-nés.

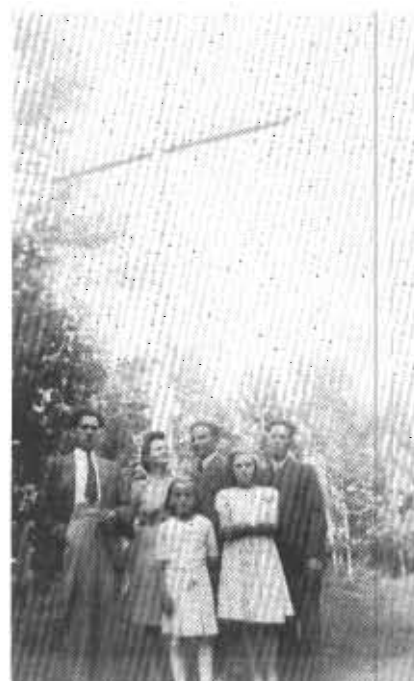
Le 9 octobre 1898, le père Mourier dit la messe chez Louis Venne et profite de l'occasion pour discuter de la construction d'une

chapelle dans le canton Fabre. Le 11 mars 1899, le père Évain célèbre ses premières missions à trois endroits différents dans Fabre: chez Venne, Lavallée et Martel. Il remarque qu'il y a peu de communiant à Fabre, ayant donné 15 communions chez Venne, trois chez Lavallée et six chez Martel. Il souligne que les gens se dérangent plus pour aller à la danse que pour aller à la messe.

Après entente entre le père Bernier et les colons, on décide d'ériger la chapelle en haut de la côte du village, non loin de la croisée des chemins. Pendant l'hiver 1899-1900, les pères font couper des billots par des colons de Fabre pour la construction d'une chapelle. Parmi ceux-ci, on retrouve Jacques Larochelle et ses deux fils, Clovis et Octave. Au printemps 1900, les colons construisent leur première chapelle du canton Fabre. La couverture est faite de bardeaux de cèdre et l'intérieur est tapissé en gros papier gris, ce dernier travail étant exécuté par les femmes.



Intérieur de la première chapelle, construite en 1899.



La croix érigée au quai. Y reconnaissez-vous la famille Pellerin? De g. à d.: Amédée, Yvonne, Henri Pineault, Alcide, Jeannine et Isabelle.

Une fois la chapelle terminée, le père Pelletier passe à une autre étape, l'organisation d'une école pour préparer les enfants à la 1^{ère} communion et à la confirmation. Il remarque, lors d'une visite de paroisse en septembre 1901, que les enfants d'école ne sont pas tous jeunes. Le 12 octobre suivant, Mgr Lorrain, évêque du diocèse de Pembroke dont le Témiscamingue fait partie, visite le canton Fabre. Il donne un montant d'argent pour organiser une sacristie à Fabre. En avril 1902, le père Pelletier dirige les travaux de construction de cette sacristie. En janvier 1904, il travaille à la construction d'un jubé pour la chapelle. En juin, le père Pelletier fait ériger une croix haute de 34 pieds sur une haute butte située près du lac, dans le canton Fabre. Elle est frappée par la foudre deux ans plus tard et est aussitôt reconstruite. En 1904, Mgr Lorrain visite à nouveau la colonie de Fabre.

Le 1^{er} octobre 1908, les autorités religieuses canadiennes morcellent le grand diocèse de Pembroke et créent le Vicariat apostolique du Témiscamingue. Mgr Elie Anicet Latulipe est nommé à titre de premier titulaire de ce vicariat apostolique, qui englobe le Témiscamingue, le nord de l'Ontario et du Québec. Mgr Latulipe entreprend la tournée de toutes ses missions et paroisses en 1909. Il visite Fabre en juillet. Il nomme également le premier curé résident de Fabre cette année-là, l'abbé P. M. Roussel. Ce dernier est remplacé en 1910 par le curé Philorum Jubainville, qui reste en poste un an. Ensuite, P.-A. Mouttet entre en charge de la mission de Fabre. Il effectue les démarches menant à l'érection civile de la paroisse.

7.2. L'organisation et l'évolution de la paroisse.

À l'automne 1911, le curé Mouttet entreprend les démarches conduisant à l'érection canonique et à la reconnaissance civile de la paroisse Saint-Édouard-de-Fabre. Il parcourt alors, avec certains résidents, le canton pour recueillir les noms des personnes favorables à l'érection civile de la paroisse. Le curé rencontre de l'opposition puisqu'un groupe s'élève contre ce projet, prétextant le mauvais état financier de la localité. Le curé Mouttet recueille toutefois suffisamment de noms et envoie, le 22 octobre 1911, une requête à Mgr Lorrain, demandant l'érection canonique du territoire. Les personnes suivantes signent cette requête: Pierre Clouâtre, Joseph Manseau, Ludger Turcotte, Atchez Plante, Arthur Labbé, Maurice Denis, Jean-Baptiste Laval-lée, Amédée Pellerin et Achille Verhelst. L'évêque accorde l'érection canonique et la fabrique de St-Édouard-de-Fabre voit officiellement le jour le 20 juin 1912.

Lors de la première réunion de la Fabrique, le 30 juin, on procède à la nomination des syndics. Il s'agit de: Mérille Lapierre, Désiré Pellerin, Régis Drouin, Jean Gagnon et Joseph Pelchat. Désiré Pellerin est élu président et le curé Mouttet, secrétaire. La première tâche des syndics consiste à faire reconstruire l'église, détruite par un incendie quelques mois auparavant. Ils font effectuer des plans et devis à cette fin et le coût des travaux s'élève à 9 000\$. Pour financer ce projet, la Fabrique obtient de l'évêque la permission d'emprunter 8 000\$ et de financer la différence de 1 000\$ avec ses revenus. En septembre 1912, Mérille Lapierre obtient le contrat de construction de l'église avec une sacristie. On lui fixe l'échéancier suivant pour la réalisation des travaux: il doit avoir terminé l'extérieur de l'église et l'intérieur suffisamment

pour y célébrer une messe le 25 décembre 1912 et complètement pour le 1er février 1913, tandis que la sacristie doit être prête pour le dimanche des Rameaux de la même année.

Pour financer une partie de la construction de la nouvelle église, le curé Roussel propose d'organiser la fête de la St-Jean-Baptiste à Fabre et de faire un grand bazar. Des gens de Silver Centre, d'Haileybury, de Cobalt et les localités témiscamiennes participent à ces activités.



Le presbytère et l'église en construction en 1912.

Jusqu'au milieu des années 1930, la Fabrique de Fabre possède et exploite une petite ferme. Les bedeaux, MM. Desormeaux, Ouellette, Gonthier, etc..., s'occupent des travaux de la ferme et gardent plusieurs animaux, dont des vaches laitières. Ils vendent la crème à la fromagerie puis à la beurrerie.

De 1920 à 1922, la Fabrique exécute quelques travaux de restauration et de rénovation à l'église. On fait construire un clocher, complètement sorti de la bâtisse et comptant trois portes à sa base, dont une en façade et les autres latérales au clocher. Également, en 1922 la Fabrique adopte une résolution pour

faire rénover l'intérieur du presbytère et isoler le bâtiment pour le rendre chaud et habitable. Notons que le clocher est détruit par la foudre en août 1972.

Le premier cimetière se situe derrière l'église. Au début des années 1910, à la demande de Mgr Latulipe, Désiré Pellerin donne une partie de son lot à la Fabrique pour y aménager un nouveau cimetière. En octobre 1913, on construit une clôture autour du

cimetière. Puis en avril 1914, la municipalité fait ériger un charnier. Depuis ce temps, quelques travaux y ont été effectués, notamment la rénovation des vieux monuments.

Au début des années 1910, la visite de l'évêque à Fabre constitue un grand événement. Pour l'occasion, la chorale sort son plus beau répertoire. Elle se compose de sa directrice, Mme Lavoie, des Pellerin, Lacombe, Desjardins, Tremblay, Demers, Goulet, Denis, père et fils. Il y a ensuite la confirmation puis le défilé des confirmés en deux rangées. On décore le village et l'église, comme l'explique Mme Adrienne Gagnon dans cet extrait.

"Quand l'évêque nous rendait visite, c'était une grande cérémonie. C'était de la grande visite. Il arrivait par le lac à bord du Météor et les gens allaient le chercher avec des chevaux au quai. Les chevaux étaient tous fringuants, ils dansaient, ils se rendaient comme ça jusqu'au lac. Les hommes coupaient du sapinage et ils faisaient une arche, avec du bois recouvert de sapin pour que ça soit plus beau, en avant de chez Pellerin. Il y en avait une autre sur le chemin du lac et une autre sur le chemin qui mène à l'église. Il y avait aussi une arche au-dessus du trottoir en face de l'église. Dans l'église, l'intérieur n'était pas encore rénové, il y avait des grosses colonnes en bois et on les garnissait avec des branches de sapin. C'était beau. Les femmes faisaient des fleurs de papier pour garnir l'autel. Ma mère allait au presbytère avec deux autres femmes pour préparer les repas."
[Adrienne Gagnon]

D'autres fêtes religieuses se prêtent à une

organisation aussi importante que la visite de l'évêque. Laura Goulet les décrit dans ses notes manuscrites sur l'histoire de Fabre.

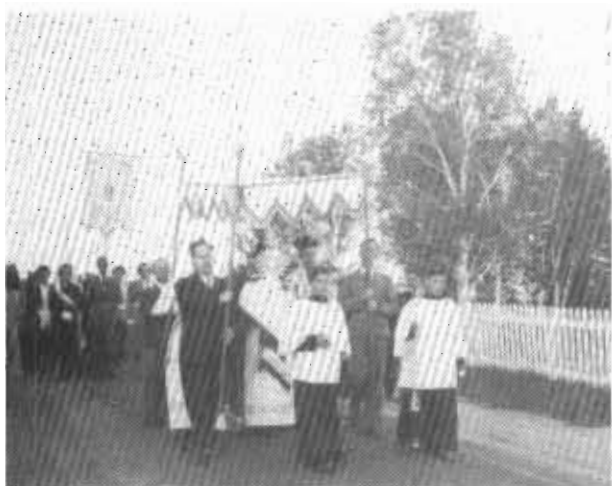
"La Fête-Dieu est un grand événement, au même titre que la visite de l'évêque. Mon père hisse son drapeau français jusqu'au haut du mat. On fait des arches de feuillage à différents endroits du village, il y a de petits drapeaux de toutes les couleurs. Il y a la procession, la prière et les chants, le reposoir tout fleuri, avec des tapis partout sur le sol. Les petites filles portent des robes blanches et quatre d'entre elles portent des ailes, elles personnifient les anges adoreurs. Les Enfants de Marie sont de la partie. À la fin du printemps, c'est le mois de Marie. À tous les soirs, les gens se rendent à l'église pour fêter par des prières et des chants. En octobre, c'est le mois du Rosaire. Chaque soir, les gens se rendent à la chapelle. Ceux de la campagne devaient s'en retourner à l'aide d'un fanal à l'huile, en espérant éviter les trous d'eau."
[Laura Goulet]



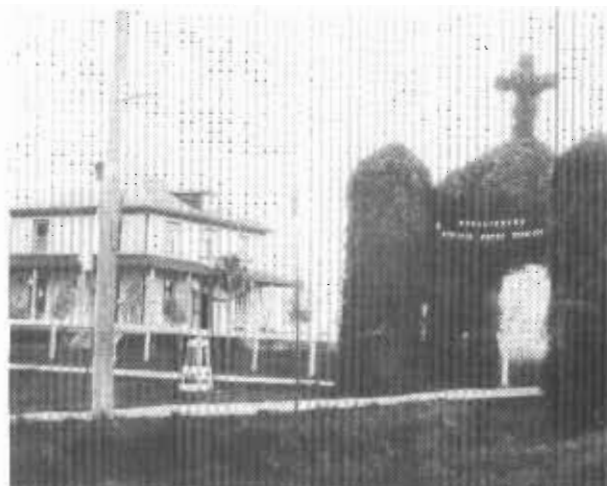
Intérieur de l'église en 1917.



L'église et son clocher vers 1922.



Procession de la Fête-Dieu avec Mgr Dupuis.



Arche érigée pour la visite de Monseigneur. Sur la banderole est inscrit: "Monseigneur bénissez notre paroisse". Le presbytère est décoré pour l'occasion.



Adélar Laforest devant la croix de chemin à Mazenod.



Croix de chemin à la station en 1941. Alyhousse, Lucienne, Jos et Isabelle Lessard posent fièrement devant la croix.



Plusieurs fidèles assistent à la bénédiction de la croix de chemin à Mazenod par le curé Louis A. Gauthier en 1938.



Ordination de Roméo Lapointe le 8 juin 1958



Baptême de la famille Nam-Amnath par le père Paul Sanschagrin. De g. à d.: Amnath, Kampath, Thongdam et Chamlat.



Père Paul Sanschagrin et un groupe d'enfants à leur 1ère communion le 12 avril 1979. En avant de g. à d.: Stéphane Pétrin, Martin Desrochers, Véronique Manseau, Annie Valiquette, France Courchesne et Yves Hamelin. 2e rangée: Eric Pellerin, Christian Drouin, Stéphane Cyr, Richard Toupin. 3e rangée: Joël Girard, Raynald Gingras, André Langevin et Stéphane Desrochers.



Les confirmés de 1979 avec Mgr Jean-Guy Hamelin. Rangée du bas: Manon Desrochers, Nathalie Lapierre, Carole Denis, Marianne Lapierre, Sylvianne Manseau, Linda Béchamp, Chantale Lapierre, Carole Pelchat. Rangée du haut: Lise Ouellette, Nathalie Drouin, Annie Goulet, Manon Bourgeois, Stéphane Goupil, John Newman et Camil Bégin.



Mgr Jean-Guy Hamelin et Robert Clouâtre, le premier enfant qu'il a confirmé après sa nomination comme évêque de Rouyn-Noranda.



40e anniversaire de prêtrise du père Gérard Montpetit, o.m.i., en 1987.

7.3. Le développement social.

La vision sociale de l'Église se caractérise, au Témiscamingue et à Fabre, par la promotion de la société rurale traditionnelle. Jusqu'à la crise de 1929, cette vision de la société s'impose d'elle-même et ne reçoit pas de forte opposition. Les dirigeants reconnaissent le caractère rural du Québec. La crise économique vient chambarder les données: le nombre de chômeurs urbains augmente constamment et la contestation suit la même progression. L'État doit réagir et vite. Quelques solutions sont proposées et celle qui s'impose est la colonisation agricole. Les gouvernements fédéral et provincial se lancent alors dans de vastes programmes de colonisation agricole, fortement encadrés et encouragés par le clergé, qui saisit ainsi la chance de garder sur la terre les familles catholiques québécoises, évitant les menaces de l'urbanisation et de l'industrialisation. Dans les nouvelles colonies, on regroupe les gens autour de l'église et de l'agriculture. Pour le clergé, cela assure la bonne santé de la société québécoise.

Dans les années 1940, ce projet de société est menacé de plusieurs façons. D'abord, plusieurs familles récemment établies sur des lots de colonisation abandonnent et décident de retourner en ville, à la suite de la reprise de l'activité économique. Ensuite, les femmes gagnent en grand nombre le marché du travail, pour combler les besoins de main-d'oeuvre. Finalement, à la fin des années 1940, le ratio de population rural/urbain se transforme et on retrouve plus de gens vivant dans les villes que dans les campagnes québécoises. Pour le clergé, il s'agit de la fin du projet de société, caractérisé par la vocation agricole des Québécois.

À la lumière de ces énoncées, précisons comment ce modèle s'applique à Fabre. D'abord, les femmes n'entrent pas en grand

nombre sur le marché du travail, puisqu'il n'y a pas d'industrie dans la localité. Par contre, on remarque qu'à compter de 1931 à 1941, la population agricole diminue de près de 10% (voir tableau 3 ci-haut dans le texte). Les jeunes hommes commencent à voir leur avenir dans d'autres secteurs que l'agriculture et les jeunes filles commencent à penser à d'autres métiers qu'institutrices ou infirmières. Bref, devant ces nouveaux courants dans le monde rural, le clergé réagit et propose un plan précis, visant la promotion de la société rurale traditionnelle.

En effet, pendant les années 1930 et 1940, le clergé participe à la fondation d'écoles à vocation rurale au Témiscamingue. Il s'agit de l'École d'agriculture Moffette, ouverte à Ville-Marie en 1939, des Écoles ménagères de Guigues et Ville-Marie, en 1944, et de l'Institut familial, en 1960, à Ville-Marie. Ces écoles visent à valoriser le métier d'agriculteur, auprès des garçons, et le métier de mère de famille et d'assistante sur la ferme, auprès des filles. L'École d'agriculture offre des cours de sociologie, dans lesquels on enseigne le fonctionnement des coopératives, des conseils municipaux et des fabriques. La direction de cette école ajoute, en 1946, le cours ménager agricole pour les filles. Les Écoles ménagères valorisent auprès des filles le rôle et les tâches de mère de famille. Ces écoles deviennent l'Institut familial en 1960.

Dans un autre ordre d'idée, on remarque aussi que dans ces années, des communautés religieuses d'enseignantes s'établissent dans plusieurs villages du Témiscamingue. À ce sujet, mentionnons l'établissement, en 1938, des soeurs de l'Assomption de la Sainte-Vierge à Fabre. Elles se voient confier l'éducation scolaire et religieuse des enfants de Fabre.

Avant d'accepter et de s'adapter à la nouvelle réalité québécoise, le clergé tente une

dernière offensive visant la reproduction de la société rurale traditionnelle. Après la Révolution tranquille, au début des années 1960, le clergé délaisse ses projets de développement socio-économique et se concentre davantage sur l'aspect religieux. À Fabre, on assiste, dans les années 1970, à la montée de mouvement religieux, comme le renouveau charismatique, le mariage encounter, la rencontre et le cursillo.



Léonie Demers et Mario Desrochers touchent l'orgue.



Les marguilliers 1989-1990. Le père Gérard Montpetit et de g. à d.: Aurel Pineault, Déliane Demers, Jacqueline Drouin, Laurette Langevin, Lucie Turcotte, Noël Lacasse.



Les membres de la chorale en 1990. En avant de g. à d.: Anita Huser, Josée Larochelle, Marie-Louise Larochelle, Isabelle Valiquette et Léonie Demers. 2e rangée: Mariette Laforest, Hélène Desrochers, Martine Pelchat, Noëlla Plante, Anita Belhumeur, Suzanne Langevin, Vicky Desrochers, Thérèse Dubois, Suzie Desrochers, Micheline Thérien et Jacqueline Valiquette. 3e rangée: Léon Desrochers, Yvon Goupil, Frankie Gagné, Denis Drouin, André Simard, Claude Langevin, Aimé Langevin, Roméo Desrochers, Antonio Drouin et Alain Langevin. Noëlla D. Toupin et Nicole D. Larochelle sont absentes sur la photo.

7.4. Les curés et les vocations de Fabre.

Les curés



*Adolphe Hénault, o.m.i.,
1899-1909.*



*P.M. Roussel,
1909-1910.*



*Philorum Jubinville,
1910-1911.*



*Paul-André Mouttet,
1911-1912.*



*Gilbert Spénard,
1912-1922.*



*Louis-Alexis Gauthier,
1922-1948.*



*Mgr Alphonse Dupuis,
1948-1950*



*Adélard Laurendeau,
1950-1966.*



*Alfred Brouillard,
1966-1974.*



*Gabriel Caron, o.m.i.,
1974-1978.*



*Paul-Emile Sanschagrin,
o.m.i., 1978-1985.*



*Gérard Montpetit, o.m.i.,
1985—)*

Les vocations



Sr Anésie Beauregard c.d.c.

"Soeur Aurélie". Entrée: vers les années 1943. Parents: Emma Roberge et Pierre Beauregard. Décédée en 1984.



Sr Madeleine Goulet s.c.d.

"Soeur Jean-de-l'Assomption". Entrée: 1er août 1951 au 30 juin 1967. Parents: Laura Pellerin et Paul O. Goulet.



Sr Adrienne Bernard a.s.v.

"Soeur Bernard-de-la-Croix." Entrée: de 1953 à 1976. Parents: Juliette Grenier et Robert Bernard.



Sr Jeannine Drouin n.d.a.

"Soeur Louis-Marie-de-Montfort". Entrée: de 1948 à 1970. Parents: Aldéa Desrosiers et Henri Drouin.



Sr Lucienne Pelchat a.s.v.

"Soeur Marie-Bertha". Entrée: 1944. Parents: Bertha Goulet et Hervé Pelchat.



Sr Lucille Valiquette a.s.v.

"Soeur Lucille de l'Immaculée". Entrée: de 1945 à 1975. Parents: Bertha Authier et Alfred Valiquette.



Sr Aline Drouin, a.s.v.

"Soeur Aline-du-Bon-Pasteur". Entrée: de 1956 à 1964. Parents: Dolmina Gamelin et Joseph Drouin.



Sr Marie-Paule Drouin, s.c.o.

"Soeur St-Pasteur". Entrée: 1er août 1941. Parents: Dolmina Gamelin et Joseph Drouin.

Sr Georgette Douville, n.d.a.

"Soeur Marie-des-Sept-Douleurs". Entrée: 1943. Parents: Albina Millette et Joseph Douville. Décédée en septembre 1971 à l'âge de 58 ans.



Sr Marie-Laure Lessard, a.s.v.

"Soeur Yvette". Entrée: vers les années 1932. Parents: Anaïse Plourde et Rodolphe Lessard.



Sr Clairette Beaudoin, s.c.o.

"Soeur Claire de la Charité". Entrée: 1958. Parents: Léona Audet et Joseph Beaudoin.



Sr Marianna Gagnon, s.g.c.

"Soeur Marianna". Entrée: 1932. Parents: Marie Brodeur et Jean Gagnon.



Sr Rita Cadotte, n.d.a.

"Soeur Marie Réparatrice". Entrée: le 7 décembre 1945. Parents: Marie Audet et Henri Cadotte.



Sr Julienne Goulet, s.g.c.

"Soeur Julienne de Falconière". Entrée: en 1942. Parents: Rosilda Toupin et Euclide Goulet.



L'Abbé Roméo Lapointe

Ordination: le 8 juin 1958. Parents: Marie-Louise Grégoire et Irénée Lapointe. Actuellement pasteur à St-Martin-de-Tours de Malartic.



L'Abbé Roger Valiquette

Ordination: le 17 juin 1951. Parents: Bertha Authier et Alfred Valiquette. Actuellement pasteur de la paroisse Sacré-Coeur de Noranda.



L'Abbé Roger Cadotte

Ordination: le 7 juin 1953. Parents: Marie Audet et Henri Cadotte. Actuellement pasteur de la paroisse St-Dominique de Timmins.



L'Abbé Jean-Claude Labbé

Ordination: le 31 mai 1962. Parents: Daria Poitras et Stephen Labbé. Présentement pasteur de la paroisse Notre-Dame-de-Lourdes de Lorrainville.



L'Abbé Jean Goulet

Ordination: le 17 juin 1951 jusqu'en 1974.
Parents: Laura Pellerin et Paul-O. Goulet.



Fernand Gagnon, s.g.

Entrée: de 1956 à 1965.
Parents: Evangéline Bégin et Amable Gagnon.



L'Abbé Alexandre Roberge

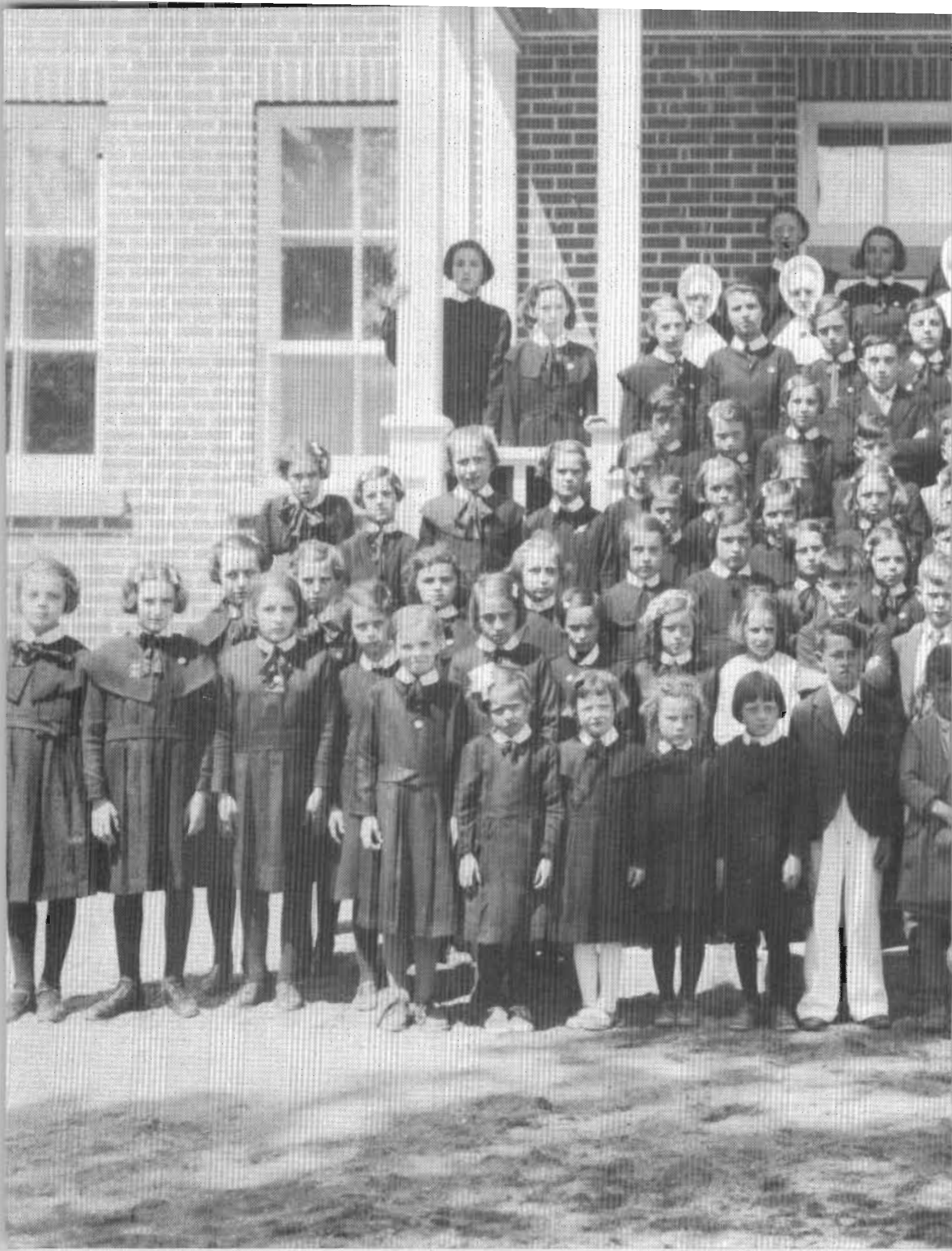
Ordination: le 8 juin 1950.
Parents: Marie-Louise Turcotte et Alcide Roberge. Présentement pasteur de la paroisse Ste-Bernadette de Rouyn.



L'église et le presbytère actuels. Le clocher a été raccourci après le feu causé par la foudre à la fin d'août 1972.



Une partie du cimetière actuel. Au pied de la croix, repose l'abbé Adélarde Laurendeau.



Chapitre 8:

L'éducation au village et à la campagne



Les religieuses et les écoliers fréquentant le Couvent des Sœurs de l'Assomption en 1938.

Une dizaine d'années après l'arrivée des premières familles de colons, le besoin d'ouvrir des écoles pour les enfants se fait sentir. Quelques-uns d'entre eux avaient commencé l'école dans leur village du sud de la province, tandis que d'autres sont prêts à commencer. Afin de se doter de services en éducation, des hommes se réunissent dans le but de fonder une commission scolaire et de mettre sur pied un réseau d'écoles de rang et de village.

8.1. La Commission scolaire de Fabre.

Les démarches visant la formation d'une commission scolaire pour le canton Fabre débutent en 1903. On en fait la demande officielle au surintendant de l'Instruction publique en mai. Le 12 juin 1903, celui-ci recommande la fondation d'une commission scolaire pour le canton Fabre. Ses limites géographiques sont les mêmes que celles du canton. L'érection de la Municipalité scolaire de Fabre entre en vigueur le 1er juillet 1903.

Le 20 juillet 1903, se tient l'assemblée générale des contribuables de Fabre pour l'élection des commissaires d'écoles. Cette assemblée a été convoquée par Jacques Larochelle, Adélar Demers et Désiré Pellerin. Elle se déroule dans la chapelle de la mission de Fabre, sous la présidence du père Pelletier. Celui-ci félicite les gens de Fabre pour leur empressement manifesté à prendre part à l'élection des commissaires, démontrant leur désir de se doter d'un système d'éducation.

Les commissaires suivants sont élus: MÉRILLE Lapierre, pour l'arrondissement compris entre le 4e et le 5e rang; Augustin Perreault, pour l'arrondissement du village; Maurice Denis, pour celui du côté sud de la ligne centrale (Mazenod); Oscar Lavoie, pour le rang II (bord du lac); et William Fréchette, pour le rang III nord. Les nouveaux commis-

saires tiennent immédiatement une assemblée de la Municipalité scolaire. Deux points sont à l'ordre du jour: la nomination d'un président et l'embauche d'un secrétaire-trésorier. Au poste de président, ils élisent MÉRILLE Lapierre et retiennent les services de Joseph-Louis Pellerin comme secrétaire-trésorier.

La première tâche des commissaires consiste à ouvrir une école et à embaucher une institutrice. Une première école ouvre ses portes au village en septembre 1903. Comme il s'agit de la seule école, les enfants de tout le canton la fréquentent. Quelques-uns doivent marcher trois milles et plus pour s'y rendre. Cette école porte, dans le langage des commissaires, le numéro 1. Mme Albéric Barbe en est la première institutrice. En 1904, ils ouvrent une deuxième école dans le rang de Larnouche, qui est désignée comme l'école numéro 2. Ils embauchent Béatrice Hurtubise comme institutrice. L'école numéro 3, située dans le rang de la station, est ouverte en 1913. Rose-Marie Maillard en est l'institutrice. En 1907, c'est au tour du rang du lac d'avoir sa propre école, qui porte le numéro 4. Elle est confiée à Marie-Anne Turcotte. Une deuxième école voit le jour dans ce secteur en 1946. Elle se situe chez Fournier et porte le numéro 4A. Yvette Provencher est embauchée à titre d'institutrice. L'école numéro 5, située à Mazenod ouvre en 1910, sous la tutelle de Clarina Sawyer. En 1956, les étudiants de Mazenod entrent dans une école neuve. Finalement, deux autres écoles voient le jour dans la partie nord du canton, la numéro 6, située chez Bourgeois et la numéro 7, chez Beaudoin. L'école numéro 6 accueille ses premiers élèves en 1916, fonctionne deux ans avant de fermer ses portes, pour les réouvrir en 1943. Mme V. Dagenais est embauchée comme institutrice en 1916 et Yvette Provencher en 1943. En 1952, Rosette Gagnon entre en fonction comme institutrice de l'école numéro 7.



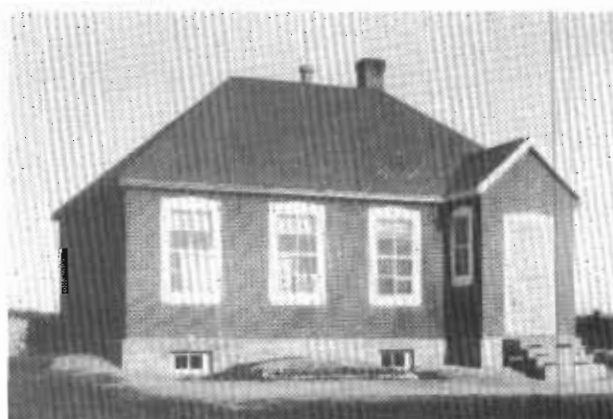
La première école du village construite vers 1903, sur le site où habite aujourd'hui la famille Gilles Demers. Quelques années plus tard, on ajoute un escalier pour accéder à la classe au deuxième étage.



L'école du Lac, qui porte le numéro 4, se situe où demeure aujourd'hui la famille Armand Courchesne.



L'école no 2, située dans le rang de la Ferme (Larnouche).



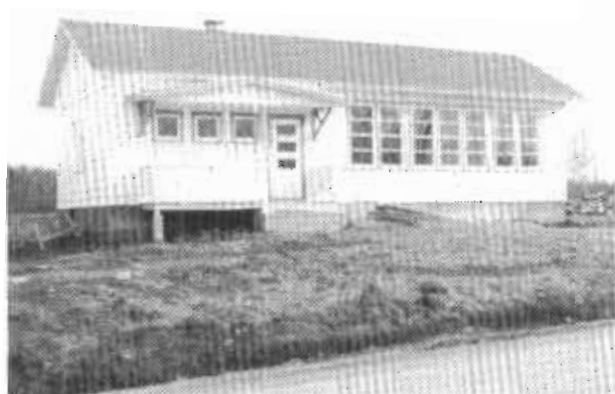
L'école no 4A chez Fournier, située dans le rang du Lac.



L'école no 3 à Fabre Station.



La première école no 5 à Mazenod, vers 1915. Elle est remplacée par une nouvelle construction en 1956.



L'école no 5 à Mazonod, construite en 1956, se situe en face de la roulotte de Jean-Paul Fleurent.



L'école no 4A a été transformée en résidence privée. Il s'agit de la demeure de Gloria et Gilbert Desrochers.



Ecole no 6, située chez Bourgeois.



L'école no 7, appelée chez Beaudoin, a été déménagée au village. Elle est maintenant la résidence de Paul-Roland Delorme.



Ecole no 7, chez Beaudoin, 1952-1960.

Les commissaires embauchent un secrétaire-trésorier pour voir au bon fonctionnement des écoles et administrer les affaires courantes de la Municipalité scolaire de Fabre. De 1903 à 1970, seulement cinq personnes assument, à tour de rôle le poste de secrétaire-trésorier. Comme mentionné précédemment, Joseph-Louis Pellerin occupe ce poste en 1903. De 1904 à 1910, Napoléon Demers assume cette fonction, puis il est remplacé par Joseph M.L. Turcotte de 1910 à 1922. Vient ensuite Alphonse Labbé, en 1922 et il demeure en fonction jusqu'en 1966, soit pendant 44 ans. Finalement, Florian Lafond agit comme dernier secrétaire-trésorier de 1966 à 1970.

Dix-neuf personnes se succèdent au poste de président de la Municipalité scolaire de Fabre. Le premier est Mérille Lapierre. De 1903 à 1910, le président reste en poste un an. Ensuite, les mandats varient de deux ans à six ans. Finalement, de 1937 à 1970, la Municipalité scolaire compte seulement deux présidents: Paul-O. Goulet, de 1937 à 1955 (22 ans) et Chester Laforest, de 1955 à 1970 (15 ans).

La Commission scolaire gère l'éducation à Fabre de 1903 à 1970. Son rôle consiste à embaucher les professeurs, construire et entretenir les écoles, les doter de mobilier et à déterminer le taux de la taxe scolaire. Elle voit également à ce que le programme scolaire du département de l'Instruction publique soit appliqué. La Révolution tranquille apporte plusieurs modifications dans le secteur de l'éducation.

À la suite d'une des premières réformes, le département de l'Instruction publique devient le ministère de l'Éducation du Québec. Ensuite, le gouvernement vise une gestion uniforme de l'enseignement partout au Québec. En 1965, on crée ainsi des commissions scolaires régionales, ayant comme mandat la gestion de l'enseignement de niveau secondaire.

Dans la région, la Commission scolaire régionale du Cuivre voit le jour le 1er juillet 1965. Son siège social se situe à Rouyn. Son territoire englobe le secteur de Rouyn-Noranda et celui du Témiscamingue. Pendant ce temps, la gestion de l'enseignement de niveau primaire demeure entre les mains des commissions scolaires locales. Par contre, le ministère de l'Éducation détermine des critères de fonctionnement plus sévères, rendant plus ardue la tâche des commissaires locaux. Les commissions scolaires locales du Témiscamingue décident de se regrouper et créent une entité administrative, chargée de gérer l'enseignement de niveau primaire. Le 1er juillet 1970, la Commission scolaire lac-Témiscamingue (CSLT) voit le jour à cette fin. La Commission scolaire de Fabre est partie prenante dans le regroupement. Un commissaire représente le secteur Fabre-Béarn au conseil d'administration. Émery Gaudet, de Béarn, est le premier commissaire du secteur Fabre-Béarn. Aujourd'hui, Micheline Bureau, de Fabre, occupe ce poste.



Micheline Bureau, commissaire pour Fabre-Béarn.

Pendant cinq ans, la gestion de l'éducation au Témiscamingue est séparée en deux: le niveau secondaire relève de la Commission scolaire régionale du Cuivre et le niveau primaire, de la CSLT. Cependant, depuis quelques années, plusieurs intervenants réclament la gestion complète de l'enseignement au Témiscamingue. Après plusieurs luttes et discussions intenses, le ministère de l'Éducation accorde au Témiscamingue la gestion complète des deux niveaux d'enseignement. Ainsi, la nouvelle CSLT voit le jour le 1er juillet 1975. Depuis ce temps, elle administre l'enseignement primaire et secondaire au Témiscamingue.

Examinons maintenant plus en détail le fonctionnement de l'éducation à la campagne, à l'époque des écoles de rang.

8.2. L'éducation à la campagne.

Les écoles de rang présentent plusieurs particularités par rapport aux écoles actuelles. Elles se distinguent par les classes à degrés multiples, le personnel enseignant et l'état physique du bâtiment. L'institutrice enseigne à des élèves de la 1ère à la 7e année. Elle compte souvent entre 30 et 40 élèves dans sa classe. Lorsque le nombre est trop élevé, on divise le groupe en deux: la classe des petits comprend le cours préparatoire, la 1ère et la 2e année, et la classe des grands, de la 3e à la 7e année. L'institutrice partage son temps entre les différents degrés académiques. Elle travaille avec les élèves de 1ère année, par exemple, et pendant ce temps, les autres s'occupent à faire des travaux. Une fois la leçon montrée aux élèves de 1ère, elle leur donne du travail et passe ensuite à la 2e année, et ainsi de suite.

Les élèves vont à l'école de rang à pied. Ils parcourent jusqu'à trois milles, soir et matin, hiver comme été, pour s'y rendre. Ceux qui demeurent loin utilisent un traîneau et des

chiens pour faire le trajet. Les élèves fréquentent l'école en moyenne jusqu'à l'âge de 13 ans environ. Les garçons vont ensuite travailler aux chantiers avec leur père, tandis que les filles aident leur mère à la maison. D'autres poursuivent leurs études, dont en majorité des filles. Celles-ci étudient pour devenir institutrice, infirmière ou religieuse. Les garçons, de leur côté, se dirigent vers les professions libérales (médecin, notaire, avocat, comptable) ou vers la prêtrise. Au début du siècle, quelques élèves doivent laisser l'école en 4e année, parce que l'institutrice n'a que son cours de 4e année. Les écoles de rang comptent plusieurs élèves de la même famille. Il suffit qu'une famille soit nombreuse pour que plusieurs frères et soeurs se retrouvent dans la même classe, mais à des degrés différents. Ainsi, Marie-Rose Lapointe enseigne à l'école no 3 de Fabre Station entre 1936 et 1942. Elle raconte qu'une année, elle retrouve huit Lapointe dans sa classe.

Pendant la première moitié du 20e siècle, le personnel enseignant, dans les rangs, se compose uniquement de filles. Les rares hommes enseignent à l'école du village. Les commissaires d'école sont sévères sur les critères d'embauche des institutrices: il faut absolument que l'institutrice soit célibataire. Si l'institutrice prévoit se marier au cours de l'année scolaire, les commissaires ne l'embauchent pas. Une fois mariée, celle-ci doit abandonner sa carrière d'institutrice. Plusieurs institutrices de Fabre ont dû abandonner, avec regret, leur poste à la suite de leur mariage. La liste des institutrices des différentes écoles de Fabre se retrouve à la fin de ce chapitre.

Les conditions de travail des institutrices dans les écoles de rang sont des plus rudimentaires. La sécurité d'emploi n'est pas à la mode, les institutrices sont congédiées à la fin de chaque année scolaire puis réembauchées

L'éducation au village et à la campagne



En 1940, à l'école de la Station. En arrière de g. à d.: Gérard Goulet, Alfred Larochelle, Ernest Lapointe, Paul-André Desrochers, Lionel Goulet, Gérald Bean, Albert Manseau, René Goulet, Alfred Lapointe, Francis Pelchat, Rémi Goulet, Gérard Gagnon, Léo Godin, Anita Demers, Irma Chalifoux, Thérèse Barbe, Cécile Bean, Madeleine St-Martin, Estelle Bean, Gabrielle Bégin, Janine Goulet et Mélina Barbe.



En 1954-1955, la classe de Mme Léonie Turcotte. 1ère rangée de g. à d.: Lise Chalifoux, Yvonne Gamelin et Jeannine Larochelle. 2e rangée: Louise Pellerin, Yvonne Manseau. 3e rangée: Maurice Gagnon, Jean-Paul Goulet, Marcel Pellerin. 4e rangée: Gérard Larochelle, André Barbe, Gilles Desrochers et Maurice Gagnon.



En 1942, des étudiants de l'école de Larnouche. 1ère rangée de g. à d.: Maurice Paquin, Paul Hamelin, Simon Bernard. 2e rangée: Pierre Turcotte, Wilfrid Gibson, Philippe Paquin, Édouard Hamelin, Adrien Plante, Roland Bernard. 3e rangée: Laurent Paquin, Fernand Bernard et Eugène Turcotte.



Groupe d'enfants de l'école de Mazenod en 1958-1959. 1ère année: Denis Pellerin, Michel Pellerin, Serge Desrochers. 2e année: Louissette Bégin, Jacques Gibson. 3e année: Cécile Ouellette, Léo Grenier, Paul-Henri Bégin, Ghislain Bégin. 4e année: Dorianne Bégin, François Pellerin, Gérard Laforest, Rémi Gibson, Roger Desrochers. 5e année: Jacques Desrochers. 6e année: Reina Gibson, Agathe Desrochers et Yvon Gibson.



Hugette Authier et son groupe d'élèves à l'école de Mazenod. En avant de g. à d.: Léon Laforest, Claude Ouellette et Albert Clouâtre. 2e rangée: Lucie Laforest, Marcel Authier, André Laforest, Claudé Langevin et Roger Laforest. 3e rangée: Roger Martel, Anna Laforest, Léa Clouâtre, Alida Clouâtre, Aimé Langevin, Antoinette Wilcott et Germaine Ouellette.



Groupe d'élèves de l'école du lac.

Fabre, son histoire et ses gens, 1890-1990

l'automne venu. Elles demeurent dans leur école, dans un petit logement aménagé à cet effet. Un poêle à deux ponts trône entre les deux parties de l'école et sert à chauffer la bâtisse et à faire la cuisine pour l'institutrice. Au début des années 1940, le salaire s'élève à 250\$ par année et l'institutrice doit chauffer son école et faire le ménage de la classe. Elle peut aussi embaucher quelqu'un pour faire ces tâches, mais à ses frais. La Commission scolaire fournit le bois de chauffage. Le roulement de personnel à la Commission scolaire de Fabre est très élevé, comme dans les autres localités, rendant ainsi très difficile la mise sur pied d'un syndicat. À chaque année, les orga-

nisatrices syndicales doivent refaire le tour de toutes les institutrices pour obtenir leur adhésion au syndicat. Elles réussiront à fonder un syndicat des institutrices au Témiscamingue à la fin des années 1950.

L'état physique des écoles de rang laisse souvent à désirer, surtout lorsqu'il s'agit d'une vieille école. Elle est alors beaucoup plus difficile à chauffer. Les toilettes, ou plutôt les *bécosses*, se situent à l'arrière de l'école. Les enfants doivent sortir à l'extérieur pour s'y rendre. L'institutrice qui étrenne la nouvelle école se trouve très chanceuse. La Commission scolaire remplace l'école lorsque le bâtiment est devenu trop vieux.



La communion solennelle. 1ère rangée de g. à d.: Alice Pellerin, Huguette Pineault, Claire Toupin, Oscar Goulet, Roger Barbe, Jean-Claude Labbé, Rémi Gagnon, Rémi Desrochers. 2e rangée: Andrée Labbé, Denise Pellerin, Pierrette Bourgeois, Yolande Gagnon, Pauline Goulet, Fernand Goulet, Roland Pellerin, Claude Demers, Léonel Desrochers. 3e rangée: Yolande Provencher, Ania Laforest, Jeannine Lapierre, Thérèse Lapierre, Jacques Demers, Jean-Paul Goulet, Victor Lapierre, Aimé Langevin et Jean-Louis Pelchat.



En 1940, communion solennelle des "Grands" à la Station. De g. à d. en haut: Jean-Louis Gagnon, Joseph Lapointe, Gérard Goulet, Henri St-Martin, Emilien Roberge, Francis Desrochers, Imelda Barbe, Martha Bégin, Jacqueline St-Martin, Ernest Lapointe, Omer Goulet, Paul-André Desrochers, Bibiane Gagnon, Alfred Larochelle et Léona Pelchat.

Les matières académiques enseignées sont à peu près les mêmes qu'aujourd'hui : l'accent est mis sur le français, les mathématiques et le catéchisme, suivis de l'histoire, de la géographie et de la bienséance. Qui ne se souvient pas d'avoir appris par coeur les questions et les réponses de son petit catéchisme? ou encore d'avoir *marché* au catéchisme? Pendant l'année scolaire, les élèves se préparent à faire leur communion solennelle. Celle-ci vient à la suite d'une session intensive d'enseignement religieux au cours de laquelle le curé vérifie les connaissances des élèves des différentes écoles de la paroisse. Après cette session, une cérémonie se déroule à l'église où on assiste à la remise des certificats de profession de foi à ceux et celles qui ont passé leur examen oral sur le catéchisme.

Afin de vérifier si l'institutrice suit à la lettre le programme du département de l'Instruction publique, l'inspecteur d'école fait sa tournée annuelle. Il se rend dans toutes les

écoles de Fabre et juge le travail de l'institutrice et la condition de l'école (hygiène, état du bâtiment, du mobilier). Il remet ensuite son rapport aux commissaires, lequel contient son évaluation des institutrices et ses recommandations quant à l'état des écoles. L'institutrice appréhende toujours la visite de l'inspecteur puisqu'une mauvaise évaluation de ce dernier équivaut à son congédiement. Par contre, une bonne évaluation lui mérite une prime en argent. Plusieurs ont reçu cet honneur pour leur succès en enseignement.

L'époque des écoles de rang se termine avec la Révolution tranquille. La centralisation des écoles au village commence lentement à la fin des années 1950, les commissaires ferment alors une école à la fois. Finalement, en 1960, toutes les écoles de rang sont fermées et l'éducation est centralisée au village. Le transport d'écoliers s'organise parallèlement à la fermeture des écoles de rang.



La flotte de transport d'autobus scolaires du garage Fabre Ltée.

Fabre, son histoire et ses gens, 1890-1990

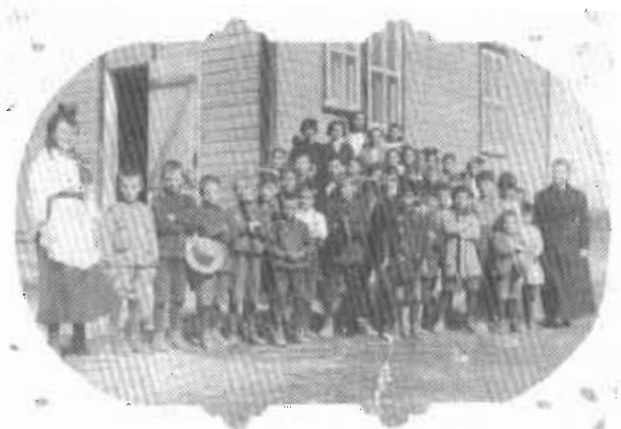
Pierre Gagnon devient alors transporteur d'écoliers. La première année, il transporte huit élèves à bord d'une voiture familiale. Par la suite, il doit acheter des mini-bus pour répondre à l'augmentation du nombre d'élèves à transporter. En 1960, il s'achète deux autobus de 60 passagers pour effectuer le transport de tous les élèves au village.

Au début des années 1960, l'école de Laniel ferme ses portes. Les élèves de cette localité fréquentent désormais les écoles de Fabre. Également, débute la centralisation du niveau secondaire à Ville-Marie. Dans un premier temps, les garçons de Fabre se rendent à l'école secondaire de Ville-Marie. L'école des filles demeure ouverte encore quelques années à Fabre. Un peu plus tard, ces dernières sont à leur tour intégrées à l'école secondaire de Ville-Marie.

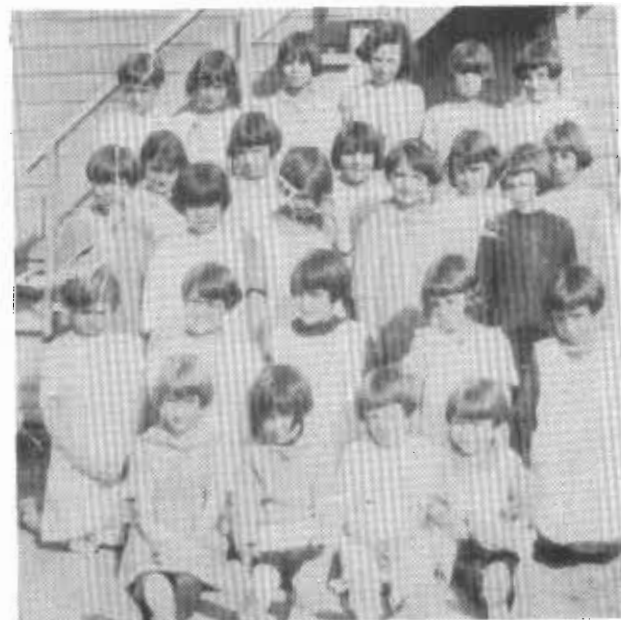
Avant de devenir une école centrale, l'école du village ressemble quelque peu aux écoles de rang.

8.3. L'éducation au village.

La première école du village voit le jour en 1903. Elle se situe dans le bas du village, sur le lot d'Octave Larochelle. Elle compte deux étages et trois fenêtres. Mme Albéric Barbe en est la première institutrice et elle dirige une seule classe primaire. L'année suivante, Léopold Langlois est embauché comme instituteur. Il est le seul homme à enseigner à Fabre avant l'ouverture de l'école des garçons en 1945. De 1903 à 1938, 25 institutrices se succèdent à l'école du village. Simonne Charland et Blanche Pelletier sont les dernières institutrices laïques de cette école. En octobre 1937, les différentes écoles de la localité comptent 211 élèves, dont 100 filles et 111 garçons.



Groupe d'enfants à la 1ère école du village vers 1917. À gauche, l'institutrice Hélène Lavoie, à droite, sa mère, Mme Lavoie.



Les classes du cours préparatoire, de la 1ère et de la 2e années à l'école du village en 1930. De g. à d. en bas: Jeanne Larochelle, Simone Valiquette, Charlotte Labonté, Laura Drolet, Rolande Lavallée, Jeanne d'Arc Pineault, Georgette Plante, Fernande Clouâtre, Julienne Goulet, Lucienne Lapierre, Yvette Lapierre, Jacqueline Houle, Cécile Clouâtre, Joyce Toupin, Florence Bégin, Madeleine Valiquette, Laurette Larochelle, Eglantine Delorme, Henriette Gagnon, Georgette Provencher, Lucille Pineault, Simone Larochelle, Marie-Anne Gagnon, Laurette Larochelle et Monique Delorme.



Quelques filles de l'école du village en 1931. De g. à d.: Berthe Charland, Fernande Pellerin, Lucienne Barbe, Antoinette Lavallée et Eliane Goulet.

En 1937, le curé et les commissaires d'écoles décident de confier l'enseignement au village à une communauté religieuse. Ils recrutent les soeurs de l'Assomption de la Sainte Vierge et négocient une subvention du département de l'Instruction publique pour la construction d'une école au village, pouvant aussi loger les soeurs. En novembre 1937, une délégation revient de Québec avec la promesse d'une subvention de 6 000\$ pour construire une école en briques. La délégation se compose de: L.-A. Gauthier, curé, Paul-O. Goulet, président de la Commission scolaire et maire, Alphonse Labbé, secrétaire-trésorier, et Victor Toupin, marchand. Les travaux de construction débutent au printemps 1938 et l'école est prête pour accueillir les élèves en septembre.

Les religieuses arrivent à Fabre le 14 septembre 1938. On retrouve: soeur Dominique-du-Rosaire, directrice, soeur Sainte-Joanna, soeur Sainte-Fabiola, institutrices, et soeur Marie-Armand, cuisinière. L'école commence le 20 septembre et 98 élèves s'inscrivent. Les soeurs divisent les élèves en trois groupes et

demandent le renfort d'une troisième institutrice, soeur Sainte-Léonide, qui arrive le 27 septembre. Soeur Sainte-Fabiola s'occupe de la classe enfantine et de la 1^{ère} année, soeur Sainte-Léonide, de la 2^e et 3^e année, et soeur Sainte-Joanna, de la 4^e, 5^e, 6^e et 7^e année. La nouvelle école est inaugurée et bénie le 13 novembre. Elle porte le nom de: *Couvent des soeurs de l'Assomption*.



Voici quelques religieuses venues à Fabre: Sr St-Yves d'Auteuil, Sr Marie-Anne des Lys, Sr St-Casimir et Sr Marguerite de St-Joseph.

Le rôle des soeurs de l'Assomption à Fabre dépasse les cadres de l'enseignement. Elles conduisent les élèves à la messe le dimanche et les jours de fêtes et les font chanter à la messe. Elles enseignent le chant grégorien aux élèves. À la fin de l'année scolaire, les élèves parviennent à chanter les vêpres en latin. Les soeurs se voient également confier la responsabilité des enfants de chœur, des croisés et, plus tard, de la J.E.C. Elles s'occupent aussi de la sacristie.

En 1945, la Commission scolaire rachète d'un particulier l'école du village et y ouvre des classes pour les garçons. Des hommes y enseignent. Cette école est en activité jusqu'en 1957, alors que l'on construit l'école Montfort. De 1957 à 1959, Léonie Turcotte en

Fabre, son histoire et ses gens, 1890-1990

assume la direction. Elle est remplacée en 1959 par le frère Grégoire, de la communauté de Saint-Gabriel. Des frères de cette communauté dirigent l'école Montfort jusqu'en 1965.

Devant l'augmentation du nombre d'élèves, la Commission scolaire fait construire une nouvelle école. Elle ouvre ses portes en 1960, sous le nom de l'école de l'Assomption. Les élèves sont transférés du couvent à cette nouvelle école. Le couvent devient principalement la résidence des religieuses. Certains locaux servent encore pendant quelques années aux étudiants. La Commission scolaire lac-Témiscamingue fait démolir le couvent en 1974 et les soeurs de l'Assomption emménagent au presbytère.

L'école Montfort ferme ses portes en 1973 et les élèves sont intégrés à l'école de l'Assomption. Les religieuses dirigent l'école de l'Assomption jusqu'en 1970, alors que Denis Drouin est nommé directeur. Les soeurs assument aussi la direction de l'école Montfort de 1965 à 1970. Denis Drouin occupe ce poste pendant 17 ans. Nicole Séguin le remplace en 1987 et demeure en poste encore aujourd'hui.



Un groupe de jeunes filles du Couvent en 1949. En avant de g. à d.: Alma Barbe, Huguette Provencher. 2e rangée: Madeleine Drouin, Jeannette Desrochers, Anna Goulet, Aline Drouin. 3e rangée: Cécile Cadotte, Huguette Demers, Huguette Pineault. 4e rangée: Rosette Gagnon, Pierrette Gagnon, Andrée Labbé, Thérèse Lapierre. 5e rangée: Adrienne Bernard, Denise Gagné, Yolande Barbe et Germaine Ouellette. Titulaire: Sr Denise de Jésus. Directrice: Sr St-Yves d'Auteuil.



Couvent des Soeurs de l'Assomption, érigé en 1938 et démoli en 1974.



Souvenir de la Croisade Eucharistique de Fabre (les Croisés).



Ecole Montfort construite en 1957. Fermée en 1973, elle est vendue en 1974.



Ecole de l'Assomption, construite en 1960.



Une classe du primaire. En avant de g. à d.: Yvan Desrochers, Jean Gamelin, Marcelle Loiselle, Maryse Descôteaux, Mario Pellerin, Madeleine Langevin, Line Toupin, Sylvie Goulet, Carole Goulet, Pierre Gaudet, Julie Goulet, Claude Delorme, Richard Drouin. En arrière: Alain Manseau, René Langevin, Fernand Desrochers, Jean-Pierre Pellerin, Michel Toupin, Benoît Desrochers, Léo Samson, Ghislain Larochelle, Mario Racicot, Guy Brisson, Michel Cadotte et Daniel Fournier. Institutrice: Henriette Goulet. Directrice: soeur Alberte Leblanc.



Les étudiants de 4e année en 1968-1969. 1ère rangée de g. à d.: Francine Toupin, Camil Samson, Raymond Drouin, Mario Desrochers, Ghislaine Cadotte. 2e rangée: Johanne Béchamp, Louise Pelchat, Yves Pellerin, Denis Brisson, Hélène Laliberté, Richard Desrochers, Micheline Desrochers. 3e rangée: Claude Desrochers, Gaston Desrochers, Napoléon Manseau, Jolyne Pelchat, Sylvain Desrochers, Michelle Loiselle, Yvan Goulet, Mario Pelletier, Danielle Beaudoin. 4e rangée: Ghislain Clouâtre, Daniel Demers, Yves Lapierre, Céline Larochelle, Lucien Gagnon, Alain Goulet, Jean-Guy Goulet, Richard Samson, Donald Descôteaux. Institutrice: Germaine Ouellette. Directrice: soeur Alberte Leblanc.



La classe de 5e année en 1980-1981. En avant de g. à d.: René Lapierre, Sylvette Drouin, Léa Desjardins, Nathalie Bégin, Mario Fournier, Lorraine Drouin, Martin Desrochers, Alain Desrochers, Jocelyne Manseau. 2e rangée: Claudette Lapierre, Robert Gagnon, Vicky Goupil, Dany Samson, Renée Arseneault, Marie Samson, Nathalie Duquette, Josée Clouâtre, Benoit Drouin. 3e rangée: Sylvain Bougie, Dany Cyr, Ghislaine Langevin, Nathalie Simard, Vicky Légaré, Daniel Manseau, Martine Pellerin et Martin Drouin.



Le personnel de l'école Assomption 1989-1990. À l'avant de g. à d.: Francine Valiquette, Nicole Séguin, directrice, Georgette Jollette, Fleurette Bergeron, Thérèse Dubois, Réjeanne Bellehumeur, Léonie Demers. 2e rangée: Jacques Turcotte, Jacqueline Valiquette, secrétaire, Lyne Massie, Joceline Larochelle, concierge, Danielle Lachance, Angèle Boucher, Renée Arseneault, père Gérard Montpetit, o.m.i., et René Cloutier.



Le comité d'école 1989-1990. En avant de g. à d.: Diane Desrochers, Claudine L. Clouâtre, Lyne Pellerin, présidente, Johanne Clouâtre. 2e rangée: Carmen Gagnon, Diane Bégin, Reina Pellerin, Irène Lapierre et Solange Paquin.



Plaque offerte à Germaine Ouellette pour ses 35 ans dans l'enseignement (1952-1987), don t un an à Laverlochère et 34 ans à Fabre.



Lors de la rentrée scolaire 88-89. Chaque étudiant lance un ballon portant un message.



Dans le cadre des activités scolaires en 1987, une excursion de ski à Laniel. De g. à d.: Sylvie Pineault, Josée Larochelle, Christian Desrochers, Anick Gélinas, Pascal Goupil et Guy Demers.



En juin 1989, un groupe d'étudiants se rendent à New Liskeard et font l'expérience d'une randonnée en train.

8.4. La Commission scolaire de Fabre et le personnel enseignant.

Tableau 15: Les présidents de la Commission scolaire de Fabre, 1903-1970

Nom	Année
Mérille Lapierre	1903
Antoine Lacombe	1904
Alcide Poirier	1905
Elzéar Pineault	1906
Désiré Pellerin	1907
Hiéronyme Lacasse	1908
L'abbé P.M. Roussel	1909
Clément Bourdon	1910
Ludger Turcotte	1910-1912
Adélard Demers	1912-1915
L'abbé Gilbert Spénard	1915-1918
Wilfrid Gagné	1918
Joseph-Louis Pellerin	1919
Napoléon Demers	1920-1922
Georges Barbe	1922-1925
Adélard Demers	1925-1931
Elphège Provencher	1931-1937
Paul-O. Goulet	1937-1955
Chester Laforest	1955-1970

Tableau 16: Les secrétaires-trésoriers de la Commission scolaire de Fabre, 1903-1970

Nom	Année
Joseph Pellerin	1903
Napoléon Demers	1904-1910
Joseph M.L. Turcotte	1910-1922
Alphonse Labbé	1922-1966
Florian Lafond	1966-1970

Tableau 17: Les directrices, les directeurs et les secrétaires des écoles du village

1. Le Couvent et l'école Assomption, 1938-1990

Nom	Année
Sr. Dominique-du-Rosaire	1938-1941
Sr. Ste-Florentine	1941-1947
Sr. Françoise-Thérèse	1947-1949
Sr. St-Yves d'Auteuil	1949-1955
Sr. Marcelle-de-Marie	1955-1958
Sr. Flore-de-Rome	1958-1964
Sr. Marie-de-la-Compassion	1961-1962
Sr. St-Jean-du-Bon-Pasteur	1964-1967
Sr. Alberte Leblanc	1967-1970
Denis Drouin	1970-1987
Nicole Séguin	1987-

2. L'école Monfort, 1957-1971

Nom	Année
Léonie Turcotte, responsable	1957-1959
Frère Grégoire, s.g.	1959-1961
Frère Alphonse, s.g.	1961-1962
Frère Alexandre-Joseph, s.g.	1962-1965
<i>Cette école est ensuite dirigée par la directrice de l'École Assomption jusqu'à sa fermeture en 1971.</i>	

3. Les secrétaires de l'école Assomption, 1971-1990

Nom	Année
Pierrette Pellerin	1971-1973
Francine Desrochers	1973-1974
Jacqueline Valiquette	1974-

Tableau 18: Le personnel enseignant dans les écoles du village, 1903-1990.

<i>1ère école du village</i>	<i>École du village (garçons)</i>
1903 (ouverture) Mme Albéric Barbe Léopold Langlois Mlle Carpentier Cécilia Drouin Mme A. Tremblay Augustine Drouin Mlle S. Ct-Cyr Mme A. Lachapelle Mme Oscar Lavoie Elisabeth Desjardins Aglaé Desjardins Diane Baril Anne-Marie Jodoin Ange-Aimée Mallette Lucille Mallette Juliette Lepage Laura Filion Blanche Pelletier Yvette Déselliers Théodore Roy Marie-Anne Gagnon Jeanne Blais Marie-Rose Turcotte Bernadette Millette Eliane Turcotte Simonne Charland Blanche Pelletier	1945-1946 Marcel Pharand Gustave Laplante Paul-Emile Giard Claude Jeanneteau Omer Laforest Hervé Binette Roger Champoux 1956-1957 (école fermée)
1937-1938 (dernière année) Construction du couvent et arrivée des religieuses)	<p data-bbox="863 814 1312 848"><i>Couvent des soeurs de l'Assomption</i></p> 1948 Raymonde Labbé Olivette Valiquette Rosette Gagnon Andrée Labbé Pierrette Gagnon Huguette Demers Madeleine Drouin Lucette Valiquette Annette Lapierre

Tableau 18: Le personnel enseignant dans les écoles du village, 1903-1990 (suite).

<i>École Montfort</i>	<i>École Assomption</i>
1957-1958 (ouverture)	1960 (ouverture)
Léonie Turcotte	Marie-Louise Demers
Annette Lapierre	Léonie Turcotte
Lorraine Turcotte	Dorilda Laliberté
Frère Grégoire, s.g.	Thérèse Turcotte
Frère Justin Marie, s.g.	Germaine Ouellette
Frère Richard Gabriel, s.g.	Léonie Demers
Frère Alphonse, s.g.	Octavie Goulet Turcotte
Frère Alexandre Joseph, s.g.	Pierrette Thérien
Lucette Valiquette	Micheline Thérien
Madeleine Drouin	Mireille Authier Plante
Lorraine Turcotte	Henriette Goulet
Micheline Thérien	Jacqueline Thérien
Bridgitte Simard Bégin	Thérèse Gagnon
Léonie Demers	Carmen Simard
Cécile B. Cadotte	Solange Quenneville
Octavie Goulet Turcotte	Lucie Sauvé
Dorilda Laliberté	Raymonde Provencher
Georgette Morin	Richard Perron
Gisèle Bourgeois	Pauline Barbe
Mireille Authier Plante	Ginette Raymond
Cécile Bergeron	Cécile Bergeron
Giliane Latraverse	Diane Perreault
Lucelle Gaudet	Lucelle Gaudet
Rosa Lapierre-Pépin	Bibiane Poitras
Thérèse St-Onge Gaudet	Floriane Rivest
Sr. Gemma de Marie	Thérèse Dubois
Lucie Sauvé	Georgette Trudel
Henriette Goulet	Suzelle Loiselle
1973 (école fermée)	Pauline Perreault
	Christiane Laperle
	Lyne St-Pierre
	Renée Arsenault
	Angèle Boucher
	Georgette Jolette
	René Cloutier
	Réjeanne Bellehumeur
	Lyne Massie
	Fleurette Bergeron
	Francine Valiquette
	Danielle Lachance

Tableau 19: Le personnel enseignant dans les écoles de rang, 1904-1960.

<i>École no 2: La Ferme (Larnouche)</i>	<i>École no 3: La Station</i>
1904 (ouverture)	1913 (ouverture)
Béatrice Hurtubise	Rose-Marie Maillard
D. Vézina	Alphonsine Labbé
Léopold Langlois	Mme Oscar Lavoie
Yvonne Boucher	Alice Carignan
Germaine Trépanier	Béatrice Pellerin
Hélène Valois	Madeleine Lachapelle
Bernadette Racicot	Ida Pelletier
Mlle Collerette	Irène Thérien
Germaine Douville	Marie-Ange Gagnon
J.A. Lachapelle	Jeanne Blais
Juliette Lavallée	Simone Loiselle
Thérèse Morissette	Yvonne Blais
Déliima Comtois	Yvette Déselliers
Roméo Béland	Simonne Charland
Simone Ferron	Anita Gauthier
Antoinette Gaudet	Léonie Gauthier
Berthe Charland	Pâquerette Simard
Léonie Gauthier	Marie-Rose Lapointe
Eliane Turcotte	Berthe Charland
Jeanne d'Arc Roberge	Blanche Pelletier
Simone Valiquette	Laurette Goulet
Estelle Lagroix	Madeleine Valiquette
Dolorès Turcotte	Marie-Anne Gagnon
Marie-Anne Gagnon	Lucille Valiquette
Olivette Valiquette	Mireille Authier
Hélène Martel	Stella Turcotte
Pauline Bourgeois	Marguerite Labbé
Yolande Provencher	Olivette Valiquette
Marie-Rose Toupin	Jeannine Demers
Dorilda Laliberté	Huguette Authier
Marguerite Trudel	Yvonne Goulet
Alice Comtois	Pauline Goulet
Maria Pelchat	Marie-Ange Demers
	Alma Barbe

Tableau 19: Le personnel enseignant dans les écoles de rang, 1904-1960 (suite).

<i>École no 4 (du Lac)</i>	<i>École no 5 (Mazenod)</i>
1907 (ouverture) Marie-Anne Turcotte Juliette Desmanches Angéline Provencher Délima Labbé Germaine Laperrière Mme Honoré Daigle Mlle Grégoire Mlle Lemieux Mlle A. Robichaud Mme A. Lachapelle Lucienne Thibault Mariette Masson Léona Brunet Marie-Ange Demers Emilia Desjardins Aldéa Bacon Roméo Béland Marie-Rose Turcotte Eliane Turcotte Dolorès Turcotte Berthe Charland Raymonde Labbé Thérèse Charland Laurette Martel Yolande Provencher Marie-Anne Gagnon Marie Drolet Goulet Madeleine Drouin Lorraine Turcotte Bridgitte Bégin	1910 (ouverture) Clarina Sawyer Marie-Anne Turcotte Augustine Drouin Adrienne Authier Marguerite Carignan Marie-Ange Demers Dorilda Laliberté Mme Masson Berthe Demers Délima Comtois Simone Charland Claire Laverdière Jeanne d'Arc Roberge Thérèse Desjardins Robert Delorme Julienne Goulet Simone Valiquette Bridgitte Simard Bégin Marguerite Labbé Huguette Authier Gisèle Langevin Octavie Goulet Turcotte Mme Honoré Charland Anna Laforest Germaine Ouellette
	<i>École 4-A (chez Fournier)</i>
	1946 (ouverture) Yvette Provencher Isabelle Pellerin Colette Toupin Marie-Rose Toupin Germaine Ouellette
	<i>École no 7 (chez Beaudoin)</i>
	1952 (ouverture) Rosette Gagnon Jeannette Beaudoin Léonie Turcotte Georgette Trudel Alma Barbe Thérèse Turcotte
<i>École no 6 (chez Bourgeois)</i>	
1916-1917 (ouverture) Mme V. Dagenais Blanche Pelletier 1943 (ré-ouverture) Yvette Provencher Henriette Gagnon Stella Turcotte Denise Turcotte Dolorès Turcotte Carmen Gauthier Yvette Gagnon Yvonne Goulet Germaine Ouellette	

Tableau 20: Les soeurs de l'Assomption à Fabre, 1938-1988.

<i>Les 5 fondatrices:</i>	
1938-41: Sr Dominique-du-Rosaire, supérieure, professeur	1948-49: Sr Jean-Rodrigue, musicienne, organiste
1938-39: Sr Ste-Joanna	1948-49, 1960-61: Ste-Marie-de-Judée, professeur, cuisinière
1938-41: Sr Ste-Léonide, professeur	1949-55: Sr St-Yves-d'Auteuil, supérieure, professeur
1938-43: Sr Ste-Fabiola, professeur	1949-51: Sr Denise-de-Jésus, professeur
1938-39: Sr Marie-Armand	1949-50: Sr Marie-Anne-des-Lys, musicienne, organiste
<i>Les autres religieuses:</i>	
1939-40, 1959-64: Sr St-Roger, musicienne, organiste	1949-53: Sr Adrien-de-la-Croix, professeur
1939-40: Sr St-Charles-Garnier, professeur	1950-51: Sr Ste-Noëlla, musicienne, organiste
1940-42: Sr Hermann-de-l'Enfant-Jésus, musicienne, professeur	1951-56: Sr Marguerite-de-Saint-Joseph, professeur
1940-41: Sr St-Guy	1953-54: Sr Cécile-du-Bon-Pasteur, musicienne, organiste
1941-47: Sr Ste-Florentine, supérieure, directrice, professeur	1953-54: Sr Saint-Richard, professeur
1941-43, 1957-60: Sr St-Albert-de-Sicile, professeur	1953-54: Sr Saint-Gatien, professeur
1941-45: Sr Ste-Jeannine	1953-54: Sr Marie-de-la-Joie, professeur
1942-48: Sr St-Casimir, musicienne, organiste	1954-56: Sr Violette, musicienne, organiste
1943-45: Sr Thérèse-de-la-Providence, professeur	1954-55: Sr Réjeanne-de-Jésus, professeur
1943-45: Sr Germaine-du-St-Sacrement, professeur	1955-58: Sr Marcelle-de-Marie, supérieure, professeur
1945-47: Sr St-Jean-de-Brébeuf, professeur	1955-57: Sr Saint-Jean-du-Carmel, professeur
1945-47, 1956-57: Sr Ste-Julienne, professeur	1955-56: Sr Marie-de-la-Compassion, professeur
1945-49: Sr Anne-Marie-de-Jésus, professeur	1956-57: Sr Saint-Pierre-de-la-Croix, musicienne, organiste
1947-49: Sr Françoise-Thérèse, supérieure, professeur	1957-59: Sr Marie-de-la-Protection, musicienne, organiste
1947-48: Sr Marie-Amabilis, professeur	1957-61: Sr Ste-Amanda, professeur
1947-48: Sr Simone-Marie, professeur	1958-64: Sr Flore-de-Rome, supérieure, professeur
1948-49: Sr Anne-du-Saint-Esprit, professeur	1958-59: Sr Marie-Jeannine, cuisinière
	1959-60: Sr Thérèse-de-l'Esprit-Saint, cuisinière

Tableau 20: Les soeurs de l'Assomption à Fabre, 1938-1988 (suite).

1960-62:	Sr Gisèle-des-Anges, professeur
1961-62:	Sr Saint-Stanislas-de-Pologne, cuisinière
1961-62:	Sr Marie-de-la-Compassion, directrice
1962-63, 1964-65, 1971-72:	Sr Marie-Napoléon, cuisinière
1962-63:	Sr Elisabeth-de-Marie, professeur
1963-64:	Sr Elisabeth-du-Portugal, professeur d'anglais
1963-64:	Sr Aimée-du-Crucifix, surveillante des élèves
1963-64:	Sr St-Jean-du-Bon-Pasteur, professeur
1964-67:	Sr St-Jean-du-Bon-Pasteur, supérieure, directrice
1964-66:	Sr Gemma-de-Marie, professeur
1965-67:	Sr Ste-Jacqueline, professeur
1966-67:	Sr Ste-Victoria, professeur
1966-67:	Sr Ste-Amélia, aide-direction
1966-67:	Sr Marie-Alice, cuisinière
1967-70:	Sr Alberte Leblanc, supérieure, directrice
1967-70:	Sr Marie-Jeanne Boisclair, professeur
1967-88:	Sr Jeannine Deshaies, professeur, supérieure
1967-68:	Sr Edwilda Frappier, cuisinière
1968-69:	Sr Véronique Yergeau, aide-professeur
1968-69:	Sr Jeannette Perron, cuisinière, réceptionniste
1969-88:	Sr Irène Verville, supérieure, cuisinière
1970-71:	Sr Marie-Rose Ouellet, ménagère, couturière



Inauguration du monument commémoratif du couvent à Fabre, en septembre 1988. De g. à d.: Denis Drouin, Pierre Gagnon, Aurèle Valiquette, maire, Sr Angèle Désilets, a.s.v., supérieure provinciale, Sylvie Pineault, père Gérard Montpetit, Josée Larochelle, Rémi Barrette, directeur général de la C.S.L.T., André Raymond, président de la S.H.T., et Jeannine Gaudet-Brault.



Monument commémorant les 50 ans de présence des soeurs de l'Assomption de la Ste-Vierge. La cloche du vieux Couvent, construit en 1938 et maintenant démoli, témoigne du temps passé. Sr Jeannine Deshaies (à gauche) et Sr Irène Verville sont les deux dernières religieuses ayant demeurées à Fabre.



Chapitre 9:

Le volet socio-culturel.



Bénéfice de la soirée de quille en l'église d'Alfred Laurier en 1964. De gauche: Charles Larose, Damien Duroche, Genevieve Lavoie, Arthur Drouin, Lucien Fournier, Léon Lapierre, député, Gilles Goulet, maire, Genevieve Valiquette et Jean-Claude Labbé.

Parallèlement à la mise sur pied de services dans les domaines municipal, scolaire et religieux, les gens de Fabre organisent des activités de loisirs, de culture et de sports, en plus de fonder des organismes paroissiaux. L'organisation sociale prend forme dans la localité dès le début du siècle.

9.1. Les loisirs et les sports.

Peu après leur établissement dans leur nouvelle paroisse, les Fabriens organisent rapidement une vie sociale active. Les contacts entre les gens sont facilités du fait que plusieurs familles proviennent de la même localité, de la même région, ou encore plusieurs retrouvent de la parenté, établie à Fabre quelque temps avant eux.

Les premières manifestations de loisirs tournent autour de la cellule familiale. Mentionnons les parties de cartes, les veillées du temps des fêtes, les promenades du dimanche... Le village devient rapidement un lieu de rencontres et d'échanges où l'on y parle de vie quotidienne, de politique, de température, d'agriculture... Tous les sujets susceptibles d'intéresser les gens s'y discutent, qu'ils soient véridiques ou qu'ils relèvent de l'imagination populaire. Les lieux de rencontres les plus populaires sont le magasin général, la boutique de forge et le restaurant. Au début du siècle, les parties de cartes aux pommes à ces endroits sont aussi fort populaires. Le jeu se déroule selon le même principe qu'une partie à l'argent, sauf que l'enjeu constitue des pommes. Certains en sortent bredouilles, d'autres peuvent manger leurs gains en chemin et, le plus chanceux de la soirée, rentre chez lui avec une bonne provision de pommes pour sa famille.

On organise également des veillées où la danse est à l'honneur. Il s'agit d'un lieu de

rencontre privilégié pour les jeunes. Plusieurs y font connaissance avec leur futur amour. Ces veillées se tiennent dans des résidences privées puisqu'il n'existe pas, au début du siècle, de salle municipale. Plusieurs familles possèdent un gramophone, au son duquel les gens dansent et montrent aux plus jeunes les rudiments de la valse et d'autres danses.



Vers 1917, rencontre amicale entre Wilfrid et Lucien Valiquette, Sylvio Lavoie et Arthur Drouin, pour parler de température, de politique, de filles...

Pendant l'hiver, les glissades constituent un sport très pratiqué. La pente naturelle du village offre une glissade très intéressante: les jeunes partent du restaurant avec leur traîneau et se laissent aller jusqu'en face du magasin Pellerin. La *côte du 27* est aussi très fréquentée pour la glissade. Cette piste naturelle cause plusieurs maux de tête aux élus municipaux. En mai 1926, ils votent un règlement interdisant les jeux et les glissades dans le chemin et sur les trottoirs.



Gérard Delorme en ski, accompagné de son beau-frère, Armand Desrochers.



Le patinage, un sport toujours à la mode, pratiqué par Ernestine Venne et Gertrude Demers.

Les adultes s'adonnent à d'autres loisirs. Des salles de billard ouvrent leurs portes à leur intention. En 1919, elles doivent cependant fermer, à la suite d'un règlement municipal prohibant les jeux de hasard. Cet interdit est de courte durée puisque le conseil abroge ce règlement quelques années après, comme il en a été question dans la section sur les activités municipales. Les croisières à bord du *Météor*, quoique peu fréquentes pour la majorité des gens, représentent l'événement de la saison.

La construction de la salle municipale, en 1936, apporte de nouvelles dimensions aux loisirs dans la localité. Dorénavant, les Fabriens comptent sur un endroit public où organiser fêtes, soirées, bingos, spectacles et pièces de théâtre. La construction de la salle municipale se termine juste à temps pour la célébration des noces d'argent sacerdotales du curé Gauthier. À cette occasion, Mme Laura Goulet organise une journée, où se déroulent une messe, un banquet et un spectacle, composé de chants et de théâtre.

Des soirées sont fréquemment organisées à la salle municipale. Mentionnons, à titre d'exemple, celle de la Ste-Catherine, en 1937, qui regroupe les activités suivantes: parties de cartes, bingo, pêche, loteries, vente de paniers et se termine par un réveillon et une soirée musicale. Également, en mars 1951, 200 personnes assistent à une soirée organisée par le club 4-H. À l'affiche, les Troubadours de CKVM, qui interprètent des chansons, racontent des histoires et jouent des pièces de répertoire et de composition. Le club 4-H présente, à cette occasion, trois documentaires: *Les bienfaits de la forêt*, *Pépinière et reboisement* et *Les trois petits chatons*.

Dans le domaine des sports, le baseball et le hockey constituent les deux disciplines les plus populaires. Ces sports se pratiquent à

deux niveaux: amicalement et de compétition. Les rencontres amicales se déroulent ici et là, où il y a suffisamment de jeunes pour former deux équipes. Par exemple, plusieurs parties de baseball se déroulent entre les Goulet de la Station et les Gagnon du rang 5. Les parties de compétition opposent l'équipe de Fabre à celle des autres localités du Témiscamingue et à celle de Silver Centre. Ces parties de baseball et de hockey retiennent l'attention de la majorité des gens de la localité, qui encourage sans réserve l'équipe locale. Lors de parties de baseball disputées dans d'autres localités, les partisans de Fabre se rendent en groupe encourager leur équipe.



Fête de la St-Jean à Fabre en 1951. Char allégorique représentant St-Jean Baptiste, personnalisé par Henri Beau-doin.



En 1935, Henri Bourgeois et Jos Dallaire reviennent d'une partie de chasse aux chevreuils.

9.2. La culture.

À compter des années 1930, la présentation de pièces de théâtre à la salle municipale constitue le cœur des activités culturelles à Fabre. Deux femmes se trouvent à la base de l'organisation culturelle, Laura Goulet et Albertine Simard. Elles collaborent régulièrement pour monter en commun une pièce de théâtre, mettant en vedette des comédiens et des comédiennes de Fabre.

Les pièces de théâtre sont jouées lors de fêtes, d'activités bénéfiques ou de soirées spéciales. Ainsi, Mme Goulet organise, en 1939, une soirée lors du lancement de la campagne électorale provinciale de son mari, Paul-O. Goulet. À l'affiche, on retrouve la pièce *La fille du sonneur de cloches*. Parmi les autres pièces interprétées, mentionnons *Le jardinier de Notre-Dame*.

D'autres pièces sont montées à l'école sous la direction des soeurs de l'Assomption et interprétées par les élèves. Les soeurs montent également le chant grégorien à leurs élèves.

Fabre compte aussi ses écrivaines. En effet, quelques femmes ont publié des livres. Mentionnons à ce sujet, le recueil de poèmes de Laura Pellerin Goulet intitulé *Pour garder un peu du temps qui s'en va* (1971). Également, Berthe Charland a publié deux livres. Dans son premier, *Demain le soleil se lèvera* (1983), elle raconte son année d'enseignement dans la colonie de Montbeillard, en 1936-1937. Le second livre de cette auteure s'intitule *Battus par la vague* (1987). Il s'agit d'un roman dont l'action se déroule à Témiscaming. Finalement, le dernier livre recensé est de Marie-Ange Gagnon-Laforest. Publié en



La pièce de théâtre "La résurrection de la fille de Jaire", jouée par le groupe des "Étoiles Filantes", en 1937. En bas de g. à d.: Simonne Charland, Marie-Louise Goulet, Eliane Goulet, Albertine Simard, directrice, Madeleine Valiquette, Bernadette Lapointe, Candide Lapointe, Hélène Goulet, Marie-Rose Lapointe, Joyce Toupin. 2e rangée: Emilienne Goulet, Louisella Goulet, Paquerette Simard, Léopold Pellerin et Laura Goulet, directrice. Plusieurs autres manquent sur cette photo.

Fabre, son histoire et ses gens, 1890-1990

1983, il porte le titre *Histoire de la paroisse de Fabre et Documentations*. Après quelques notes sur l'évolution générale de Fabre, les chapitres suivants présentent des extraits de procès-verbaux de la Fabrique et du Conseil municipal de Fabre. Ce livre comprend également quelques poèmes. Enfin, mentionnons qu'un luthier exerce son métier à Fabre: Aldège Bégin, qui a fabriqué plusieurs violons.

À la fin des années 1960, un groupe de Fabre lance l'idée d'organiser une fête populaire propre à la localité. Naît ainsi le Festival de l'Érable.



Antoine Manseau, un violoneux de chez nous.



Aldège Bégin, luthier et amant des sons et des harmonies du violon.



1940—Pièce de théâtre jouée par les étudiants.

9.3. Le Festival de l'Érable.

En janvier 1967, débutent les démarches dans le but d'organiser un festival régional de l'érable. Fabre possède, à cette époque, la seule érablière exploitée dans la région. Les organisateurs espèrent attirer beaucoup de gens à cette activité populaire. Les profits, s'il y a lieu, serviront à aider au financement des loisirs des plus jeunes et à l'entretien des équipements.

L'idée de ce festival fait son chemin et à la fin du mois de mars 1967, les organisateurs dévoilent la programmation du 1er Festival de l'Érable de Fabre, qui se tient au début du mois d'avril. Il s'agit du premier festival de l'érable à voir le jour dans le nord du Québec. Les activités se répartissent sur deux fins de semaines. Le programme des festivités se lit comme suit.

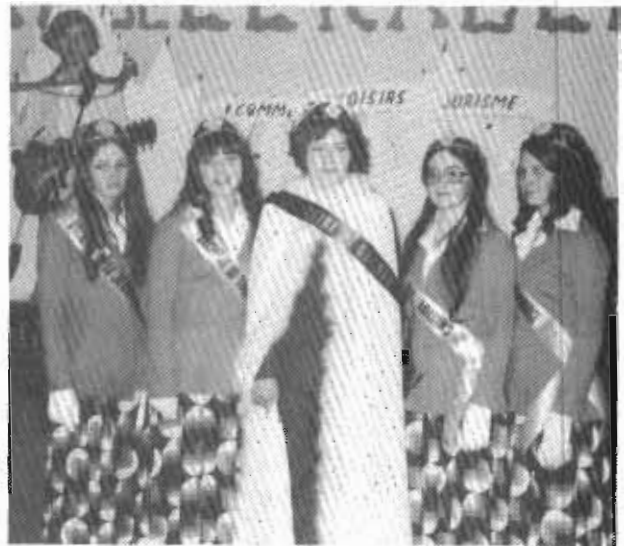
Samedi 1er avril: présentation des duchesses à 20h30, suivie d'une danse avec Les Étrangers.

Samedi le 15 avril: ouverture du festival de l'érable à 13h00 au centre du village. Il y aura des kiosques de jeux pour enfants (entrée gratuite pour eux) et pour les adultes, des promenades en poney, un restaurant avec des souvenirs, etc. Une cabane à sucre sera installée sur les lieux. À 20h00, couronnement de la reine des sucres, à l'extérieur, et tirage des prix de 25\$ et de 50\$, à la suite de la vente des billets. Un bar sera tenu pour les adultes. Ensuite, aura lieu le bal de la reine.

Dimanche le 16 avril: jour de boustifaille. À compter de 13h00, on pourra déguster tous les délices de l'érable, participer à divers jeux et assister à des attractions. En soirée, danses à l'extérieur et à l'intérieur. [Jean Laurendeau, Fabre]



1968—Deuxième Festival de l'Érable. Raymonde Clouâtre, reine du 1er festival, couronne Diane Drolet. De g. à d.: Jacqueline Gamelin, duchesse, le bonhomme Érable et à droite, l'intendant Florian Lafond.



Les duchesses du Festival de l'Érable 1975. De g. à d.: Johanne Drouin, Francine Plante, Nicole Plante, reine 1974, Francine Clouâtre et Hélène Laforge.

Fabre, son histoire et ses gens, 1890-1990

Le Festival de l'Érable est organisé par l'Association des Loisirs de Fabre. D'année en année, il gagne en popularité. Ainsi, en 1970, on estime à 1 500 personnes ayant franchi les portes d'entrée du terrain. Cette année-là, le comité organisateur se compose de: Denis Drouin, président, Adélarde Larochelle, vice-président et Jean-Yves Pellerin, secrétaire-trésorier, en plus d'une dizaine de bénévoles.

Le succès annuel du Festival fait que cette activité est encore présentée à Fabre en 1990. Sa réussite tient à la participation populaire ainsi qu'aux efforts et à l'énergie déployés par les nombreux bénévoles.



Couronnement de la reine du Festival de l'Érable 1986, Nathalie Lapierre. Martine Pelchat, reine 1985, lui remet ses atours.



Parade du Festival de l'Érable en 1983. France Pellerin, reine, est accompagnée de son père, Jean-Yves, et du petit portebonheur, Karine Lafrenière.



Réunion des 20 reines lors des fêtes du 20e Festival de l'Érable en avril 1986. En avant de g. à d.: Martine Pelchat, France Pellerin, Line Drouin, Carole Toupin. 2e rangée: Nathalie Lapierre, Annie Toupin, Linda Drouin, Nicole Plante, impératrice, Line Pellerin, Francine Valiquette, Claudette Loiselle. 3e rangée: Raymonde Clouâtre, Diane Drolet, Ghyslaine Caya, Suzanne Bernard, Thérèse Bouthillette, Nicole Desrochers, Jacqueline Desrochers et Hélène Laforge.

Conclusion.

À compter de 1890, les premières familles de colons arrivent dans le canton Fabre. Elles se joignent aux quelques colons établis ici et là dans le canton. Devant l'augmentation de la population, la création de services dans les domaines scolaire, municipal et religieux devient essentielle. Ainsi, en 1903, la Commission scolaire de Fabre voit le jour et structure l'enseignement pour l'ensemble du canton. L'année suivante, la Municipalité du canton Fabre est formée et s'attaque principalement à développer l'infrastructure routière du canton. En 1912, la paroisse de Fabre est fondée, après avoir été desservie une vingtaine d'années par des missionnaires de Ville-Marie. Le premier curé résident arrive à Fabre en 1909.

L'économie de Fabre dépend en grande partie de l'agriculture et de la forêt. Jusqu'au début des années 1960, les hommes partagent leur temps entre le travail agricole l'été et le travail forestier l'hiver. La production agricole repose principalement sur les activités laitières. Fabre compte une fromagerie de 1911 à 1922 puis une beurrerie de 1923 à 1965. Cette dernière appartient à un entrepreneur privé jusqu'en 1943, alors qu'elle devient une coopérative. L'automne venu, les hommes montent aux chantiers pour le compte d'un entrepreneur forestier. Henri Gagnon est un des gros entrepreneurs au service de Booth Lumber autour du lac Kipawa. D'autres petits entrepreneurs de Fabre tentent leur chance dans ce secteur plutôt risqué. Après 1960, devant la mécanisation croissante des opérations agricoles et forestières, les agriculteurs-bûcherons doivent choisir entre les deux professions. Il n'est plus possible d'exercer les deux métiers puisque de saisonniers, ils deviennent annuels.

Parallèlement à ces activités, le secteur minier occupe une place importante dans l'économie locale pendant quelques années, le temps de la mise en valeur des mines de Silver Centre. Plusieurs personnes se trouvent de l'emploi dans d'autres secteurs. Ces travailleurs sont appelés à être plus mobiles, devant suivre le marché de l'emploi. Ils vont travailler dans les mines du nord-est ontarien, de Rouyn-Noranda et de Belleterre, ou encore dans les usines de transformation du bois à Témiscaming et Tee Lake.

Le développement spatial de la localité de Fabre présente un portrait intéressant. Dans les années 1940, un survol aérien fournirait l'image suivante. On retrouve d'abord le village, situé au centre du canton, qui regroupe les services. Ensuite, deux hameaux apparaissent, l'un se situe autour de la station de chemin de fer et se nomme Fabre Station, l'autre à la limite des cantons Fabre et Mazonod et porte ce dernier nom. Dans ces deux hameaux, se retrouvent un magasin et une école. Tous deux disparaissent à compter du milieu des années 1950, avec la diminution de la population agricole.

À compter de 1956, la population de Fabre diminue considérablement. On assiste à un exode massif de la population rurale: en l'espace de 20 ans, la population diminue de près de la moitié, passant de 1 253 à 709 personnes. Par la suite, elle se stabilise et se maintient à ce niveau depuis ce temps.

Un point ressort de l'histoire de Fabre, soit la volonté de prise en main de l'économie locale par la population. Mentionnons à ce sujet le développement local par la formule coopérative. Les gens de Fabre endossent cette formule mise de l'avant par le clergé et

s'unissent pour fonder des coopératives dans des secteurs clés: l'épargne et le crédit, l'agriculture, la forêt et l'électrification. Ainsi, une caisse populaire voit le jour en 1939. Les agriculteurs achètent, en 1944, la beurrerie privée et la transforment en coopérative. Puis, un groupe fonde un chantier coopératif à Fabre en 1948. Par contre, ce dernier ne connaît guère de succès, comparativement aux autres coopératives. Finalement, l'électricité gagne tous les foyers de Fabre à la suite de la fondation de la Coopérative d'Électricité du Témiscamingue.

La mise sur pied de l'usine de transformation de bardeaux Cèdre Fabre s'ajoute à cette liste d'efforts visant à relancer l'économie locale. Devant la diminution constante de la population et le désir de garder sur place les jeunes de Fabre, un groupe de citoyens âgés conçoit ce projet et le met en oeuvre. La plupart de ces personnes avaient, dans le passé, participé au développement des coopératives de la localité.

Ce livre sur l'histoire de Fabre fait ressortir les efforts déployés par les pionniers et les pionnières pour fonder et développer ce coin de pays. La célébration du centenaire de la localité démontre que leurs efforts n'auront pas été vains.

Bibliographie

1. Les sources manuscrites et imprimées.

ASSOCIATION DE LA FABRIQUE DE BEURRE DE FABRE, *Livre des minutes des assemblées des patrons de la beurrerie, 1935-1943*, non paginé.

ASSOCIATION DE LA FABRIQUE DE FROMAGE ET DE BEURRE DE FABRE, *Livre des minutes des assemblées des patrons de la fromagerie, 1911-1935*, 491 pages.

DUMAIS, P.T.C., «*Lotissement de parties de cantons Laverlochère et Fabre*», *Rapport du Commissaire de la Colonisation et des Mines de la province de Québec, 1899*, Québec, Imprimeur de Sa Majesté, 1900, pp. 175-178.

GOULET, Laura, *50 ans et plus, 1950-1972*, manuscrit non paginé.

GOULET, Laura, *Notes manuscrites sur l'histoire de Fabre et de ma famille, 1956*, 139 pages.

HARVIE, Robert, *Géologie du canton Fabre*, Québec, Ministère de la Colonisation des Mines et des Pêcheries, Bureau des Mines, 1911, 26 pages.

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE DU QUÉBEC, *Le Mérite Agricole*, Québec, Gouvernement du Québec, 1943, 1953, 1964 et 1969.

MOURIER, Calixte, o.m.i., *Codex historicus de la mission Saint-Claude, Volume 3 1886-1894*, non paginé.

STATISTIQUE CANADA, *Recensements du Canada*, Ottawa, Gouvernement du Canada, 1871 à 1986.

2. Les sources orales.

PRODUCTIONS ABITIBI-TÉMISCAMINGUE INC, *Souvenances II: Pierre Gagnon fils de Fabre et homme d'action au Témiscamingue*, Rouyn-Noranda, Collège de l'Abitibi-Témiscamingue, 1980.

PRODUCTIONS ABITIBI-TÉMISCAMINGUE INC., *Souvenances: Entrevue avec Arthur Drouin*, Rouyn-Noranda, Collège de l'Abitibi-Témiscamingue, 1980.

RIOPEL, Marc, *Histoire de l'éducation au Témiscamingue: Entrevue réalisée avec Dorilda Plante-Laliberté*, Ville-Marie, Société d'histoire du Témiscamingue, 3 août 1982.

RIOPEL, Marc, *Le Centenaire de Fabre: Entrevue réalisée avec M. Amédée Pellerin*, Fabre, Multi-Diffusion enr., 13 décembre 1989.

RIOPEL, Marc, *Le Centenaire de Fabre: Entrevue réalisée avec M. Gaston Drolet*, Fabre, Multi-Diffusion enr., 8 septembre 1989.

RIOPEL, Marc, *Le Centenaire de Fabre: Entrevue réalisée avec M. Henri Laforest*, Fabre, Multi-Diffusion enr., 20 novembre 1989.

RIOPEL, Marc, *Le Centenaire de Fabre: Entrevue réalisée avec M. Maurice Desmarais*, Fabre, Multi-Diffusion enr., 9 novembre 1989.

RIOPEL, Marc, *Le Centenaire de Fabre: Entrevue réalisée avec M. Pierre Gagnon*, Fabre, Multi-Diffusion enr., 29 septembre 1989.

RIOPEL, Marc, *Le Centenaire de Fabre: Entrevue réalisée avec Mme Adrienne Gagnon*, Fabre, Multi-Diffusion enr., 21 novembre 1989.

RIOPEL, Marc, *Le Centenaire de Fabre: Entrevue réalisée avec Mme Simonne Turcotte*, Fabre, Multi-Diffusion enr., 6 décembre 1989.

RIOPEL, Marc, *Les entrepreneurs forestiers au Témiscamingue: Entrevue réalisée avec Albény Grenier*, Ville-Marie, 13 mai 1983.

3. Livres et études.

- BLANCHARD, Raoul, *L'ouest du Canada Français. Les pays de l'Ottawa. L'Abitibi-Témiscamingue*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1954, 334 pages.
- CASSIDY, Georges L., *Arrow North. The Story of Temiskaming*, New Liskeard, Highway Book Shop, 1976, 398 pages.
- CHÉNIER, Augustin, *Notes historiques sur le Témiscamingue*, Québec, Ateliers de l'Action catholique, 1937, 2e édition 1980, 133 pages.
- GAGNON LAFOREST, Marie-Ange, *Histoire de la paroisse de Fabre et Documentations*, [s.l.], [s.é.], 1983, 184 pages.
- GAGNON, Roch, *En passant par Fabre, Le Trotteur du Maquignon*, vol. 2, no 4, février 1977, pp. 14-16.
- GOURD, Benoît-Beaudry, *Angliers et le remorqueur T.E. Draper*, Cahiers du département d'histoire et de géographie, Travaux de recherche no 5, Rouyn, Collège de l'Abitibi-Témiscamingue, 1983, 95 pages.
- GOW, James Ian, *Histoire de l'administration publique québécoise, 1867-1970*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1986, 443 pages.
- LAURENDEAU, Jean-J., *Fabre*, Rouyn, Société nationale des Québécois de l'Abitibi-Témiscamingue, 1981, 74 pages.
- LINTEAU, Paul-André, DUROCHER, René, ROBERT, Jean-Claude et RICARD, François, *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal, 1986, 739 pages.
- MACKAY, Donald, *The Lumberjacks*, Montreal, McGraw-Hill Ryerson, 1978, 319 pages.
- PERRON, Normand, *Genèse des activités laitières, 1850-1960*, dans SÉGUIN, Normand (sous la direction de), *Agriculture et colonisation au Québec*, Montréal, Boréal Express, 1980, pp. 113-140.
- RIOPEL, Marc, *50 ans de présence dans le milieu. La Caisse populaire de Fabre, 1939-1989*, Val-d'Or, Caisse populaire de Fabre, 1989, 48 pages.
- RIOPEL, Marc, *De la Baie-des-Pères à Ville-Marie, 1886-1986*, Ville-Marie, Comité du Centenaire de Ville-Marie, 1986, 307 pages.
- RIOPEL, Marc, *Les municipalités et le développement socio-économique du Témiscamingue, 1888-1988*, Ville-Marie, Municipalité régionale de comté de Témiscamingue, 1988, 41 pages.
- RIOPEL, Marc, *Un siècle d'éducation au Témiscamingue*, [s. l.], Société d'histoire du Témiscamingue, 1983, 52 pages.

2e partie:

**Historique des organismes
communautaires**

Les associations féminines de Fabre

Par: *Simonne Turcotte*

1. Le cercle des Fermières de Fabre, 1939-1948.

Jeudi, le 6 avril 1939, sous la présidence de M. l'agronome Paquin, est fondé le cercle des fermières de Fabre. C'est la reconnaissance officielle du cercle par le ministère de l'agriculture et le service d'économie domestique du Québec. Leur patronne est Ste-Anne et leur mot d'ordre: "Sois heureuse de rendre service". Elles sont 32 dames à s'inscrire.

Le départ est rapide au nouveau cercle. Le 4 juillet 1940, les membres achètent un métier à tisser de 54" de largeur et le 7 mars 1941, un autre métier à tisser de 48" de largeur.

M. Paul-O. Goulet de Fabre, alors député provincial, se charge de récupérer pour le cercle, le droit de subvention de 50% de ces achats.

Le livre de M. Bériau, des arts domestiques de la province, **Tissage domestique**, devient presque le livre de chevet des membres du cercle. Les fermières de Fabre, du temps, sont merveilleuses. Elles cardent et filent la laine, elles tissent au métier, elles cousent, tricotent et confectionnent des dentelles à l'aiguille, au crochet et à la navette pour la frivolité. Elles utilisent une grande variété de broderie. Elles réalisent les mets les plus divers et cultivent un potager de légumes les plus variés.

Chaque assemblée mensuelle présente une technique et une petite exposition sur un sujet choisi. Une grande exposition est tenue tous les ans.

Le 18 septembre 1940, une exposition annuelle présente quatre classes "d'exhibits"

pour 64 sujets. Par exemple, la classe 4, intitulée légumes, comprend: betterave, carotte, chou d'hiver, chou de Siam, chou-fleur, concombre, oignon, panais, poireau, salsifis, tomate et céleri.

Le 14 octobre 1947, le Cercle des fermières de Fabre souscrit une part sociale à la Caisse populaire de Fabre et y ouvre un compte.

De 1939 à 1948, le nombre des membres du cercle varie de 32 à 47.

Les présidentes:

Mme Alphonse Labbé	1939
Mme Joseph Douville	1940 à 1944
Mme Henri Turcotte	1944 à 1948

2. UCF et UCFR à Fabre, 1948 à 1966.

En 1948, le cercle des fermières de Fabre est dissout et devient un cercle UCF.

En 1944, les aumôniers créent avec l'appui du haut clergé, l'Union catholique des fermières et dans chaque paroisse, on donne le mot d'ordre: l'évêque veut que les femmes adhèrent à cette nouvelle association.⁽¹⁾

À une assemblée des dames de la paroisse convoquée par le curé au prône de la messe du dimanche précédent et à laquelle étaient présents le révérend père Richard, Mlle Marie Dupuis, secrétaire de l'UCF de Montréal et Mme St-Amand de St-Bruno de Guigues et après conférence de tous ces visiteurs, il fut proposé par Mme Henri Turcotte, secondé par Mme Henri Gagnon que le cercle soit dissolu (sic) et changé en UCF. Adopté à l'unanimité.⁽²⁾

Peu de temps après, Mlle Marie Dupuis envoie à Fabre un programme type de ce que doit être une assemblée UCF. Elle doit contenir une partie religieuse, une partie sociale, une partie économique et une partie technique.

En 1949, Fabre fête le cinquantenaire de sa fondation et reçoit le congrès annuel régional de l'UCC. L'UCF participe aux festivités.

Ensuite les dames parlèrent du congrès de l'U.C.C. qui aura lieu à Fabre, et remirent toutes décisions à propos du congrès, après les fêtes du cinquantenaire qui auront lieu le 11 septembre. (3)

Le cercle de Fabre fête en 1958 son dixième anniversaire comme cercle UCF. Le 15 novembre 1957 dans l'éditorial du Guide, bulletin mensuel de l'UCF, on parle UCFR (union catholique des femmes rurales). En 1959, le cercle de Fabre s'affilie à l'UCFR provincial.

L'UCFR trouve son caractère spécifique dans le cercle d'étude. Ses revues, ses congrès, ses thèmes évoluent selon le climat social du temps.

En 1959, un comité d'entraide familiale est formé à Fabre. Le cercle UCFR se charge des visites à domicile pour recueillir les besoins des familles.

Le cercle répond aussi aux appels de son aumônier, le curé de la paroisse. Les dames organisent, de 1952 à 1955, une quête annuelle à domicile au profit de l'Association des aveugles. Elles mettent sur pied une fête ou une quête pour les besoins de l'église, la mission de Laniel, les vocations religieuses, etc... Le deuxième dimanche de mai, elles fêteront la fête des parents pour remplacer la fête des mères.

Au temps de l'UCF et de l'UCFR, seront donnés un cours pour la confection d'un

mannequin, un cours de soins à domicile, un cours de premiers soins, deux cours de couture, deux cours de tissage et un cours d'art culinaire. Un bon nombre de dames s'inscrivent à tous ces cours.

Le cercle UCFR débourse pour près de \$400,00 à l'achat de chaudrons, ustensiles et vaisselle afin de répondre à ses besoins.

Le nombre des membres des cercles UCF et UCFR varie de 24 à 68. Il est à remarquer sous l'UCFR que les mentalités évoluent rapidement et qu'une progressive implication des femmes se manifeste.

Les présidentes:

Mme Henri Turcotte	1948-1954
Mme Léopold Demers	1954-1958
Mme Henri Gagnon	1958-1962
Mme Raymond Clouâtre	1962-1965
Mme Émyle Roy	1965-1966

(Nous n'avons pas trouvé les procès-verbaux de l'UCFR de 1960 à 1968. Nous avons travaillé avec la parole des gens de ce temps et nous nous excusons si des erreurs se sont glissées dans notre texte.)

3. L'AFÉAS, 1966 à 1989.

Le dernier congrès régional de l'UCFR a lieu à Fabre le 19 juin 1966. Mme Azilda Marchand, animatrice sociale, est présente et nous parle pour la première fois d'AFÉAS (Association féminine d'éducation et d'action sociale). Effectivement, la fusion UCFR et CED (Cercle d'économie domestique) se fait en août. Le premier conseil provincial Aféas est aussitôt nommé. Tout démarre au niveau de la province.

Pour nous, à Fabre, le 10 novembre 1966, c'est l'inauguration officielle de notre nouveau cercle Aféas. Mme Hélène Brian, directrice de secteur, et Mme Armand Baril, présidente, sont présentes. C'est le début de l'étude

d'une nouvelle constitution, d'un nouveau programme, c'est un nouveau départ. À Fabre, le mot "éducation" se traduit par des cours et des journées d'étude. Mme Monique Barrette, de Lorrainville, ira parfaire une formation au niveau de la province, pour revenir donner le cours de formation sociale en Abitibi-Témiscamingue. Suivent des journées d'étude régionales et provinciales en animation, techniques de communications, constitution, procédures et travail en groupe. Toute cette formation est retransmise au niveau local.

Les mots "action sociale" veulent dire, à Fabre comme ailleurs, prise de position, revendication, protestation, demande, adressées aux personnes concernées, en autorité. Toujours, l'action est précédée d'une étude sérieuse et d'une information poussée. Le

dynamisme est sans précédent chez les 81 membres recrutés à Fabre. Bien préparée en région, il y a presque chaque année une dame Aféas de Fabre qui participe au congrès provincial.

Par deux fois, un membre de Fabre sera recruté comme présidente régionale Aféas. En 1973, c'est Maria Loiselle pour cinq ans et en 1983, vient à son tour Micheline Thérien pour trois ans.

Presque chaque année, il y a une dame de Fabre à l'exécutif régional. En 1989, c'est Francine Clouâtre qui est choisie première vice-présidente.

Au cours des années 1966 à 1989, environ une cinquantaine de prises de position ou actions sont réalisées au cercle local. En voici quelques unes.



Cours de formation à l'A.F.É.A.S. en décembre 1971. En avant de g. à d.: Maria Loiselle, Noëlla D. Toupin, Monique L. Barrette, Jacqueline Drouin, Denise Bourgeois, Monique D. Clouâtre. 2e rangée: Eva Drouin, Marie-Rose Lapierre, Denise Drouin, Cécile Aumont, Simonne Turcotte, Jeanne Fournier, Laurette Langevin, Marie-Paule Bernard, Marie-Ange Laforest, Denise Lapierre, Diana Goulet. 3e rangée: Jacqueline Valiquette, Suzanne Langevin, Anita Bellehumeur, Léontine Desrochers, Yvette Gagnon et Denise Lapierre.

Fabre, son histoire et ses gens, 1890-1990

1968: Demande d'un secondaire V à Ville-Marie.

1970: Appui pour la finition du pavage de la route 46 Fabre-Témiscaming.

1974: Demande d'aide financière au transport des cégépiens du Témiscamingue.

1978: Appui pour un enseignement agro-technique au Témiscamingue.

1979: Protestations auprès de Radio-Québec qui ignore le Témiscamingue dans ses services.

1981: Demande d'incitatifs pouvant retenir les médecins au Témiscamingue.

Le côté financier ou matériel n'est pas négligé au cercle Aféas de Fabre. À chaque réunion mensuelle, on parle finance. Un rapport mensuel est donné du bon fonctionnement de l'atelier des tisserandes où l'Aféas a des intérêts. Le cercle entretient le bon état des 200 couverts et ustensiles, ainsi que des chaudrons, cafetières, etc... qu'il possède.

Depuis les quatre dernières années, le cercle de Fabre fait une vente annuelle de pâtisseries pour maintenir le bon état de ses finances.

Le nouveau conseil d'administration a été élu en juin dernier: Laurette Langevin, présidente, Danielle Lefebvre, vice-présidente,

Cécile Toupin, Denise Drouin et Noëlla Toupin, conseillères.

L'âge moyen à l'Aféas local est 44 ans. Le cercle compte 77 membres en règle pour 1989-1990. Une partie technique est toujours présente aux assemblées mensuelles, qui ont lieu le deuxième mercredi du mois. Le c.a. précède cette réunion d'une semaine.

À Fabre, la ferveur et le dynamisme des membres de l'Aféas n'ont jamais flanché depuis 1966.

Présidentes:

Mme Émile Roy	1966-1967
Mme Anita Pelchat	1968
Mme Maria Loïselle	1969-1970
Mme Marie-Rose Lapierre	1971
Mme Marie-Louise Laroche	1972
Mme Denise Lapierre	1973
Mme Simonne Turcotte	1974
Mme Lucille Laforge	1975
Mme Micheline Thérien	1976-1977
Mme Monique Clouâtre	1978-1982
Mme Francine Clouâtre	1983-1987
Mme Laurette Langevin	1988-1989

NOTES:

1. Le Collectif Clio, p. 377.
2. Minutes d'une assemblée du cercle des fermières de Fabre tenue en mars 1948.
3. Minutes d'une assemblée de l'UCF, tenue le 22 août 1949.



Le conseil actuel, 1989-1990. De g. à d.: Laurette Langevin, présidente, Cécile Toupin, Noëlla D. Toupin, Danielle Lefebvre, vice-présidente, Denise Drouin et Micheline Thérien, secrétaire.

Age d'Or "Club de la Gaïeté"

Par: Marie-Rose Lapierre

L'Age d'Or est, je crois, l'une des dernières associations à voir le jour dans la paroisse.

Le club est fondé en 1973. Des gens de Ville-Marie, qui avaient déjà leur association, sont venus rencontrer les gens de Fabre pour les informer et les aider à fonder le club.

Après plusieurs rencontres avec les personnes de Ville-Marie et après s'être bien renseigné, on demande une assemblée de tous les intéressés et on forme un conseil d'administration qui se compose d'Olivine Gagnon, présidente, Yvette Gagnon, vice-présidente, François Thérien, Irène Demers, Marie-Ange Laforest, Arthur Drouin et Henri Cadotte, directeurs.

La première secrétaire est une jeune fille d'à peine vingt ans, Jacqueline Desrochers, qui demeure à ce poste jusqu'à ce qu'un membre accepte de la remplacer. C'était au printemps 1973.

Mme Olivine Gagnon, avec tout le bureau de direction, se dépense sans compter pour mener à bien cette oeuvre qui lui tient à coeur. Elle demeure présidente jusqu'en 1979. Elle est même quelques années présidente régionale.

La première année, 75 membres se sont inscrits et ont payé la cotisation qui s'élève alors à 5\$.

Le club de l'Age d'Or a pour but de réunir les personnes âgées et les personnes seules afin qu'elles fassent plus ample connaissance, les renseigner sur leurs droits et de leur offrir des activités propres à leur âge.

Pendant les premières années, les principales activités se résument au jeu de cartes, au

petit bingo, au billard et à la danse. Après chaque rencontre Mme Lorenza Desrochers, aidée de quelques dames, se fait un plaisir de nous servir une petite collation avec café ou thé que chacun déguste en bavardant avant de se séparer.

Nous avons eu la chance d'avoir, à cette époque, et encore aujourd'hui un Conseil municipal qui reconnaît la valeur de ses pionniers. La Municipalité a donc mis à la disposition du club un agrandissement de la salle municipale à condition que celui-ci paie la finition intérieure et achète meubles et accessoires dont il a besoin. Un autre conseil est formé et son rôle consiste à voir aux besoins du club, à demander des octrois et à administrer les subventions reçues.

Depuis sa fondation, en 1973, jusqu'en 1988, cinq projets différents ont été demandés et obtenus de Nouveaux Horizons.



Olivine et Joseph Gagnon, présidente fondatrice du Club de la Gaïeté. Sur la photo, Olivine avait été choisie femme de l'année par le Club de l'Age d'Or.

Fabre, son histoire et ses gens, 1890-1990



Un groupe de l'Age d'Or au camp Fatima. De g. à d.: Marie-Ange Laforest, Emma Pelchat, Adrienne Gagnon, Eva Pelchat, Alma Pelchat, Félix et Marie-Rose Lapierre, présidente, Lorenza Desrochers, Simonne et Jean-Paul Turcotte. En avant, Naïda Samson.



Les membres de l'Age d'Or se divertissent en jouant aux quilles. Assis de g. à d.: Léonie G. Turcotte, Amédée Pellerin, Emile Cadotte, Pierre Gagnon, Georges Lacasse, Gilbert Desrochers et Anita Bellehumeur. Debout: Yvette Gagnon, Noëlla Plante, Marie-Rose Lapierre, Evangéline Lacasse, Gloria Desrochers, Liliane Cadotte, Marie-Paule Bernard, Marie Cadotte et Simone Simard.



Le conseil de l'Age d'Or 1989-1990. En avant de g. à d.: Maurice Desmarais, président, Marie-Paule Bernard, secrétaire, Anita Bellehumeur, Déliane Demers, trésorière, Emile Cadotte. 2e rangée: Evangéline Lacasse et Noëlla Plante.

En 1973-74, un montant de 4 800\$ est obtenu pour aider à la formation du club et l'organisation du local. On s'est alors procuré des tables et des chaises, une table de billard, une table tournante, des disques, un téléviseur et quelques jeux.

En 1976, un montant de 2 722\$ est demandé pour du matériel d'artisanat, un grand métier, du matériel pour réparer les métiers que les dames possèdent déjà et du fil à tisser. Les dames intéressées peuvent maintenant se rencontrer tout en travaillant et se divertissant; elles n'ont pas l'impression de perdre leur temps.

En 1978, un autre projet est demandé pour aménager un parc en arrière de l'église afin d'avoir des activités extérieures. Le club obtient un montant de 2 715\$ et fait fabriquer des tables à pique-nique, des bancs et des balançoires; on achète aussi quelques jeux: jeux de fer, de dards sur gazon, pétanque, croquet.

En 1983, 10e anniversaire du club. Il manque encore beaucoup de choses pour pouvoir fonctionner; un autre projet est demandé et un montant de 5 498\$ nous est octroyé. On achète alors un réfrigérateur, une cuisinière, des armoires de cuisine, de la vaisselle, une cafetière, des tables et des chaises. Nous pouvons maintenant servir des repas communautaires que toutes et tous apprécient énormément.

En 1988, 15e anniversaire, le club demande de nouveau un projet de "Nouveaux Horizons" et reçoit un montant de 3 032\$. Ceci nous aide à organiser notre programme pour la journée du 15e anniversaire. Le club peut payer un professeur de danse, organiser des voyages pour aller visiter les malades dans les hôpitaux, les centres d'accueil et même aller visiter les autres clubs.

Au cours de ces 16 années d'existence, le club tient régulièrement des réunions d'information pour ses membres avec la collaboration, à certaines occasions, de médecins, infirmières, notaires, agents d'assurance, employés du gouvernement et autres.

Des voyages sont organisés pour le plaisir des membres entre autres, une croisière sur le lac Nipissing, la visite du moulin à papier de Témiscaming et plusieurs rencontres avec les clubs avoisinants.

L'entraide mortuaire.

Par: Jeanne Samson

Depuis 30 ans déjà, Fabre a tenu à offrir une marque de sympathie tangible aux familles frappées par le décès d'un de leurs membres.

En effet, en août 1960, Thérèse B. Clouâtre et un groupe de dames de la paroisse se sont réunies afin de concrétiser cette aide qu'on voulait apporter aux familles éprouvées.

Après discussion, on en vient au projet de préparer le "lunch de minuit" dans la demeure où est exposé le défunt. On se rappellera que pendant ces années, "la veillée au mort" (c'était l'expression de l'époque) se faisait dans la demeure de la personne décédée et durait pendant les trois jours précédant les funérailles.

Pour subvenir aux frais que requiert la préparation des sandwiches et des hors-d'oeuvre, on décide de passer de porte en porte pour ramasser des fonds. Les desserts sont fournis gratuitement par des bénévoles de la paroisse.

Dans chaque rang et au village, une dame est appelée à faire cette collecte et à trouver l'aide nécessaire pour préparer le lunch.

Depuis 1968, tout est changé. La dépouille mortelle est exposée dans un salon funéraire ouvert au public.

Pour permettre aux parents et amis de fraterniser plus intimement que dans cet établissement, on décide de remplacer le "lunch de minuit" par un repas suivant la messe des funérailles.

La famille du défunt paie les ingrédients du repas, sauf les desserts qui sont confectionnés gratuitement par des dames de la paroisse.

La préparation de ces repas est faite bénévolement et les responsables qui se sont succédé jusqu'en 1984, sont: Thérèse B. Clouâtre, Madeleine Drolet, Anita Pelchat, Déliane Demers et Marie-Paule Bernard.

Depuis cette date, plusieurs dames ont la responsabilité de la préparation de ces repas. Ce sont: Éva Drouin, Léa Drouin, Jeanne Samson, Monique Clouâtre et Noëlla D. Toupin.

Plusieurs autres paroissiennes disponibles aident à la confection des aliments, à la préparation des tables et s'occupent, après le départ des invités, à tout remettre en place dans la salle et dans la cuisine.

Nous croyons que cet entraide mortuaire est vraiment un soutien moral et l'expression tangible de notre sympathie à l'égard des familles éprouvées.



Les responsables de l'Entraide mortuaire. En avant de g. à d.: Thérèse Clouâtre et Marie-Paule Bernard. 2e rangée: Léa Drouin, Monique D. Clouâtre, Noëlla D. Toupin, Jeanne Samson, Déliane Demers et Eva Drouin.

L'Éducation des adultes

Par: Micheline Thérien

Depuis les débuts, une forme d'apprentissage rejoint les gens dans leurs préoccupations, c'est l'éducation des adultes.

Dans les années 1940 à 1960, des techniciennes du Ministère de l'Agriculture répondent aux demandes de cours formulées par les dames du Cercle des Fermières. Ces cours, axés principalement sur l'art culinaire, la couture, le tissage et le jardinage, visent à faire de nos mères et de leurs filles d'excellentes femmes de maison. L'unité sanitaire offre aussi des cours de premiers soins pour soigner les malades et les vieillards à domicile.

Pour les cultivateurs qui en font la demande, les agronomes conseillent et surveillent de près les cultures et l'élevage des animaux. Tous les cours ont pour but d'augmenter la production et la rentabilité de la ferme.

En 1972, naît le C.R.E.P.T. (Comité Régional d'Éducation Populaire au Témiscamingue). Un comité local assume la responsabilité, l'organisation et l'administration des budgets offerts par le Service de l'Éducation des Adultes de la Commission Scolaire. La première responsable est Denise Lapierre. Lui succèdent: Denise Drouin, Lorraine Desrochers et Thérèse Dubois. Aidées de leur comité, elles obtiennent pour les gens de Fabre une variété de cours tels: la culture maraîchère, la décoration intérieure, le dépannage-auto, l'animation populaire, le bricolage, la danse, la lecture de boussole, la comptabilité, la psychologie de l'adolescent, le cuir, la couture et le dépannage en coiffure.

L'A.F.E.A.S. (Association féminine d'Éducation et d'Action Sociale) offre à ses membres, par son comité de cours, de la formation sur les procédures d'assemblées, des cours de formation sociale, de psychologie de la petite enfance et d'autres... De plus, elle servait et sert encore aujourd'hui de véhicule promotionnel pour tous les autres cours offerts par le C.R.E.P.T., le Centre de Main-d'oeuvre (cours de secrétariat) et la Caisse populaire (cours comment joindre les deux bouts).

De 1979 à 1981, on parle d'ateliers ouverts. À l'intérieur de cet atelier particulièrement orienté sur l'artisanat, les personnes-ressources proviennent du milieu et partagent leurs connaissances aux personnes intéressées à apprendre le tricot, le macramé, la couture, le bricolage, les soins de la peau, etc...

En 1980, le C.R.E.P.T. cède sa place à O.R.D.E.T. (Organisme Régional de Développement Éduco-Témis). Ce nouvel organisme met l'accent sur la formation personnelle, sociale et culturelle tout en délaissant graduellement l'artisanat.

Grâce à des comités actifs et dynamiques, la population de Fabre a pu bénéficier de cours de mathématiques modernes, pré-retraite, rapport d'impôt, Odyssée, photographie, dépannage-auto, premiers soins, médecines douces, À plein temps (psychologie), gardiens(nes) avertis(es), etc...

En 1982 et 1983, des cours de formation de base "Alpha", pour alphabétisation, sont offerts à la population. Ces cours s'adressent

principalement aux adultes intéressés à apprendre à lire, écrire et compter et à améliorer leurs connaissances de base. Denise Lapierre dispense ces cours à un petit groupe de cinq à six personnes désireuses de parfaire leur apprentissage en français et en mathématiques.

Depuis 1979, les responsables des comités ont été à tour de rôle: Olivine Gagnon (1979-1982), Jacqueline Drouin (1982-1983), Denise

Lapierre (1983-1984), Nycole Gauthier (1984-1987) et Monique D. Clouâtre (1988-).

Soulignons le travail de toutes ces personnes bénévoles qui ont favorisé chez leurs semblables l'habileté manuelle, ont apporté des mines d'informations de toutes sortes et ont contribué à l'éducation permanente de la population adulte.



Le comité d'Éducation populaire 1989-1990. De g. à d.: Yvonne Gibson, Céline Pelchat, Monique D. Clouâtre, responsable, et Nycole Gauthier, secrétaire.

Le Club de Motoneige de Fabre: "Les Montagnards", 1971-1980

Par: Denise Lapierre

Fondation

Le 27 octobre 1971 a lieu la première réunion du conseil. Une minime cotisation de 6,00\$ par année est exigée. La direction se compose d'un président, d'un vice-président, d'un secrétaire et de cinq administrateurs.

Évolution

Dès la première année, une demande de travaux d'hiver de 10 000,00\$ est présentée pour le défrichage des sentiers, la construction des relais et de barrières.

À chaque année, des bénévoles oeuvrent pour la signature des droits de passage sur les lots concernés.

En 1974, il y a l'affiliation à l'A.T.C.M. (Association Témiscamienne des Clubs de Motoneiges). En février, le premier rallye de motoneige est organisé dans nos sentiers, et on répète l'expérience jusqu'en 1979.

En 1975, le club procède à l'achat de l'*Alpine* pour ouvrir et entretenir nos sentiers.

En 1976, les Montagnards organisent le premier tournoi de pêche au Lac Long, avec une messe célébrée sur les lieux, par le Père Gabriel Caron, o.m.i.. La coutume se répète jusqu'en 1980.

En 1977, une première course d'endurance s'organise de Fabre à Témiscaming.

En 1980, les clubs paroissiaux forment un club régional qui fonctionnera sous le nom «Club de Motoneige du Témiscamingue».

Dissolution

Le 21 novembre 1980, dissolution du Club Motoneige Fabre «Les Montagnards». Dorénavant un comité de Motoneige paraîtra dans les minutes de l'Association des Loisirs de Fabre.

Conclusion

Les dix années actives du Club Motoneige Fabre «Les Montagnards» auront contribué à promouvoir un sport salubre et loisible pour la population souvent inactive en cette saison.

Présidents:

Octobre 1971 à octobre 1973: Jacques Gagnon
Octobre 1973 à janvier 1974: Serge Plante
Janvier 1974 à mai 1974: Denis Girard
Mai 1974 à mars 1978: Joseph Fournier
Mars 1978 à nov. 1980: Jean-Yves Pellerin

Secrétaire:

Oct. 1971 à déc. 1975: Lorraine Desrochers
Décembre 1975 à mars 1979: Denise Lapierre
Septembre 1980 à nov. 1980: Micheline Demers



Motoneigistes de Fabre en randonnée au camp de la Baie des Plongeurs, de René Desrochers, à l'hiver 1971-1972.

L'Association des tisserandes

Par: Déliane Demers

Notre groupe débute très modestement. Au tout début, on nous appelle du nom bien savoureux de "Les tisseuses". Comme toutes tisseuses qui se respectent, nous devons débiter avec des métiers et c'est de l'école Moffette qu'ils nous sont venus, à la suite de sa fermeture. En 1967, les métiers arrivent à Fabre pour être remisés dans un entrepôt où chacune va les chercher au besoin. Par la suite, une salle est mise à notre disposition à l'école des garçons vers 1968. Beaucoup de travail se fait dans la joie; nous sommes alors une équipe dynamique. Déliane Demers monte la première pièce de catalogue avec l'aide de Émelda Plasse et Aline Drouin.

Voici quelques noms des premières tisseuses. Deux générations s'y trouvent très souvent ensemble pour travailler: Émilia Goulet, sa fille Naïda, Émelda Plasse, sa fille Annette, Emma Pelchat, Marie-Rose Lapierre. À la suite de la vente de l'école où nous étions, en 1974, nous devons déménager nos pénates, mais où aller?

Déliane Demers lance un S.O.S. au maire de l'époque, Adrien Desrochers, qui nous dépanne immédiatement. On se retrouve en haut de l'ancienne beurrerie avec un métier de 90" deux métiers de 45" et un métier de 22". La première pièce montée sur le métier 90" pour faire des catalogues l'est par Émelda Plasse, Aline Drouin et Marie-Ange Demers. Des tapis sont tissés sur un 45". Marie-Paule Goulet a tissé avec Aline Drouin 17 catalogues de suite. Elle était alors dans la soixantaine avancée, ce qui prouve qu'un passe-temps sain garde en forme.

Le fil à tisser est acheté par la personne qui monte le métier et par la suite les femmes qui utilisent ce métier payent le fil à qui de droit.

Nous disposons en 1976, grâce à la présidente de l'Age d'Or, Mme Olivine Gagnon, de 2 370\$ du projet Horizons Nouveaux. Déliane Demers et Aline Drouin, responsables de l'atelier, utilisent bien cet argent en payant les pièces pour la réparation des vieux métiers. Des hommes bénévoles participent tout au long des ans depuis 1967 à la réparation des métiers, à la confection de bancs, tablettes, canneliers; on a même «patenté» une bobineuse électrique avec un vieux moteur de machine à coudre, afin de faciliter notre travail. Voici les noms de ces bénévoles et mille excuses si j'en oublie: Aimé Drouin, Napoléon Pelchat, Adélarde Larochelle, Léo Demers, Joseph Fournier, Louis Ouellette, Gérard Drouin, Alfred Turcotte. Un métier de 100" a été acheté, des ensouples ourdissoirs, une coupeuse à guenille, 100 livres de fil grosseur 2/8, 100 livres de 2/16, 100 livres de coton, 100 livres de jersey blanc et de couleur, 50 livres de fil Taslan, et voilà où est allé le 2 370\$.

Pour encourager les artisanes à venir tisser, Mme la présidente, Olivine Gagnon, accepte de donner le fil et le jersey gratuitement à toutes celles qui désirent se tisser six linges de vaisselle et une catalogue. Ce geste de générosité a aidé à faire connaître notre mouvement et à attirer beaucoup de ferventes tisserandes. Un cours de tissage pour débutantes est donné en 1978 par Déliane Demers.



Michelle Pelchat et Déliane Demers réalisent un beau couvre-lit au métier.

Jusqu'en 1984, les tisseuses sont des membres de l'AFÉAS et du club de l'Age d'Or. En 1984, nous avons senti le besoin de nous former en association opérant sous la raison sociale «L'Association des Tisserandes de Fabre inc.», corporation ayant pour objet la pratique du tissage ainsi que la promotion et l'organisation des activités récréatives et de loisirs pour l'enrichissement de l'esprit et le délasserment physique des personnes de tout âge. Des six membres que nous étions au tout début, nous sommes 38 à apposer notre signature sur le document du bureau du protonotaire. Le nom de «L'association des Tisserandes» nous a été proposé par le père Paul-Émile Sanschagrín, o.m.i., et pour le remercier de nous avoir aidé à trouver ce nom, nous avons tissé gratuitement pour le maître-autel un retable et un conopée pour le tabernacle.

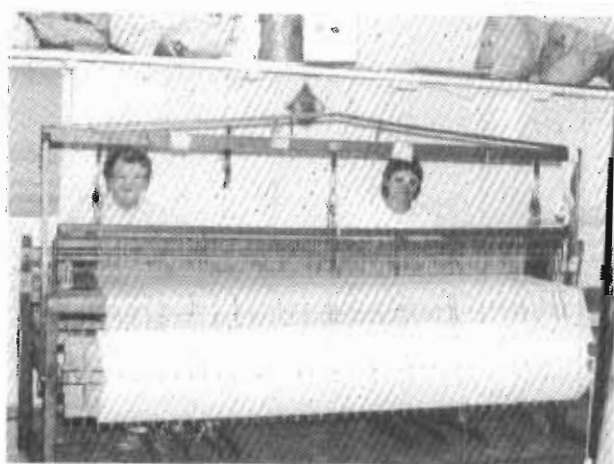
Un gros merci à la population pour leur aide lors de nos bingos car c'est avec les bingos et les profits faits avec les pièces tissées que nous avons acheté un métier 60" pour faire des nappes et un de 90" pour faire des couvertures de laine.

Voici la formation du premier conseil: présidente, Déliane Demers; vice-présidente, Aline Drouin; secrétaire-trésorière, Léonie Turcotte; conseillères, Yvette Lapierre et Carmen Ouellette.

Déliane Demers a toujours été présidente ayant été réélue par acclamation tous les ans. Deux secrétaires sont venues par la suite: Jeanne Samson et Carmen Ouellette.

Le présent conseil est formé de: Déliane Demers, présidente, Aline Drouin, vice-présidente, Naïda Samson, Évangéline Lacasse et Jeannette Grenier, conseillères.

On ne peut terminer sans remercier le maire actuel, Aurèle Valiquette, et son équipe de conseillers qui nous ont été d'un précieux secours.



Marie Cadotte, âgée de 82 ans, et sa fille Carmen confectionnent une pièce au métier dans le local des tisserandes.

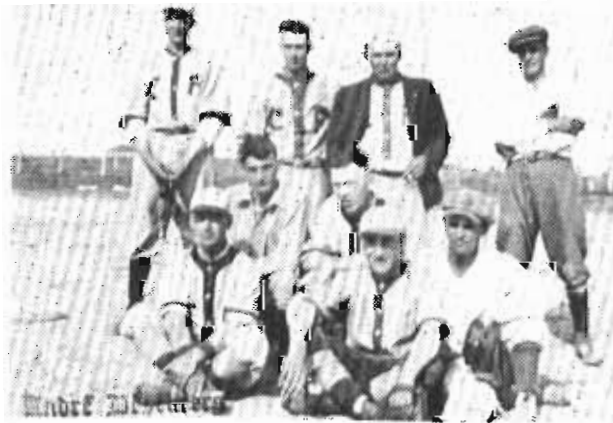
Les loisirs

Par: Jean-Yves Pellerin

Au début des années 1920, les loisirs sont très limités. Entre les paroisses, il n'y a presque pas de compétition si ce n'est que quelques parties de balle contre l'équipe du Silver Centre (mine située de l'autre côté du lac). Il en est de même pour le hockey.



On fête les gagnants de la coupe de balle en 1920. De g. à d.: Paul-O. Goulet, Ernest Demers, Désiré Larochelle, Jos Goulet, Alphonse Labbé, Arthur Pellerin et Jos Barbe.



L'équipe de balle qui fut championne du nord-ouest québécois et du nord-est ontarien durant les années 1920. Assis en avant: Aldoria Demers, 1er but, André Pellerin, lanceur, Oscar Provencher. Assis en arrière: Elphège Provencher, Léopold Demers, lanceur. Debout: Hector Lapierre, Alcide Demers, Alfred Valiquette, receveur, et Arthur Pellerin.

Au début des années 1930, le baseball prend de l'ampleur. À l'embouchure de la rivière Kipawa, existe alors un camp de touristes américains: «les Topping». Ces hommes sont de fervents amateurs de balle. Ce sont eux qui ont fourni le premier costume de balle à l'équipe de Fabre, une réplique de l'habit des Yankees de New York. Quelques-uns de ces costumes existent encore aujourd'hui.

Au cours de ces mêmes années, l'équipe de Fabre recrute quelques joueurs de Silver Centre et forme à ce moment-là une équipe de bon calibre prête à affronter les autres clubs de la région. À cette époque, la Chambre de Commerce de Ville-Marie commandite le trophée pour l'équipe gagnante. Dès qu'une équipe remporte la victoire trois années consécutives, le trophée devient sa propriété. Ce trophée se retrouve encore aujourd'hui dans notre paroisse.

Pendant toutes ces années de loisirs, les joueurs doivent fournir leur équipement sportif et payer leur transport lors des parties à l'extérieur. Les seuls revenus proviennent de la vente de «Pool» de même qu'un petit restaurant situé sur le terrain. Pendant les séries éliminatoires, on passe le chapeau. Ces fonds servent à payer les bâtons, les balles et d'autres accessoires nécessaires à l'équipe. Quant au terrain lui-même, ce dernier est fourni par un cultivateur pour une période indéterminée. On doit ensuite changer de terrain. Pour ce qui est de l'organisation du transport lors des joutes dans les autres paroisses, on loue un camion et les joueurs de même que les partisans s'en donnent à cœur joie dans la boîte du véhicule. Quelques années

Fabre, son histoire et ses gens, 1890-1990

plus tard, on a pu louer un autobus de M. Chénier de Ville-Marie.

C'est durant les années 1935 qu'on a eu l'aide de quelques joueurs provenant de Témiscaming comme: Nap Bénard et Tom Cloutier. Par la suite, la relève est assurée par des joueurs de la paroisse: les Goulet, Valiquette, Labbé, Cadotte, Pineault, Demers, Lapointe, Pellerin et quelques autres. Lorsque Léo Goulet se retrouve sur le monticule du haut de ses six pieds et quelques pouces, son bandeau à la Rambo sur le front, c'est le délire dans la foule et le silence total chez l'adversaire.



Club de balle de Fabre en 1939. En bas de g. à d.: Victor Toupin, Paul-O. Goulet, Gérard Delorme, Alcide Demers, Denis Toupin (l'enfant). 2e rangée: Georges Demers, un inconnu, Sylvio Lavoie, Paul-Emile Goulet, Léonel Godin, Jos Valiquette et Léopold Demers.



Club de balle de Fabre vers 1948. En avant de g. à d.: René Valiquette, Léo-Paul Venne, Raymond Valiquette, Adrien Provencher, Lucien Pellerin. 2e rangée: Roger Cadotte, Henri Pineault, Gérard Delorme, Elucipe Lapointe, René Goulet, Rémi Goulet et Joseph Samson.



Club de balle de Fabre en 1952. Debout de g. à d.: Rémi Goulet, Yvon Gagnon, Guy Goulet, Denis Toupin, Oscar Gagnon, Raymond Valiquette, ? Morin, Lucien Pellerin, Gaston Drolet, Ernest Pelchat, Roger Cadotte. Assis: René Goulet, Roméo Lapointe et René Valiquette.



Equipe de balle de Fabre en 1953. En bas de g. à d.: Rémi Gagnon, Denis Demers, Rémi Laforest, Zéphirin Lapierre, Paul-Roland Pellerin. 2e rangée: Wilfrid Drouin, Fernand Lapierre, Jean-Claude Labbé, Arthur Demers et Antonio Drouin.



L'équipe de ballon-balai de Fabre, gagnante de la coupe en 1958-1959. En bas de g. à d.: Rémi Delorme, Maurice Gagné, Maurice Pineault, René Gagnon. 2e rangée: Raymond Delorme, Raymond Gagné, Denis Demers, Jean-Paul Drouin et Réjean Demers.

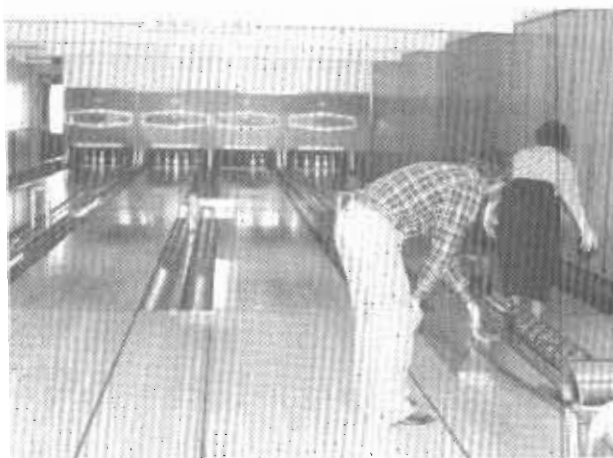


En 1983, les Bolides de Fabre, une équipe de filles de ballon sur glace catégorie Midget, remporte le championnat en saison régulière et la coupe en séries éliminatoires. Leur entraîneur est Richard Drouin.

La première patinoire de Fabre est construite vers les années 1922-25 au bas de la côte du 27 où demeurait Arthur Laforest. Dans les années 1935, on érige une nouvelle patinoire dans le village, près de la vieille école (aujourd'hui garage Larochelle).

Les paroissiens de Fabre ont eu leur équipe de hockey pendant plusieurs années mais c'est de 1969 à 1971 qu'est formée la meilleure équipe de la catégorie Midget. Elle remporte le championnat du Témiscamingue pendant deux années consécutives.

En 1962, un groupe de sportifs forme l'Association des Loisirs et décide de bâtir une salle de quilles. Quoique bien déterminés, ils ne savent pas à quel endroit et avec quel argent ils peuvent ériger ce nouveau centre. Conjointement avec le Conseil municipal d'une part et un projet de Travaux d'hiver (qui consistait à construire un chemin de la station au lac Long) d'autre part, ils ont pu réaliser ce projet. La vente du bois à papier, coupé sur la construction du chemin, a rapporté à l'association une somme de 3 000\$ qui sert de fonds pour l'achat des allées. Durant ces mêmes travaux d'hiver, la Municipalité se charge de la construction du centre qui abrite quatre allées de quilles ainsi qu'une station de feu. Quelques années plus tard, la salle de quilles se retrouve déficitaire. C'est alors que surgit l'idée d'organiser le Festival de l'Érable qui aiderait sans aucun doute à payer la dette présente. Lors des débuts de la salle de quilles, on connaît des années pénibles puisqu'il existe sept salles de quilles dans la région. Aujourd'hui, seule la salle de quilles de Fabre fonctionne encore. En 1989-90, on y compte 28 équipes mixtes de six joueurs dont la majorité provient des paroisses environnantes.



Notre salle de quilles compte quatre allées. Un planteur automatique est installé à l'été 1989. Évangéline et Georges Lacasse s'adonnent à ce sport.



Simone Simard est gérante de la salle de quilles depuis 12 ans.

Dans ses premières années d'existence, le Festival de l'Érable est une attraction que personne ne veut manquer (jeux de hasard, parade, produits de l'érable, soirées dansantes...). Puisque cette activité se déroule au mois d'avril, le succès dépend souvent de la température. Durant les premières années, comme dame nature a favorisé les nombreux organisateurs, le Festival a été une grande réussite mais il ne faut pas oublier l'effort des nombreux bénévoles. Aujourd'hui, malgré quelques modifications apportées à la fête, cette activité demeure encore présente dans la paroisse.

Fabre, son histoire et ses gens, 1890-1990

En somme, les gens de Fabre ont toujours réussi à occuper sainement leurs moments de loisirs, selon les époques, qu'ils soient familiaux, paroissiaux ou régionaux.



Les dirigeants de l'Association des Loisirs. En avant de g. à d.: Joceline Larochelle, Lorraine Drouin, secrétaire, et André Simard, président. 2e rangée: Guy Masson, Roseline Desrochers, Lucie Goulet et Yvonne Pelchat.



La Fête des enfants est organisée par l'Association des Loisirs. Martine Pelchat, reine du Festival de 1985, joue le rôle de la Fée des Étoiles.



Une bonne partie de pêche, n'est-ce pas? Il ne reste à Hector Hamelin qu'à fileter ces beaux poissons.



Antoine Manseau profite de sa retraite pour taquiner le poisson.



Raymond Delorme et Aurel Pineault, deux chasseurs heureux d'avoir capturé une femelle orignal le 16 octobre 1987.



Voici des chasseurs bien équipés pour la chasse à l'orignal. De g. à d.: Martin, Rita et Alain Pelchat, Jules Demers et Louise Pelchat.



Marc Fournier et Sylvain Pineault, deux jeunes chasseurs fiers de leur capture.

Chambre de Commerce de Fabre

Par: Suzanne Langevin

La Chambre de Commerce de Fabre est fondée le 1er mai 1966. Des invités spéciaux y assistent: le président de la Chambre Régionale, M. J.A. Perron, et le secrétaire régional, M. Donat Daoust.

Après une élection très contestée, le premier conseil d'administration se compose de: Messieurs Pierre Gagnon, président, Amédée Pellerin, vice-président, René Clouâtre, 2ième vice-président, Jean-Yves Pellerin, secrétaire. Les directeurs sont: Messieurs André Charland, Maurice Desmarais, Yvon Gagnon, Émilien Samson et François Thérien.

La cotisation est fixée à 5\$ par membre. La Chambre de Commerce est affiliée, dès ses débuts, à la Chambre de Commerce Provinciale.

La Chambre de Fabre commence ses activités dès le printemps 1966. Elle pilote plusieurs projets: terminer la route 46 de Fabre à Témiscaming; faire quelques places de camping pour le tourisme, en plus de s'opposer à la fermeture de la gare de Fabre.

Comme moyen de financement, la Chambre décide d'organiser un banquet. La Compagnie Clark s'engage à fournir ses produits gratuitement. Il est proposé par René Clouâtre et appuyé par François Thérien que ce banquet ait lieu à 1\$ du couvert. Après une période de recrutement, la Chambre se compose de 37 membres.

En 1969, la Chambre de Commerce réorganise le syndicat coopératif et continue ses revendications pour parachever la route 46 Fabre-Témiscaming. Elle demande aussi au Ministère des Terres et Forêts des coupes de bois de chauffage pour les particuliers.

En 1970, un comité pour la fondation d'une bleuetière est formé et commence immédiatement ses activités. Les responsables sont: Louis Goulet, Charles Desrochers et Lionel Desrochers.

En 1974, la Chambre de commerce achève une demande au ministère des Affaires Municipales pour l'éclairage des rues et une seconde, au service téléphonique, afin d'obtenir un meilleur service sur les lignes Fabre-Laniel. La Chambre de commerce de Fabre fait également pression sur Radio-Nord pour améliorer la réception de C.K.R.N.-T.V. Elle participe à l'ouverture du kiosque touristique à Laniel.

Pendant l'année 1975, l'organisme revendique avec d'autres intervenants, au Ministère des Affaires Sociales, l'ouverture au plus tôt du Foyer Duhamel.

En 1976, on procède à l'installation des pancartes de bienvenue aux entrées du village. La Chambre participe à la formation d'un comité industriel.

La Chambre de Commerce demande de l'aide à la Chambre Provinciale et à celle du Canada pour retrouver les corps de trois américains et celui de M. Paul-Émile Gaudet qui sont disparus à bord de l'avion que conduisait M. Gaudet pendant un violent orage électrique.

La Chambre organise une soirée d'information sur ses activités: coopérative funéraire, syndicat du bois, Union des Producteurs Agricoles.

En 1977, après plusieurs démarches, il y a l'ouverture du réémetteur de C.K.R.N.-T.V. sur le mont Bruno.